

« La peau humaine des choses, le derme de la réalité,
voilà avec quoi le cinéma joue d'abord »

Antonin Artaud

A mon fils

Remerciement à Fabienne

Décembre 2016

CAVALE

Un vieux tram rouillé sur une voie ferrée vétuste en équilibre instable sur des rails pas encore jointoyés, dans une nuit noire, lourde de chaleur et brumeuse.

Je rêvais éveillé en sifflotant doucement une petite chanson irlandaise.

Mais malgré ma discrétion le son a pris soudain une ampleur et est allé crescendo vers la direction de la démesure.

C'est alors que je me rendis compte que les autres passagers commençaient à battre la mesure !

Gêné, je me suis tourné vers la vitre embuée.

A mon grand étonnement j'ai entendu dehors une voix qui chantait la même mélodie que la mienne.

Cet instant avait un côté magique, d'autant plus que j'avais l'impression que la silhouette suivait le wagon à une allure lente tout en continuant sa prestation.

Je me suis dit que ce ne devait être qu'une hallucination et décidais instantanément de descendre au prochain arrêt pour en avoir le cœur net.

Au loin j'ai perçu une forme humaine qui s'approchait de moi. Je n'en menais pas large quand ce fantôme de la nuit fut à trois mètres. Une prodigieusement belle jeune femme avec une jupe rouge vermeille au-dessous du genou et un blouson assorti, le tout encadré par une longue chevelure noire.

Elle me dévisageait de ses beaux yeux de biche puis me tendit sa fine main avec le signe d'une invitation.

Un grand appartement de plus de 500 mètres carrés, avec dans un gigantesque salon de style asiatique, trois énormes canapés entourant une vaste table chinoise décorée de dorures qui ne pouvaient être que de l'or pur. Cuisine plus que super équipée ainsi qu'un large escalier dont les rampes en fer forgé révélaient le génie de l'artisan qui les avait fait naître. Plus que probablement les chambres, moi qui n'en avait aucune dans mon minuscule studio.

— Comment t'appelles-tu ?

— Malia, et toi ?

— Marky, ou Marcus, comme tu préfères.

— Pour moi ce sera Marcus. Marky ça fait trop English.

Et que fais-tu dans la vie ?

— Je suis écrivain et travaille pour le cinéma.

— Alors c'est probablement là que j'ai dû te rencontrer.

Je suis actrice et étais il y a quelques mois en plein tournage avec Almodovar !

— Cela m'étonnerait.

Moi je travaille dans l'ombre et toi au soleil.

— Le soleil ? Mais tu crois que c'est aussi facile de faire un film ? Essayages, maquillages, coiffures...

Du coup vie privée zéro !

Et sans cesse attendre que l'équipe technique soit au top.

Un calvaire !

— Oui, mais ça te permet de t'offrir tout ceci.

— Il faut bien que je dépense ce que je gagne. D'ailleurs je n'ai pas beaucoup l'occasion de profiter de cette villa. Je passe toute ma vie dans une roulotte qui appartient à la production.

Et puis ce n'est pas du champagne du matin au soir.

Des sandwiches et du coca all day long et même la nuit.

Pas très bon pour la ligne.

— Pauvre petite Malia. Tu veux ma place ? Moi je carbure à la chope et à la clope. Pas très bon non-plus.

Villa ? Moi qui pensais plutôt à un luxueux appartement.

Mais de là une villa...

— Avec d'anciennes écuries et quelques hectares de bois qui l'entourent. Quant à toi si tu ne te rappelles pas de ta venue ici c'est que tu étais rond comme une queue de pelle. Quand tu es descendu du tram tu avais à la main une bouteille de vodka presque vide et puis tu t'es effondré à mes pieds. Je n'allais tout de même pas t'abandonner sur place, une proie facile pour les voyous du coin, mal fréquenté.

Alors j'ai demandé à Manu, mon chauffeur qui me suivait de près, de te mettre sur la banquette arrière.

Il est mon ami de toujours. J'ai une confiance absolue en lui.

— Mais ce n'est tout de même pas par pur hasard que tu ramènes chez toi un poivrot sur la voie publique sans le connaître.

— Le tram. Le dernier de la journée, où les usagers sont fatigués ou cuvent leur vin et n'ont plus un rond pour se payer le taxi. C'est là que mon attention fut attirée par des silhouettes en mouvements rythmés et que j'entendis par quelques fenêtres ouvertes à cause de la chaleur une rengaine que je connaissais bien et dont je voulais en connaître l'auteur. Alors je me suis mise à courir le plus vite possible jusque l'arrêt suivant.

Et quand tu es descendu j'étais sûre que c'était toi.

Allez savoir pourquoi.

L'instinct je suppose. J'en suis encore estomaquée.

— Et pourquoi cette mélodie et non pas une autre nous a fait nous rencontrer ?

— Cette fameuse mélodie appartient au répertoire d'une amie violoncelliste qui la jouait tout le temps. J'ai eu cent fois l'occasion de l'apprendre par cœur.

Des bruits de cavalcade m'ont fait un petit peu émerger.
Ce n'était que Malia qui montait quatre à quatre les marches de l'escalier pour se précipiter, je suppose, vers le dressing.
Elle en est sortie victorieuse avec une paire de baskets bleus à rayures jaunes. Pour le reste, un banal jean moulant et un blouson de cuir noir sur un large pull vert clair.
En plus de cela un petit sac brun en bandoulière.
Plus simple on ne peut pas.

Moi qui, dans mes volutes alcooliques, rêvais de la voir descendre le monumental escalier avec une souplesse féline et un court peignoir laissant voir ses longues et fines jambes de rène...

Et bien non. C'était pour le moins le contraire.

— Allez presto !

« Ils » vont bientôt arriver.

— Mais qui « ils ? »

— Les flics. Je suis en cavale. Je t'expliquerai plus tard.

Ils ont une fausse adresse, mais pas pour longtemps, avec tous les moyens dont ils disposent. Je me méfie à fond.

A moins que tu ne veuilles les attendre ici. Il est vrai que tu n'as rien à voir dans cette histoire et que tu peux toujours te faire passer pour un auto-stoppeur en perdition.

Mais je préfère tout de même qu'ils ne sachent pas que je t'ai ouvert la porte. Tu pourras partir quand nous serons loin de cette villa. Alors suis-moi sans tarder. Je te raconterai tout quand nous serons en sécurité.

— Et que faisons-nous ? Parce que s'ils te croient ici, la villa risque d'être cernée de tous côtés.

— Ne t'en fait pas pour ça. Il y a une autre sortie.

Prend ce sac avec toi et surtout ne le perd pas de vue.

Ce n'est qu'un petit coffre mais il contient toute ma fortune.

Elle m'emmena par la main d'un pas nerveux devant une large porte ancienne dotée d'une lourde chaîne dont les extrémités étaient jointes par un gros cadenas. La cave.

Alors Malia sortit de sa poche une grande clé, ouvrit cette porte et m'invita promptement à en franchir l'entrée.

Sur les carreaux en terre cuite qui constituaient un long couloir se trouvaient un pied de biche, une grosse torche électrique et une petite brosse. Elle avait emporté avec elle la chaîne et le cadenas, qu'elle accrocha à un anneau fixé sur le mur.

— Prend la torche et la barre, moi je vais un peu remuer la poussière pour effacer toutes traces de notre passage. Tu peux maintenant allumer la torche. Je vais dévisser l'ampoule.

Ça les retardera un peu.

Le sol carrelé débouchait sur une série d'escaliers en pierres plates soigneusement assemblées et sans joint visibles.

Du travail d'artiste. Mais artistiquement, je n'étais pas encore au bout de mes surprises. Ces fameux escaliers débouchaient sur une énorme salle voûtée qui recelait de fabuleux trésors.

Des sièges, tables et coffres de voyage millénaires, des meubles médiévaux excessivement rares, du mobilier gothique richement sculptés de feuillages, du Renaissance, le style de Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, ainsi que tout un bric-à-brac de très belles pièces d'Art Nouveau... De tout !

Je voyais défiler devant moi l'ensemble de mes notions d'Histoire de l'Art.

J'ai eu un instant la tentation de toucher un magnifique vase Gallé quand j'entendis derrière moi comme un cri.

— Ne fait surtout pas ça ! La poussière est notre alliée et il ne faut pas la déranger. Tout doit rester comme à l'origine.

Vois comme je fais avec la brosse : je soulève la poussière d'à peine deux centimètres et elle retombe immédiatement en s'étalant uniformément. Du coup plus aucune trace de nos pas.

Il faut maintenant enlever toutes les ampoules. Rallume la torche et aide-moi. Il y en a pour deux minutes.

Apercevant une petite porte dans le fond de la caverne, je lui ai demandé si c'était notre direction.

— Non. Par là c'est le cellier, où je stocke mon champagne. Avant c'était la cave à vin de mon père. Que du grand cru. Une cirrhose l'a emporté il y a plus de dix ans. De l'excès en tout.

Il a fait considérablement agrandir la cave initiale pour y entreposer toutes ses trouvailles et avait comme principal objectif d'ouvrir son musée personnel au public.

C'est alors qu'il a découvert ceci.

Viens voir.

Tout d'abord je ne vis rien de particulier. Un monumental meuble sculpté de têtes de lion, sans plus.

Mais c'est alors que le pied de biche a servi à quelque chose. Malia l'a introduit entre le bois et le mur et le meuble pivota sur lui-même, sans toucher le sol, suspendu à un axe de gros diamètre.

— Voilà la sortie.

— Un souterrain ? Ça alors !

— Oui. La villa a été construite sur les ruines d'un ancien château et c'est tout ce qu'il en reste. Mon père m'a dit à l'époque qu'il l'avait fait bien restaurer et qu'il était sécurisé. Encore un petit peu de « nettoyage » du sol et nous pourrons continuer. A partir de maintenant on peut considérer qu'il y a un fossé infranchissable entre les flics et nous.

— Tu es optimiste.

— Prend la lampe-torche. Je te suis de très près.

Avec le pied de biche, au cas où il y aurait une grille.

Nous avançons lentement, avec précautions. Les parois étaient étroites et les moellons qui composaient le sol très glissants. Le tunnel n'allait pas en ligne droite. Tantôt à gauche puis à droite, avec des descentes et des montées brusques.

Nous arrivions alors dans la partie restaurée. On avait scié une grosse racine qui obstruait le passage. Je me disais alors que nous étions au niveau du bois qui entourait la propriété.

Mais un peu plus loin le paysage se dégrada sérieusement : un éboulement était heureusement étançonné à l'aide de poutrelles de chêne et le passage présenta diverses difficultés.

J'étais pressé d'en finir et Malia de même. Puis j'entendis au loin le bruit caractéristique de l'eau qui coule.

— Je perçois que la fin est proche et que nous nous dirigeons droit vers une rivière.

— Une rivière ? Mais il n'y a aucune rivière dans la région. En fait, je crois savoir où nous allons. Dans un égout !

Elle avait raison. La galerie surplombait de plus d'un mètre un petit ruisseau nauséabond qui se jetait dans un autre et puis encore dans un autre.

— Un collecteur ! Par temps d'orage il n'est pas bon de trainer dans ce cloaque. Ça déborde.

— Je suppose qu'il faut suivre le courant pour en sortir.

— Tu as raison, Malia. Il y a un petit rebord et nous ne serons pas obligés d'avoir les pieds trempés dans cette mélasse.

Ou de marcher sur un rat. Il y en a partout.

Tu vois ce que je vois, à vingt mètres ?

— Un escalier latéral ! Je pense que c'est notre salut.

Nous nous déplaçons avec prudence jusque ces fameuses marches en béton. La torche électrique éclairait une porte métallique verte qui devait probablement être bouclée.

C'est alors que Malia poussa un cri victorieux en brandissant son pied de biche qui ne l'avait jamais quittée.

La serrure ne résista pas longtemps.

Alentour rien qu'un champ de maïs à perte de vue, un chemin de terre et un bosquet.

— Je sais exactement où nous sommes !

— Mais comment peux-tu en être aussi sûre ?

Moi je ne vois rien de plus banal que ça.

— Et bien moi si. Regarde bien et tu vas apercevoir une petite chapelle un peu sur la gauche du petit bois.

— Effectivement.

— C'était mon point de repère quand je faisais du hors-piste à cheval avec Manu et qu'on se paumait. Cavalier du dimanche.

— Malia, c'est décidé.

J'ai envie d'aller avec toi jusqu'au bout. Si tu veux bien...

— J'allais justement te le proposer.

Allons vite nous réfugier dans la chapelle.

Là-bas nous pourrions souffler un peu.

— Et discuter.

— Une chose à la fois. Je suis épuisée.

Plus nous nous approchions de cet édifice et plus il me paraissait minuscule. Il y avait une grille qui en interdisait l'entrée. Mais les coups précis de pied de biche que Malia lui infligea ont vite résolu ce petit problème.

A première vue le lieu ne semblait pas avoir été profané par aucun vandale et tout était en place : les crucifix en cuivre, le tabernacle en laiton, le tissu pourpre sur l'hôtel ainsi que bien-sûr l'énorme statue en bois représentant le Christ en croix.

Aussi un petit prie-Dieu à fond de velours rouge et un support avec des bougies.

— Mettons le tissu de l'hôtel sur le sol. Il est glacial et très humide puis allumons des bougies. Il fait trop sombre ici.

— Ça alors ! Tu veux peut-être aussi des oreillers ?

— J'aimerais bien. Je suis lessivée et je vais de suite me payer

une petite séance de relaxation pour retrouver ma forme.

De mon côté je sombrais dans un profond sommeil réparateur mais ma courte nuit a été interrompue en sursaut, chose que je n'aimais pas beaucoup, mais vu les circonstances...

— Marcus, réveille-toi ! Nous avons encore des choses à faire ce matin.

— J'ai dormi longtemps ?

— Aucune idée, mais moi je suis de nouveau d'attaque.

Elle a alors fait glisser la chaise entre nous et y déposa d'un geste solennel un anodin coffret en bois de pin.

Ma surprise fut grande quand je découvris son contenu : un gros sachet de poudre blanchâtre, un petit sac noir en velours et un minuscule carnet en cuir naturel.

— De la cocaïne ?

— Et plus qu'il n'en faut. De la meilleure. Non coupée.

— Mais il doit y avoir au moins 200 grammes là-dedans.

— 350 à peu près. Et on va la goûter maintenant. Ça va nous donner un coup de fouet pour la journée qui nous attend.

Toi qui roules tes clopes, tu dois bien avoir un carton pour faire un tube.

Avec sa carte bancaire elle allongea deux belles lattes sur le dessus du couvercle du coffre et hop dans les naseaux.

Elle ramassa ce qui n'était pas parti avec le doigt humide et se massa les gencives.

— Alors, comment la trouves-tu ?

— Super ! Mais il y en a pour une fortune là-dedans.

Tu ne vas tout de même pas te mettre à dealer ?

— Pas question. Ça c'est pour ma consommation personnelle. Tu sais, à force de vivre sur les plateaux de tournage ça aide à tenir le coup. Tout le monde en prend. Mais j'ai encore mieux. Regarde.

Avec d'infinies précautions elle ouvrit le petit sac noir et l'approcha de mes yeux ébahis.

— Des diamants !

— Et ça vaut au moins cent mille fois plus que la coke.

Il y en avait vraiment beaucoup, et de toutes les tailles. J'en ai pris quelques-uns dans ma main pour les admirer de plus près et étais émerveillé par toute cette splendeur.

— Et tu peux les écouler dans toutes les bijouteries ?

— Malheureusement non. Chaque pierre possède sa propre traçabilité et je serais vite repérée.

Elles ne sont pas très nettes, peut-être, et sûrement volées à un émir ou autre. Je ne veux pas le savoir. L'important est qu'elles sont là, en ma possession.

— Mais alors tu vas en faire quoi ?

— Ce petit carnet brun contient les adresses d'artisans en joaillerie qui les montent sur des bagues, des bracelets, des colliers, des diadèmes etc. Eux, on peut leur faire confiance. Et il y en a un à peu près dans chaque ville. C'est pratique vu que je ne peux pas utiliser ma carte bancaire, faute de quoi je me ferais choper vite fait.

— Je suis un peu confus, moi qui n'ai qu'un minable fond de tabac à t'offrir.

— Il n'y a pas mort d'homme. Tu m'as déjà bien aidée dans le tunnel de l'enfer et je suis certaine qu'il y aura encore des obstacles difficiles à franchir où j'aurai encore besoin de ta présence. Seule je n'y arriverai jamais.

De toute façon nous sommes désormais liés dans cette histoire. Tu me l'as confirmé avant de partir.

— Mais alors qu'est-ce qu'on fout ici ?

— On attend.

— On attend quoi ?

— « Qui » tu veux dire. Et bien Manu.

Il m'avait dit un jour que nous étions à cheval que cette chapelle serait notre point de ralliement. Vu qu'il est mon chauffeur, il lui faut bien le temps qu'il sème les flics. Super connu puisqu'il me trimballait partout depuis longtemps.

— Ecoute Malia... J'entends comme un bruit de moteur.

Et cela vient droit sur nous. Il faut vite éteindre les bougies et remettre la grille bien en place !

— Ce n'est rien. Un son aussi assourdissant ne peut provenir que d'un tracteur.

— Un tracteur ?

Avec des roues que l'on ne voit que sur des camions dans les carrières. Et surmonté d'une cabine plus que spacieuse.

J'espère qu'il va passer son chemin.

— Aïe. Il s'arrête juste à notre niveau.

C'est alors que descendit de la machine une haute silhouette en salopette bleu clair, des bottes vertes et une casquette rouge avec une grande penne qui cachait ses yeux.

— Hello les enfants, comment trouvez-vous mon nouveau déguisement ? Je vois avec satisfaction que le souterrain est encore en bon état. Les flics étaient déjà sur place.

— Manu ! Mais sans ta barbe je ne t'aurais jamais reconnue.

— Oui. Je l'ai rasée ce matin pour passer plus inaperçu.

Avec ça je ne corresponds plus du tout à leurs signalements.

Il vaut mieux être prudent. Je les ai largués à une quinzaine de kilomètres d'ici, mais ils ont tout de même installé un barrage filtrant à l'entrée du village. Jo, mon pote, m'a prêté son bahut le temps que je vienne vous chercher. Avec un sanglier et un fusil de chasse à bord. Ça va faire l'affaire pour passer.

J'ai préparé du baratin. La dernière étape avant la liberté.

Ayez confiance, tout ira comme sur du beurre. Ce sont les vêtements de Jo et ils n'y verront que du feu. Il faut dire que les flics sont aussi originaires du village. Rien que le tracteur...

— Et moi alors, je fais quoi ?

— Toi Malia tu seras dans le fond de la cabine cachée sous une grande couverture et le sanglier sur toi pour réduire l'espace, et toi Marcus tu seras à l'avant, et prendras au besoin l'identité de mon cousin.

J'apercevais au détour d'un chemin une camionnette blanche avec un sigle qui ne permettait aucune confusion. Ils nous firent signe de nous garer.

— Alors Jo, déjà au travail de si bon matin ?

— Le boulot ne se fera pas tout seul.

Avec les orages prévus pour cette nuit, il n'y a pas de temps à perdre.

— Tu permets qu'on jette un coup d'œil à l'intérieur ?

Tu sais, on est obligés de faire notre boulot à fond. On est à la recherche d'une fugitive dans la région et faisons un périmètre de sécurité.

— Allez-y. Faites à votre aise.

— Mais il y a un sanglier ainsi qu'une carabine !

Tu dois probablement savoir que la chasse n'est pas ouverte actuellement.

— Pour le sanglier, cette sale bête me faisait des dégâts dans mes betteraves depuis au moins deux mois. Je ne travaille tout de même pas comme un dingue pour rien. C'est un cas de légitime défense. Mais si vous voulez j'ai un couteau et je peux vous offrir un bon jambon.

C'est votre femme qui sera contente.

— Pour qu'on ferme les yeux ?

Ça t'en fera deux et n'en parlons plus.

— Merci les gars. Je vous prépare ça en cinq minutes.

Effectivement Manu découpa la viande à l'aide de son couteau de chasse acéré avec beaucoup de dextérité et nous reprenions la route très soulagés de cette délicate épreuve.

Nous sommes arrivés dans une énorme propriété où il y avait des vaches, des chevaux, des cochons, des chèvres et toutes sortes de volailles. De quoi vivre en parfaite autarcie.

Et dans une grange, à l'abri des regards, le 4x4 noir de Manu.

— Voilà Jo qui vient nous accueillir.

— Mais quelle ressemblance physique frappante.

La taille, l'allure... Incroyable !

— Malia, je te présente Jo, qui est à l'origine de notre réussite.

Le sanglier était une idée à lui. Elle était bonne, non ?

— A part que la bête sentait très mauvais et que je me demande si je n'ai pas attrapé des puces.

— Que tu es difficile. Tu devrais plutôt la remercier de t'avoir sauvée d'une déconfiture.

Jo nous fit faire quelques manœuvres pour nous conduire dans un très grand hangar où étaient rangées diverses machines agricoles.

— Allez à l'intérieur, je vous invite à boire une petite goutte pour fêter votre réussite. Et il y a un bon cake que Caro vous a préparé avec tout son cœur.

Pour une fois qu'il y a de nouveau du monde ici.

— Toujours aussi hospitalier, Jo.

— Ce soir, on va faire la fête !

La pièce était d'un autre âge. Le plafond composé de petites voûtes, les murs tapissés de centaines de photos jaunies, une imposante table en chêne ainsi qu'un feu ouvert géant.

— Voilà le gâteau que je vous ai préparé. J'y ai incorporé de la grappa en grande quantité. La farine provient de la ferme et est entièrement Bio, comme tout ce que nous produisons ici.

C'est un label très important pour nous sans quoi nous serions vite en faillite.

— Tu sais Caro, question manger, nous allons y goûter avec le

plus grand plaisir mais avec ces derniers événements cela nous a coupé l'appétit.

— Je te comprends, Malia. Mais il y en aura encore beaucoup pour tout à l'heure. Jo va vous préparer des côtelettes de sanglier. Un délice. Je vais vous montrer vos chambres, les meilleures. Il y a une semaine cela n'aurait pas été possible. On était complet avec toute la famille qui a débarqué pour les noces d'or de la sœur de Jo. Vous tombez bien. Reposez-vous quelques heures et nous comptons sur vous pour la soirée.

— J'espère que vous avez bien dormi. Toute la journée.

— La goutte était un peu trop forte. Le manque d'habitude.

— Pour ça oui, Marcus, du cognac dix ans d'âge. Ça se boit comme du petit lait et puis après une bonne dose on se pieute avec des rêves délicieux. Mais je pense qu'il vous fallait bien ça pour vous remettre de vos émotions.

— Tu as raison, Jo. Nous avons maintenant une faim de loup. Et toi Malia ?

— Affamée !

— Goûtez-moi ce vin. Un bourgogne qui doit avoir l'âge de Malia. On ne peut trouver mieux avec du gibier. Et avec des airelles du jardin. Ici on fait tout nous-même.

A part ça je pense faire empailler la tête du sanglier. Il vous a tout de même fameusement sauvé la mise. J'aime garder des souvenirs. Il suffit de voir mes photos.

— Mais Malia, pourquoi n'accroches-tu pas ton sac au portemanteau ? Tu serais plus à l'aise.

— Tu sais Caro, je suis épileptique et je dois avoir tout le temps mes médicaments à portée de main. C'est vital.

— Comme tu voudras. Je vais de suite chercher le plat.

Nous nous sommes littéralement gavés. Moi qui n'avais jamais mangé de sanglier de ma vie j'ai trouvé cela sublime. J'en ai repris au moins trois fois et Malia de même. Notre manque d'appétit de ce matin provenait à coup sûr de l'énorme quantité de coke que nous avons sniffé dans la chapelle. Comme coupe-faim on ne fait pas mieux.

Et le dessert arriva enfin. Le gâteau du matin à peine entamé. Et bien-sûr l'incontournable pousse-café. C'est Jo qui prit la parole.

— Alors petite Malia, tu n'aurais pas une petite histoire à nous raconter ? Ton histoire, par exemple.

Sans vouloir être indiscret.

— Il n'y a pas d'indiscrétion là-dedans. Je vous dois bien quelques explications concernant notre présence chez vous, mais je serai brève.

Pour commencer sachez que je suis comédienne de théâtre et actrice de cinéma.

Mauvais moment mauvais endroit. Fusillade. Un flic blessé.

On m'a fait porter le chapeau et ensuite un mois de tôle et trois mois en psychiatrie. Evasion avec Manu et me voilà ici.

J'étais devenue une star dans le domaine du cinéma.

Maintenant je suis recherchée partout par la police et je ne peux plus franchir les frontières. J'en ai pris pour cinq ans !

Non seulement je suis obligée de déjouer les poulets mais en plus avoir la trouille de me faire reconnaître par mon propre public ! Il ne me reste plus que la chirurgie esthétique pour m'en sortir.

C'est tout.

— Et Marcus là-dedans ?

— Et bien, Jo, je l'ai rencontré sur ma route et il a décidé de lui-même de me suivre où que j'aille. Je pense que sans lui je n'en serais pas là.

— Tu exagères un peu Malia.

— Et l'aspect psychologique, tu en fais quoi ? On dit toujours qu'à deux on est dix fois plus fort. Ici c'est le cas.

Ta présence m'a rassurée du début à la fin de notre fuite.

Figure-toi que ça ne fait que commencer.

Et je ne sais comment ça va finir.

— Cela va certainement se prolonger sur place le temps que les histoires se tassent. J'ai une grande propriété de plusieurs hectares qui est entièrement clôturée. Personne ne peut y pénétrer sans mon consentement. C'est la pleine saison des moissons et je ne serai pas souvent dans la ferme. Vous pouvez vous considérer comme chez vous. Vous êtes mes invités.

— Merci Jo. Mais nous n'allons pas rester à nous tourner les pouces. Je suppose qu'il doit bien y avoir des choses à faire pour se rendre utile.

— Des choses à faire ? Mais ça ne manque pas : nourrir les cochons, les vaches, les chevaux, les chèvres, les lapins, la basse-cour etc. Récolter les œufs et les laver, ainsi que mouler les fromages. S'occuper du potager et, j'allais l'oublier, les vaches il faut les traire à six heures.

Moi je m'occupe des champs et refends du bois pour l'hiver.

— Je donne un coup de main à Caro pour nourrir les animaux puis je m'occupe du bois. Cela m'aidera à garder la forme.

— Bravo Manu. Moi je m'occupe des œufs, de la basse-cour et des fromages. Et toi Marcus ?

— Ce sera avec contentement d'aller dans le potager.

J'ai toujours eu la main verte.

— Salut Jo, tu n'es pas encore aux champs ?

— Non, je suis en train d'apprendre à Manu comment nourrir les animaux.

— C'est aussi difficile ? Quelques granulés à gauche à droite et c'est terminé, non ?

— Là tu es très éloignée de la réalité.

Chaque animal a son propre régime.

Prend l'exemple du cochon.

Le porc c'est comme l'être humain. Il doit manger de bonnes choses et avoir une alimentation équilibrée. Blé, maïs, orge, luzerne, pulpe de betterave et pour finir quelques oligoéléments et un peu de vitamines, que l'on trouve aussi dans la nature.

« Préparer la nourriture d'un porc, c'est comme préparer un bon repas. » Et pour les vaches, les chèvres et les lapins c'est la même chose, sauf que c'est un peu plus adapté selon l'espèce.

— Je viens de passer une matinée avec Caro à l'aider à fabriquer des fromages, du beurre et filtrer le lait.

Quel boulot !

Elle m'a dit que tout était vendu à l'avance à une coopérative artisanale qui venait chaque jour emporter toute la production en camionnette.

Avec en plus la récolte des légumes et des fruits, sans oublier les œufs frais. Ce véhicule est le seul autorisé à franchir le portail et qu'elle me préviendrait le moment voulu.

Ça me rassure.

Et toi Jo, avec Caro, vous arrivez à vivre comme ça tous deux aussi reclus du monde ?

— Et plus encore.

Regarde autour de toi. Rien que des gigantesques haies d'aubépine. Elles datent depuis plusieurs générations et je n'ai jamais voulu les arracher car elles nous préservent des intrus et ont aussi leur grande utilité dans mes petites et variées parcelles de champs contre les vents qui assèchent les terres et l'érosion qui en découle.

De plus ce sont des nichoirs idéaux pour plusieurs espèces d'oiseaux qui auraient pu depuis longtemps disparaître définitivement.

A part ça j'ai un boulot beaucoup plus contraignant dans des cultures intensives et en superficies plus grandes. Il faut bien vivre et rentabiliser le matériel.

— Va pour les vaches et les cochons.

Mais qu'en est-il pour les chevaux ?

Tu as l'intention d'ouvrir un manège ?

— Ah ça, c'est une petite histoire.

Ils appartenaient à des cavaliers qui avaient l'habitude de les mettre en pension momentanément. Puis ils sont allés habiter à l'étranger et les ont abandonnés sur place, sous prétexte qu'un cheval de plus de dix ans n'est plus vendable pour un cavalier confirmé. Alors qu'à vingt ans un cheval est encore capable de prouesses. Cela dépend des efforts qu'on lui a demandé antérieurement.

Du coup je continue à les soigner aussi bien que mes propres animaux.

Mais bien qu'ils soient entourés de copains, je sens bien qu'ils s'ennuient un peu. C'est psychique.

Ils sont enfin partis en me laissant selles, étriers, mors, enfin tout ce qu'il faut pour les monter.

— Youppie ! J'y cours à l'instant.

— Tu es sûre que tu peux y faire ?

— Depuis plus de dix ans.

Très tôt le matin, Malia était déjà affublée d'une charlotte. Il ne s'agissait pas qu'un seul de ses très longs cheveux vienne s'introduire dans les préparations méticuleuses que sont les fromages de chèvre, de vache et du beurre.

Caro n'avait plus depuis longtemps à lui expliquer ce qu'elle avait à faire.

Papotages de bonnes femmes.

Après la laiterie et le break du midi, Malia s'occupait des quatre chevaux, impatientes d'être étrillées. Elle les équipait tous afin de ne pas faire de jaloux. Et à chacun son tour.

Mais un jour elle s'aperçut que l'un d'eux avait une contraction musculaire anormale.

Du coup elle en fit part à Jo qui n'hésita pas un instant à faire appel à son vétérinaire qui diagnostiqua l'intervention d'un maréchal ferrant.

Sabots trop longs. Nouveaux ferrages pour tous.

Décidément ces animaux demandaient des soins très attentifs et, d'après Malia, ils avaient tous leurs caractères différents mais dans ce cas-ci très « faciles. » Et la récompense de la suprême gourmandise : une carotte.

De mon côté j'arrachais une quantité astronomique de pommes de terre dont les sous-calibrées finissaient cuites pour les cochons.

Ils adoraient.

Nos soirées se déroulaient, sous une bonne dose de cognac, à refaire le monde.

Pas besoin de télé pour ça.

Le spectacle était à domicile.

Avec les jambons qui fumaient dans l'âtre.

Je rejoignis un jour Malia dans l'écurie où elle terminait les derniers fignoles de brossage de ses montures, après leur avoir servi une copieuse ration d'avoine, et elle me convia à une petite discussion des plus intéressantes.

— Tu sais Marcus, cela fait au moins trois mois que nous

sommes ici. On y est très bien mais l'hiver se rapproche et nous n'avons toujours pas de solution pour notre avenir. J'ai eu une petite conversation avec Caro concernant le fameux tracteur dernier cri de Jo. Elle m'a dit qu'il était obligé de labourer et de récolter pour d'autres fermiers pour tenter de rembourser les banques. Il n'est donc pas encore à lui, loin de là. Et ce n'est pas en vendant des œufs et du fromage qu'ils pourront y arriver. J'aimerais les aider et j'ai ce qu'il faut sur moi.

— Tu veux parler des diamants ?

— Oui.

— Mais où veux-tu les vendre dans ce patelin ?

— Pas ici mais dans le Sud.

J'ai connu autrefois une certaine Lise qui s'occupait d'un gîte rural perdu en Provence dans la montagne près d'un lac. L'endroit rêvé pour nous planquer au soleil.

— Mais as-tu pensé à Caro et tout le boulot qu'elle doit assumer seule ?

— Non. Elle m'a confié que d'habitude elle avait un coup de main de la part d'une femme dans le besoin qui élevait seule trois enfants. Elle la payait tout de même en lui ayant dit que ce serait provisoire, que c'était juste un stage que son neveu faisait en vue de reprendre pour son compte une exploitation agricole.

J'ai déjà tout arrangé pour le gîte avec le portable de Jo.

Depuis les attentats Lise n'a plus aucun client et est prête à mettre la clé sous le paillason.

Je lui ai expliqué notre situation délicate. Je lui louerai tout le bâtiment et du coup lui sauverai sa saison désastreuse.

Et de plus une grosse prime pour sa discrétion.

Voilà.

— Encore faut-il pouvoir sortir d'ici sans nous faire voir.

Le gros 4x4 noir est trop facilement repérable et il lui faudrait au moins une nouvelle peinture pour que ça passe.

— Jo connaît très bien le garagiste du coin et ce ne serait pas le premier véhicule qu’il maquillerait.

Mais nous partirons en fait avec sa vieille bagnole boueuse.

Les amortisseurs sont un peu fatigués mais ça roule.

C’est le principal. Et puis, Marcus, sur les routes secondaires, on ne peut pas faire de la vitesse.

— Tu me rassures. Tant qu’on ne fait pas la route en tracteur avec un sanglier sur les genoux.

De toute façon je n’ai pas le choix, d’autant plus que ton plan est très bon.

— De là nous serons à quelques encablures pour rejoindre des villes importantes. J’ai dans mon petit carnet plusieurs adresses susceptibles de me permettre de revendre des diamants.

Mais nous n’en sommes pas encore là.

La première chose : partir. Et ce sera dur de quitter Jo et Caro qui ont été si formidables avec nous. Sans compter les chevaux.

Les adieux furent très émouvants.

Caro se lamentait et Jo faisait semblant de se moucher.

Nous leurs avions promis de leur donner de nos nouvelles sitôt arrivés à destination.

Au moins quinze heures de route par des nationales et des départementales.

Je faisais le relais au volant toutes les heures avec Manu.

Malia dormait sur la banquette arrière, récupérant d’un léger abus de coco de la veille. Quand nous avons quitté la ferme les feuilles commençaient à joncher le sol et les premières bûches crépitaient déjà. Nous leur devions absolument tout.

Il ne nous restait plus que de bons souvenir mais il fallait aller de l’avant.

Et le soleil en bout de piste !

Lise était une grande et belle femme qui avait passé la quarantaine mais dont le visage avait gardé toute sa jeunesse. Elle nous a accueilli à bras ouverts et directement proposé un petit pastis de bienvenue.

Cela tombait à point, après pareille expédition.

Elle nous a expliqué qu'elle devait s'occuper seule du gîte depuis sa séparation. Pas un seul chat à l'horizon.

La dèche totale !

— Ne t'en fait pas pour ça. D'ici quelques jours, le temps de récupérer, j'irai chercher de l'argent en ville avec Marcus et tout sera vite réglé.

— Oui, tu m'en as dit deux mots. Mais vous pouvez vous fier sur ma discrétion. Personne ne vient jusqu'ici.

C'est trop isolé. Le bout du monde.

Vous ne serez jamais dérangés.

— Et du côté du lac ?

— Pas de problème, Manu. C'est un petit lac de barrage qui fait cinq ou six kilomètres de long.

Il est alimenté par des ruisseaux qui se rejoignent pour former une rivière tumultueuse. Les saumons remontent le barrage par des escaliers et vont s'accoupler avec les truites dans des étangs très protégés en amont.

Le trop plein du lac se transforme en un petit torrent qui s'engouffre dans un système de grottes.

De ce côté personne ne peut passer.

Il servait initialement à l'irrigation des cultures de la vallée lors des grandes sécheresses mais, étant insuffisant pour la demande, ils en ont construit un plus grand à une vingtaine de kilomètres d'ici. Auparavant tout était complètement inondé.

Maintenant c'est grâce à lui que toute la région bénéficie du statut de « Réserve Naturelle. » Je suis la gardienne de ce côté et ai pu obtenir une dérogation pour mes quelques touristes.

Nous étions donc tous rassurés de notre tranquillité avenir et, dans un silence méditatif, nous écoutions les cigales qui emplissaient tout l'espace. Avec de plus en plus de pastis. Malia téléphona à Jo et Caro que tout allait pour le mieux. Elle a rejoint ensuite notre table les yeux brouillés.

Lise était en cuisine et nous préparait un repas dont elle avait la science.

— A la bouffe !

Il y avait une énorme casserole qui contenait une soupe de poissons délicieusement odorante.

— C'est quelles sortes de poissons ?

— Oh, il y a un peu de tout : du brochet, de la lotte, des écrevisses, de la truite saumonée, de la féra et d'autres.

Des poireaux, des oignons, de l'ail et en plus de cela des épices locales. Je n'en dirai pas plus.

— Mais comment peux-tu avoir tout cela sous la main ?

— Et bien Manu, je les pêche moi-même.

Il y a une petite barque sur le lac et avec mes trois cannes à pêche je tire facilement certains poissons dont je vends la plus grande partie sur le marché du plus proche village.

Avec des champignons que je récolte dans les bois.

Cela m'aide à tenir le coup.

En plus de quelques œufs que me donnent mes cinq poules.

Enfin pour finir ça paye l'essence et me permet juste d'acheter de la farine pour faire mon pain moi-même.

— Ne t'en fait pas, Lise. Ta période de vache maigre touche bientôt à sa fin. Laisse-moi deux ou trois jours, le temps que je m'organise, et tout cela ne sera qu'un mauvais souvenir.

Je n'ai qu'une parole.

— Je te remercie Malia. J'ai entièrement confiance en toi.
Depuis le temps qu'on se connaît.

Je t'accompagnerai puisque ma voiture est immatriculée dans la région et que je suis connue de tout la monde.

— Marcus viendra aussi avec nous.

Il aura un rôle à jouer dans cette affaire.

Et puisque nous allons acheter plus de nourriture, tu pourras faire passer la pilule en évoquant que toute ta famille vient de débarquer.

— Tout cela est très bien mais tu vas d'abord passer dans mes mains pour un relooking.

J'étais en plein au milieu du lac en train de me battre avec une putain de ligne qui ne voulait pas se démêler lorsque j'ai aperçu une silhouette qui courait le long de la berge. C'était Malia, dans un training trop large pour elle, probablement emprunté à Lise pour l'occasion.

Mais j'avais déjà pêché un poisson, hélas beaucoup trop petit. J'étais prêt à abandonner quand je vis qu'une autre ligne donnait des signes de tension, et j'ai pu enfin remonter une superbe truite avec des taches rougeâtres sur le ventre. Pour finir je n'étais pas aussi nul que je ne pensais.

J'ai vu alors que la belle noireade se rapprochait. J'en avais assez fait pour la journée et puis me suis décidé à la rejoindre sur la rive le plus vite possible.

Je ramais avec force vers le tout petit embarcadère où elle m'attendait avec un énorme sourire. Elle avait détaché sa tresse et j'ai eu soudain l'impression de voir une superbe nymphe en provenance de l'espace intersidéral.

Quel sex-appeal ! Et encore si loin de moi.

— La pêche a été bonne ?

— Bof. Si on devait compter sur moi, on serait tous en train de crever de faim.

— Moi j'ai découvert un endroit rempli de champignons. Je ne sais pas s'ils sont tous bons mais comme on dit, ils sont tous bons au moins une fois.

— Je te déconseillerais de toucher à ça.

Je ne tiens pas à te perdre pour si peu.

— La prochaine fois que Lise ira en chercher, j'irai avec elle.

— Et ton sac ? Tu l'as laissé au gîte ?

— Absolument pas. Je l'ai toujours sur moi, sous mon gilet. Ni vu ni connu. J'ai parlé à Lise de mon problème d'épilepsie et naturellement elle m'a crue.

Demain nous irons au marché en ville. Je suppose que tu sais pourquoi. Maintenant j'ai eu le temps d'y réfléchir et je crois que je tiens un bon plan. Tu seras de la partie, en te faisant passer pour mon mari.

Mais je t'expliquerai tout ça au fur et à mesure.

Une omelette aux champignons des bois, bien sélectionnés, n'attend plus que nous. Mais avant tout un petit apéro au pastis. C'est la coutume ici.

Au fait Manu a eu plus de chance que toi. Il a pêché à la mouche dans la rivière et a ramené six énormes truites saumonées que nous ferons griller ce soir au feu de bois. Plus la tienne, bien sûr.

Je te laisse. J'ai à discuter avec Lise.

— Fait à ton aise. Nous allons passer au vin du pays.

J'étais étalé sur ma chaise en la compagnie de Manu, à l'ombre du platane, quand arriva Malia, un peu embarrassée.

— Changement de programme les gars.

J'en ai parlé avec Lise et pour finir on garde les poissons et les œufs pour le marché, ça fera partie de notre déguisement.

Indispensable.

Mais il reste encore beaucoup de fromages des montagnes et du vin à profusion.

— Ne t'en fait pas pour ça. Demain ce sera du champagne et du caviar car nous aurons une noce à fêter.

— Laquelle ?

— Non, pas encore la tienne, Marcus.

Mais celle de Lise et de moi.

Les préparatifs commencèrent bon train.

Tout d'abord Lise lava soigneusement les cheveux de Malia, qui selon elle sentaient encore le crottin, puis entreprit de lui refaire une longue tresse comme une professionnelle. C'était nécessaire car je l'avais complètement ratée la dernière fois. Puis le tour du maquillage : un gros trait au crayon noir sur les sourcils qui lui donnait un air très sévère et la vieillissait de plus de dix ans.

C'était ensuite le tour des vêtements. Elles rentrèrent alors dans le gîte. Affaires de femmes.

Au bout d'une bonne heure, elles en sont sorties toutes les deux complètement transformées. Des magnifiques longues jupes décorées de motifs floraux, une chemise blanche bouffante et un petit boléro assorti aux robes, une bleu et une rouge. Des bas blancs courts sur des souliers noirs.

Détail important : un petit chapeau de paille sur la tête.

En plus d'être assez discret, l'ensemble était de très bon goût.

— Si nous sommes restées aussi longtemps, c'est que j'ai dû raccourcir la jupe de Malia. Nous n'avions pas la même taille.

Maintenant, au tour le Marcus.

— Mon tour ? Mais je ne suis pas bien comme je suis ?

— Absolument pas ! Avec ton jean tout délavé, ta chemise à carreaux et tes santiags tu ressembles à un cowboy. Viens avec moi fouiller dans la garde-robe de mon fils, quand il était plus jeune. Maintenant il a une tête de plus que moi. J'ai toujours eu l'habitude de tout conserver. Il vit actuellement au Canada.

On va fouiner à notre aise. On n'est pas à une heure près.

Et surtout n'oublie pas de te raser.

Les marchés sont faits aussi bien pour acheter que pour se montrer. Et avec au bras une aussi charmante paysanne...

Après de multiples essayages j'ai choisi pour finir un pantalon brun foncé en peau de pêche, une chemise bleu ciel ainsi qu'une belle veste de chasseur sobre de couleur verte. Pour les chaussures je préférais conserver mes santiags.

Lise était satisfaite de mon choix, c'était le principal. Après un rasage laborieux car je n'avais pas l'habitude de la lame du coupe-chou à l'ancienne, j'étais enfin prêt pour ma présentation aux autres.

J'ai fait grand effet.

— Et bien il ne nous reste plus qu'à nous mettre en route.

Nous en avons au moins pour une bonne demi-heure.

— Attends deux minutes, Lise. J'ai oublié quelque chose dans ma chambre. Mon sac. Je dois encore y ajouter quelques anciens bijoux. Tu viens avec moi, Marcus ?

Pour m'aider à les sélectionner.

Je n'ai pas envie de les prendre tous d'un seul coup. On arrive.

La diversion était astucieuse et nous a permis de nous envoyer chacun une bonne latte.

— O.K. maintenant on y va !

— Au fait pourquoi n'allons-nous pas manger les œufs et les poissons ? Puisque nous allons sur un marché, il doit y avoir de tout là-bas.

— Et bien mon cher ami, je n'ai pas un rond sur moi pour acheter quoi que ce soit et dans nos deux paniers se trouvent toutes les victuailles que Lise possède. Voilà l'explication.

Mais crois-moi, dans deux heures tout ça va changer.

Et pas un peu.

— Tu crois que tu vas en tirer beaucoup ?

— Et encore beaucoup plus que vous pouvez imaginer !

— Il y a un monde fou aujourd’hui. Enfin pas plus que d’habitude. Je vais encore avoir quelques difficultés pour me garer. Allez plutôt m’attendre sur la terrasse du café Le Coq. La serveuse est très sympa et c’est là que je vais toujours. De plus ne jouez pas les étrangers. N’oubliez pas que vous êtes censés être mari et femme et qu’un petit câlin à gauche à droite ne serait pas superflu.

A tout à l’heure et soyez sages.

Malia prit ma main dans la sienne et la caressa lentement. J’étais au paradis, même si je savais très bien qu’elle jouait la comédie. Ce fut elle qui rompit le silence.

— J’ai déjà pris contact par téléphone. Le joaillier nous attend. Il a bien connu mon père, qui était un de ses meilleurs clients et il sait à l’avance quelle marchandise je vais lui proposer. Ça va extrêmement faciliter les choses.

— Et tu as vraiment besoin de moi pour effectuer cette transaction ?

— Oui et non. Mais à deux je me sentirai plus forte.

C’est la première fois que je le fais.

— Et j’aurai quelque chose à dire ?

— Rien. Ta présence suffira. Je te présenterai, c’est tout.

Tiens, voilà justement Lise qui arrive.

Tu t’es garée loin d’ici ?

— Tu parles. Presque à l’autre bout de la ville. Et toujours avec mes truites et ton panier avec les œufs que tu as oublié.

— Excuse-moi mais j’avais plein de choses en tête.

— Ce n’est rien. J’ai dû faire un brin de causette avec des connaissances mais je les ai vite quittées prétextant que je devais rapidement livrer mes marchandises.

Avec un panier à chaque bras, elles ont vite compris.

Alors on fait quoi maintenant ?

— Toi tu ne fais plus rien.

Tu prends un verre et tu nous attends, le temps qu'on fasse notre business et ça risque d'être assez long car il y a d'assez grosses sommes en jeu. D'autant plus que je suis très forte en marchandages en tous genres. Nous devons traverser la place et le magasin se trouve juste à vingt mètres de la banque.

Par discrétion nous entrerons par une ruelle adjacente.

Marcus, je prends ton bras, et sans oublier mon panier cette fois. L'illusion sera parfaite.

Sa présence si proche me transportait aux cieux.

Mais pourquoi ne voulait-elle pas plus de moi ?

Je lui poserais la question pas plus tard que demain.

Quand je pense à Manu et Lise...

Enfin on verra ça plus tard. Maintenant passons au plat de résistance. On ne peut plus reculer, si près du but.

— Bienvenue mademoiselle Malia.

— Madame maintenant. Je vous présente mon époux Marcus.

Il avait envie de savoir comment se déroulait une vente alors je me suis permise de l'emmener avec moi, si cela ne vous dérange pas.

— Pas le moins du monde. Venez dans mon arrière-boutique, que je vous offre une petite goutte. Cela vous mettra plus à l'aise. Prenez un siège, je suis à vous dans une minute.

Vous savez que j'ai bien connu votre père. Il venait souvent ici pour me vendre des diamants. Dieu ait son âme. Dix ans déjà.

Je l'ai appris par les journaux.

Je suppose que c'est ce qui me vaut votre présence aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Effectivement monsieur Roche. Et je crois que vous devez déjà les connaître tous.

— Oh, pas tous, loin de là. Mais je connais surtout leurs

exceptionnelles qualités. Je n'ai jamais su d'où ils provenaient.
Ce n'est pas mon affaire.

Mais ce dont je suis certain est qu'ils ont tous été taillés à
Anvers par les plus grands spécialistes.

Vous avez bien fait de me prévenir. J'ai fait le plein de mon
coffre. Au fait, combien voulez-vous m'en vendre ?

— Au moins huit.

— Seulement ?

— J'ai dit « au moins. » Tout dépendra de votre prix.

— Là je reconnais bien votre père. Le sens des affaires
jusqu'au bout des doigts. Je vais donc en prendre huit mais ça
va être difficile de faire un choix, ils sont si formidables.

Ils ont tous la même valeur. 15.000 euros, ça vous va ?

— Le double. Et je vous en offre un en plus pour 2.000 euros.
J'ai besoin d'un peu de liquide.

— Vous êtes dure.

— Ce sont les prix que mon père m'a communiqués avant de
partir.

— O.K. mais alors vous m'en vendez deux en plus pour un
total de 36.000 euros. Et je les choisis moi-même.

Ça vous va ?

— Affaire terminée.

— Si vous le permettez, je vais utiliser mon microscope pour
bien les sélectionner.

— Faites à votre aise, nous ne sommes pas pressés.

— Juste un petit coup d'œil par habitude. Ils sont tous parfaits.
Je prends donc ces dix-ci, plus celui de 2.000 euros qui est pour
moi un réel cadeau. Je vais les monter sur des bijoux en or le
plus fin. Je vendrai la semaine prochaine le tout à un koweïtien
super fortuné qui m'achète toujours le meilleur au prix le plus
fort. Un spécialiste.

Alors pour l'argent, en liquide je suppose, je fais comment ?

— Trois enveloppes. Deux de 15.000 euros et une de 8.000.
De plus de quoi écrire.

C'est plus discret que sur une terrasse de café.

— Bien sûr. Encore une petite goutte pour fêter ça ?

Malia était heureuse. Son rêve venait enfin de se réaliser et elle avait fait une belle vente avec une maîtrise de soi incroyable. Lise avait un vieux journal sur les genoux et un café crème refroidi quand elle nous a aperçu.

— Mais vous avez fait vite. A peine trente minutes.

Et alors, ça a été ?

— Comme sur des roulettes. Mais maintenant c'est à toi de faire ta part de travail.

— Et je dois faire quoi au juste ?

— Aller à la banque avec ce qui se trouve sous mes œufs.

Il y a une enveloppe pour toi et une autre pour Jo et Caro avec la communication « tracteur ». Ils comprendront.

Elle doit transiter par ton compte bancaire, ce sera plus facile.

Jo m'a donné le sien juste avant de partir.

Marcus va ouvrir un compte à son nom avec une très grosse partie de ma part du gâteau puisqu'il n'est connu de nulle part. Allez, bougez-vous. Vite à la banque.

Moi je vous attends à l'intérieur du café. Vous leur direz que ce n'est qu'une partie d'un héritage. Vous serez accueillis à bras ouverts, et ce soir nous pourrons déguster ces truites avec des œufs durs. Sans oublier que nous devons et surtout aller acheter du champagne.

La noce !

Lise pleurait à chaudes larmes dans son oreiller. De joie. Elle venait juste d'ouvrir son enveloppe et ce fut le choc.

Manu la rejoignit aussitôt et je crois bien qu'ils furent inconsolables un certain temps, entrelacés comme des naufragés à l'approche d'un paquebot qui fonçait vers eux pour les délivrer d'une île déserte composée d'une jungle hostile.

— Qu'est-ce que vous foutez encore tous les deux dans votre chambre ? Vous n'en avez pas encore assez avec la nuit ?

Le champagne est servi et si vous traînez trop il va perdre toute sa fraîcheur. Manu, il provient directement du frigo d'un petit bistrot rencontré sur la route du retour.

Marcus en a acheté quatre bouteilles. Une pour chacun.

— Malia, c'est beaucoup d'argent. Je croyais que ce n'était seulement que le loyer.

— Bah, des vieux bijoux précolombiens. Oui, ça a de la valeur et alors, vous le valez bien, non ? N'en parlons plus.

C'est la fête aujourd'hui !

Au fait, je ne veux pas être indiscrete mais au sujet de toi et Manu...

— Le coup de foudre !

Dès la première seconde j'ai su. Et Manu de même.

Ça ne s'explique pas. Et c'est formidable !

Je pensais que Malia aurait pu se dispenser de cette question car de notre côté, ce n'était pas le grand amour du tout. Tout juste de la sympathie. Et encore.

Enfin, il faudrait bien que je me fasse un jour une raison et profiter au maximum du moment présent.

— Viens Marcus on va se taper une ligne.

— Je vais faire comme Manu. J'emporte aussi une bouteille de champagne pour la sieste.

— Malia, je crois que j'aurais dû ouvrir l'enveloppe plus tôt, à la banque. Et cela me cause un petit problème.

Maintenant je me retrouve avec des billets de 500 euros, inchangeables dans n'importe quelle épicerie du petit village dans la vallée.

— Ce n'est rien, Lise. La banque a donné assez de petites coupures à Marcus. Je peux assurer jusqu'à ce que tu retourneras sur le marché. Ce qui ne va pas tarder puisque nous n'avons fait aucune course là-bas. Le stress.

En attendant Marcus et moi allons acheter du pain et du vin pour ce soir. Ça nous changera un peu de paysage.

— C'est parfait. Je vais préparer les truites et les pommes de terre en chemise pendant que Manu s'occupera du charbon de bois. Et siffler le champagne qui reste.

Bonne route.

— Tu sais Marcus, il y a encore quelque chose qui me tracasse. Et au plus haut point.

— Quoi encore ? Tu n'as pas tout ce qu'il te faut ici ?

Tu es riche, tu as des amis chers...

— Ma villa. Qui va s'en occuper maintenant que je ne peux plus y retourner ? La propriété a besoin d'un entretien constant si elle ne veut pas être envahie par les hautes herbes et qui dit herbes folles dit villa à l'abandon. Voleurs, squatteurs et vandales en tous genres. Sans compter que les arbres du parc pourraient servir comme bois de chauffage.

Il faut faire rapidement quelque chose pour empêcher ça !

Et le plus tôt sera le mieux.

— J'en parlerai à Manu demain. Il connaît du beau monde.

Il a souvent roulé pour des gens fortunés. Tu verras qu'il va t'arranger ça vite fait bien fait. Ne t'en fais pas pour si peu.

— Si peu ?

Mais tout dans cette villa est ce que j'ai de plus cher au monde. Chaque objet représente mon père. Et sa collection de meubles anciens alors ? Je lui ai promis que je ne la vendrais jamais.

Je n'ai qu'une parole !

— Ne t'en fait pas. L'hiver va commencer dans le Nord et en cette saison l'herbe ne pousse plus du tout. Il te reste encore quelques mois pour envisager les choses.

Nous arrivons.

— Moi je reste dans la voiture. Je me méfie de tout le monde.

— Tu veux du pain blanc ou du gris ?

— Du multicéréales, s'il y en a.

— Ça m'étonnerait.

— Et des brioches.

— Laisse-en tout de même un peu pour ce soir.

Je pense que ça va être assez copieux.

— On va foncer vers la coopérative pour le vin et puis de suite direction le gîte. Ici je ne me sens pas très en sécurité.

— Mais enfin il n'y a qu'une vingtaine de maisons clairsemées sur la colline.

— Mais si un flic habitait justement une de ces maisons ?
Tu y as déjà pensé ?

— Voilà Lise. Le pain, les dix kilos de farine, le vin, et j'ai pris aussi un peu de levure. On ne sait jamais.

— Merci Marcus pour la levure. Je l'avais oubliée et j'en aurai besoin pour faire le très bon gâteau du soir.

— A quoi ?

— Surprise !

Sur la table qui pouvait recevoir 16 convives, Manu était plongé dans la lecture d'une très grande carte sur laquelle on pouvait apercevoir des courbes de niveaux, des traits sinueux et des points rouges.

— Manu, ça représente quoi ces petits points rouges ?

— Et bien Malia, des refuges.

Cela me donne une idée. J'en parlerai ce soir après le repas.

— Ne parle pas trop car ce soir il n'y a qu'une seule consigne : bien manger et puis après se bourrer la gueule.

— L'un n'empêche pas l'autre.

Le dîner était génial. Les truites on ne peut pas meilleures. Et le bouquet final, un gros gâteau à la purée de figues noires de « Marseille », les meilleures, nappé de chocolat.

Et puis le vin commença à couler.

Manu y alla à la chansonnette.

Puis il parla de choses plus farfelues.

— Je lève mon verre à nous et vu que nous sommes tous les quatre rassemblés je vais vous exposer mon plan futur.

Je vais devenir guide de montagne pour randonneurs avertis qui en ont plein les tripes en utilisant une partie des refuges qui couvrent un très large territoire alentour.

Le parcours pourra durer deux ou trois jours, si pas plus.

— Et moi alors dans tout ça ?

— Enfin Lise, tu sais que j'exagère un peu. Le vin.

— Ah bon. Parce qu'avoir pour compagnon un vrai montagnard, très peu pour moi !

— Disons une nuit de temps en temps.

Pas plus.

— Là tu me rassures.

— Il faut admettre aussi que je n'ai plus mes vingt ans et que ces nombreuses années dans un taxi m'ont considérablement rouillé au niveau muscles des jambes.

Enfin tout cela n'est qu'un banal projet pour la saison prochaine.

— Et moi alors tu oublies peut-être que je suis fugitive et qu'on pourrait me reconnaître ?

— Mais non. J'ai déjà pensé à ce problème.

En fait rien que des gens qui ne savent même pas qu'on fait du cinéma en Europe : japonais, asiatiques, amerloques etc.

— C'est vrai que vu sous cet angle, ce n'est pas mal comme idée. Cela mériterait de s'y attarder.

— Et on pourrait en inviter une vingtaine.

— Mais Manus, nous n'avons que huit chambres.

— Et les enfants, qu'en fais-tu ? Nous avons une grande table pour les adultes et deux larges tables rondes pour les mioches. Question chambres, un petit lit ou deux en plus et c'est fait.

Le lac pour les gosses, et aussi pour les adultes, bien-sûr.

Et les randonnées en plus.

Rien que du familial !

— Oui mais faire la cuisine pour vingt, je serai vite débordée.

— Et bien nous engagerons une cuisinière thaïlandaise qui pourra faire également des massages dans ses moments perdus.

— Et je parie que je sais qui sera son premier client.

— Si tu penses à moi, je crois qu'il n'y a pas meilleure que toi.

— Ah, bon. Si tu le dis.

Je pense que toutes les questions sont terminées sur ce projet prometteur et j'ai moi-même une nouvelle à vous annoncer :

La famille va bientôt s'agrandir.

— Mais Lise, tu ne crois pas que tu vas un peu vite ?

— Il ne s'agit pas de ce à quoi tu penses, Malia.

Cela a rapport tout simplement à un chien.

Nous avons fait la fête jusqu'au petit matin.

Le tableau valait une photo. Manus effondré sur la table.

Lise avait réussi tant bien que mal à rejoindre son lit.

Malia et moi avons tenu le coup grâce à quelques lignes de coco mais pas assez de courage pour ramasser la moindre bouteille vide. Nous sommes allés au bord du lac où elle s'est endormie la tête sur mes genoux. Quel bonheur !

Il est vrai que c'était une bonne idée. La nature à perte de vue,
le lac. Idéal pour un labrador.
Ce sont des chiens qui adorent l'eau.
Ils ont des doigts palmés et sont de plus des chiens-sauveteurs.
Et un ami idéal pour les enfants.
Puis le trou noir.

On était jeudi, le jour du marché en ville.
Malia désirait de nouveau se rendre chez notre joaillier et Lise
devait passer à la banque pour mettre ses richesses sur son
compte et changer assez en liquide pour tenir un bon mois.
Mêmes vêtements et même plan, qui avait si bien réussi.
Malia avait demandé à Lise de nous attendre au café.
De nouveau trois enveloppes. Une avec le numéro de compte
de Jo et Caro, une deuxième pour Lise et la troisième pour mon
compte.
Elle avait vendu le double dans les mêmes conditions de prix.
Cette fois Lise ouvrit l'enveloppe et poussa un cri
d'étonnement. 15.000 euros de plus.
— Mais Malia, là tu exagères !
— Bof, quelques bagues qui vont être vendues dans un musée.
Ce sera pour rénover la toiture qui en a grand besoin, un
ravalement de façade, l'aménagement des chambres, le
remplacement du mobilier de jardin etc.
Tout cela coûte beaucoup d'argent.
Ne t'en fait surtout pas. Je suis loin d'être sur la paille.
Avec la vente du gros 4x4 de Manu, sur mon conseil, Jo aura
enfin les moyens de rembourser son fameux tracteur et pourra
continuer à vivre normalement sans se tracasser inutilement.
Ils ont été ma première famille. Je leur dois bien ça.
Et vous, Manu et toi, êtes ma seconde.

C'est avec le plus grand plaisir que je vous donne un petit coup de main. Et toi Marcus, va de suite à la banque arranger tout ça, et demande une carte Visa et un chéquier.

C'est plus pratique.

Pour rentrer, Lise fit un grand détour.

Elle ne disait rien. Mais après s'être perdue plus d'une fois, elle s'exclama « c'est là ! »

Une maison tout-à-fait ordinaire dans un petit village perché dans la montagne.

— Terminus. Tout le monde descend.

J'ai passé une demie journée au téléphone pour trouver cette adresse.

— Et pour y faire quoi ?

— Tu vas voir, Malia.

La porte s'ouvrit et une jeune fille nous fit entrer.

— Je vous attendais avec impatience. Vous avez trouvé facilement ? C'est assez perdu comme coin.

— Les indications étaient très bonnes. Où sont-ils ?

— Dans la remise, avec leur mère. Ils commençaient à faire trop de dégâts à l'intérieur. A deux mois et demi, vous pensez bien... Je désespérais les caser un jour.

Enfin il faut dire que je n'ai pas encore mis beaucoup

d'annonces. Après une bonne promo ils partiront plus vite.

J'ai quatre femelles et un mâle. A vous de choisir.

Carnet de vaccinations, attestation de pédigrée et un collier avec un petit chœur. Le tout pour 300 euros.

La moitié du prix demandé par les professionnels.

— Tout me convient. Allons voir ça de suite.

Je suis impatiente.

— Ils viennent de manger et ils dorment.

— Ce n'est rien. La première qui lève l'oreille à l'appel de son futur nom, je la prends.

« Dina, Dina, Dina. » Celle-là. Elle a un peu bougé et me regarde de ses grands yeux intelligents.

Je vous en donne 800 euros avec une petite couverture pour la route comme ça elle pourra continuer son petit somme.

Oh, comme je suis heureuse !

La jeune fille était aussi heureuse de sa vente.

Le retour fut plus rapide que l'aller et quand nous sommes arrivés nous avons été surpris par un amoncellement de planches rustiques sur la terrasse.

Manu nous a accueilli le sourire réjoui.

Après avoir embrassé Lise et le chiot, il nous invita à l'accompagner dans le verger.

Un âne !

— Comme ça à chacun son bébé.

— Et tu l'as payé combien ?

— Rien. J'avais vu à l'entrée du village l'inscription

« Manège » alors j'ai poussé la porte.

A ma grande surprise je suis tombé sur un véritable haras, avec des poulains, des étalons et des juments qui allaitaient, une piste pour débutants, une autre piste de sauts d'obstacles, un petit hippodrome etc.

Le propriétaire qui m'a reçu m'a dit qu'il avait trois ânes déjà éduqués à porter des enfants sur le dos pendant que leurs parents faisaient de l'équitation. Mais même si un âne ne demandait quasi aucun entretien particulier, ça lui coûtait de la main d'œuvre pour s'en occuper avec les gosses.

Du coup il voulait s'en défaire de n'importe quelle façon.

J'ai choisi le plus jeune.

Il me l'a laissé avec un licou en corde tressée pour pouvoir le guider. Voilà tout.

— Mais Manu, pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

Moi je t'avais mise au courant pour Dina et toi tu fais tes coups en cachette.

— Parce que je n'étais sûr de rien hier.

— Et toutes ces planches alors. Pourquoi ?

— Pour faire un petit enclos pour que Pablito n'aille pas manger les choux et autres dans le potager.

— Pablito ? C'est joli ça. Où as-tu trouvé ce nom ?

— C'est en l'honneur de Pablo Picasso. Mon préféré.

Et puis je n'ai plus l'âge de gravir les montagnes à longueur de journée. Quand je serai trop fatigué pour continuer, j'irai sur le dos de Pablito. Ce sont des animaux très robustes qui sont très capables sur tous les terrains de transporter des charges plus importantes que trois fois mon poids.

Sans compter un atout supplémentaire, pour faire le tour du lac avec les enfants.

— Tu es décidément très inventif, Manu !

— Allez installer le chiot dans sa nouvelle demeure.

Moi je m'occupe des planches.

Il régnait dans le gîte une ambiance de légèreté et de bonheur dont Malia en était l'origine. A moi enfin de trouver ma place. Elle avait trouvé la sienne : la cuisine.

Lise allait lui donner des leçons car à part des œufs sur le plat, et encore en les ratant, elle n'avait jamais eu le temps d'apprendre.

Et puis j'ai trouvé. J'allais m'occuper de l'apprentissage de Dina, pour ne pas la laisser sans éducation. Je savais m'y prendre avec les chiens. J'en avais déjà par le passé dressé quelques-uns.

En attendant, j'allais donner un bon coup de main à Manu pour sa clôture. Et puis avec tous les travaux qui commenceraient bientôt, je ne chômerais pas.

— Malia, que dirais-tu d'une petite latte avec moi ?

— Attends une minute, Marcus.

Quand j'aurai terminé de nettoyer les poireaux, peler les navets, râper toutes les carottes, éplucher les pommes de terre, écosser les pois... J'en ai au moins pour deux heures.

Si je ne me coupe pas. Il faut dire que je n'ai pas l'habitude de tout ça. Pour moi c'était toujours le resto et puis basta.

Mais après ce petit exercice je ferai une pose et je serai à toi.

Et puis si tu veux faire plus vite, tu sais où je planque ma poudre et ne te gênes pas. Sers-toi.

— Non, j'attendrai que tu aies terminé tout ton boulot.

Je vais plutôt ouvrir une bonne bouteille de vin comme apéro. C'est plus naturel.

— Comme tu voudras. Ce soir, potage maison, osso bucco et pâtisserie secrète que Lise est en train de préparer. Ça te va ?

— Super. J'ai une faim à manger un âne.

— Si tu touches à un poil de Pablito, il faudra me passer sur le corps !

J'ai failli lui dire que je ne demandais que ça, mais je me suis tu. Cela aurait pu créer un incident diplomatique.

— Attends Manu, je vais te donner un coup de main pour assembler ces planches.

— Oui, je veux bien car ce doit être terminé avant ce soir si on veut encore avoir un potager demain matin.

C'est qu'ils savent ce qui est le meilleur ces bestiaux-là.

— Et d'où proviennent ces belles planches anciennes ?

— De la première ferme en allant au village.

Il connaît bien Lise. Il lui fournissait ses poulets, quand ça marchait bien pour elle. Il avait bien un cheval mais n'avait plus de temps nécessaire pour s'en occuper, alors il l'a vendu. Restait son enclos en bois désert.

Quand je lui ai dit que j'avais un âne il m'a directement proposé de démonter sa clôture, content qu'elle serve au moins un jour à quelque chose.

Après une heure, avec son tracteur et sa remorque, tout était livré à domicile.

Je lui ai alors proposé une collaboration, payante bien-sûr, pour acheminer tous les matériaux dont nous aurions besoin pour les diverses restaurations. Affaire dans le sac.

— Je vois que tout se met de manière impeccable en place et que ce sera prêt pour la nouvelle saison.

— Il y aura encore beaucoup de boulot à faire, Lise.

Mais, avec l'aide miraculeuse de Malia, nous pourrons nous permettre d'engager des hommes de métier.

Dina allait avoir trois mois et était affectueuse avec tout le monde. On la cajolait.

Début février.

La toiture était entièrement rénovée, la façade sablée et teinte en ocre jaune, la terrasse recarrelée et tout le mobilier extérieur remplacé. Il nous restait encore trois mois pour nous occuper des chambres, des sanitaires et des douches.

Vu qu'il faisait assez froid la nuit, notre fermier Alexis nous livrait quelques stères de chêne et de hêtre que nous brûlions dans la grande cheminée du salon.

En fait tout cela devait être terminé dans un mois pour pouvoir faire une bonne promotion à l'étranger. Il nous fallait au moins quelques très bonnes photos d'une chambre type.

Et cela alimentait toutes nos soirées.

Lise était partante pour une clientèle de luxe, en rapport à ses talents de cuisinière, tandis que Manu préférait des sportifs.

— Et puis, qui va s'occuper de l'entretien général et va

donner un coup de main à Lise en cuisine ?

— Ne t'en fait pas, Marcus.

Moi je sais qui va s'occuper de la cuisine et des tâches ménagères.

Une petite indienne qui doit avoir la vingtaine. Elle vend des épices de son pays et a un petit garçon de cinq ou six ans.

Je l'ai souvent aperçue sur le marché et je crois qu'elle est dans une misère noire.

Je peux lui proposer le job, avec logement, nourriture et de plus un salaire.

Ça l'aidera terriblement et je suis certaine qu'elle sait préparer ses précieuses épices.

Tu dis quoi ?

— Parfait Lise. Voilà une bonne nouvelle.

Et niveau chambres ? Une pour Malia, une pour Marcus, plus une pour nous et une pour l'indienne.

Ça en fait quatre. Il ne restera plus que quatre autres pour nos invités.

Alors ?

— Il faudrait s'agrandir en construisant trois chambres annexes. Voilà tout.

Il en resterait sept, avec une clientèle plutôt aisée. Il faut tout de même un peu penser l'avenir. De toute façon ceux qui quittent leurs pays lointains ont sûrement les moyens de s'offrir le meilleur. Et ce que nous avons réalisé jusqu'à présent mérite le label « Haut de Gamme. »

— Adjugé ! Reste encore à discuter de la couleur des chambres. Et si on va savoir si on va mettre des robinets plaqués or.

Quand on va dans le luxe, autant y aller à fond !

— Comme tu veux Manu. Mais je ne crois pas que Malia veuille cautionner ce genre de fantaisie.

Tu en penses quoi Malia ?

— En résumé, je pense que Lise a tout-à-fait raison de libérer trois chambres. Qu'elle a plus que raison d'engager la petite indienne et qu'elle a enfin raison de viser très haut.

Pour les chambres je crois qu'il faut garder le style traditionnel, sans plaque de plâtre. Juste rafraîchir, ce qui prend peu de temps et qui fait faire des économies. Cet argent peut mieux être utilisé dans les annexes.

Ce sera ma conclusion.

Et toi Marcus, tu n'as encore rien dit.

— Moi je suis entièrement d'accord avec les femmes.

Elles sont trop fortes.

— Et bien j'irai demain commander des nouveaux robinets fabriqués avec des moules d'origine. Je connais une marque qui les produit encore. Mais question salle bain, ce doit être de la classe. C'est important ça.

— Va pour la salle de bain, Manu.

Le forum est terminé.

— Je vais remettre quelques bûches dans le feu et ouvrir une nouvelle bouteille de vin.

— Non Manu, sors plutôt l'armagnac.

Notre accord commun vaut bien ça.

Et puis allons nous occuper un peu de Dina.

On l'a un peu oubliée avec toutes nos discussions.

Lors du retour de mon premier voyage en Inde, il y a six ans, Je suis allé voir l'ambassadrice indienne, trop sensibilisé par la misère qui y régnait. Je lui ai demandé s'il était possible de faire quelque chose pour les aider. Elle m'a répondu :

« Occupez-vous bien d'une ou deux personnes. Et vous aurez sauvé le monde. » Je l'ai fait. Et elle avait tout-à fait raison.

C'est ce que Malia était en train de réaliser !

Cette soirée a été mémorable.

J'étais comme d'habitude dans la chambre de Malia et elle préparait de quoi s'en foutre plein les narines. Elle était pétéée comme moi avec une bouteille de cognac.

Le grand lit m'inspirait mais je ne voulais pas brûler les étapes. En fait je croyais qu'il n'y avait pas d'histoire sentimentale entre nous.

Les choses ne se commandaient pas comme ça.

Fallait faire avec.

— Tu sais Marcus, je crois que je vais totalement arrêter la dope. C'est l'endroit idéal pour stopper tout.

Quand j'étais sur les plateaux j'en prenais au moins dix fois par jour, alors qu'ici une seule fois suffit. C'est juste une habitude. Le soir, après une dure journée, oui. Mais ici les journées sont douces. Je n'en ai plus besoin.

— Je pense que tu as raison de te limiter.

Qu'auras-tu de plus quand tu seras cocaïnomane à fond ? Cloison nasale foutue, crise cardiaque, et tout ce genre de saloperies...

— Enfin une petite par jour, en comparaison du passé, ça colle encore, non ?

— C'est beaucoup mieux. Je pense que c'est un peu comme fumer un joint.

— J'ai encore de l'herbe sur moi, mais avec ce qu'on picole.

— Ah, on est bien dans le pays du pinard. Et du pastis.

Au fait, que penses-tu au sujet de ces nouvelles annexes, niveau construction ?

— Je veux qu'elles soient construites exactement selon les mêmes techniques anciennes que le gîte, c'est-à-dire en vieilles briques de récupération, parfaitement intégrées à l'ensemble du bâtiment existant, avec la même finition.

Je surveillerai moi-même le chantier. Ce sera ma belle œuvre personnelle. Ma contribution pour la postérité. Transfigurée.

— Et au sujet de Manu ?

— Il est pour moi comme un père. Même plus.

Cela fait plus de dix ans que je le connais. Il a été mon chauffeur personnel sur tous mes tournages et il m'a toujours protégée. Mon garde du corps.

Et voilà qu'il y a quelques mois il me sauve royalement la vie en me faisant m'évader de la psychiatrie au détriment de sa propre liberté.

Si je dois le résumer en un seul mot : fidélité !

J'adore Lise pour son réalisme et de plus, ce qui est très rare, est qu'elle est visionnaire et bourrée de possibilités positives.

Tu comprends peut-être mieux maintenant pourquoi nous allons si souvent chez le joaillier pour moi ainsi que pour eux. C'est le couple de l'année !

— Et au sujet de ta villa ? En trois mois tu as surement eu l'occasion d'en parler à Manu. Toi qui flippais tant à ce sujet. Tu ne m'en as jamais plus parlé.

— La villa ? Oui, et cela l'a bien fait rigoler. Il m'a dit que je me défonçais trop et que ça me donnait des trous de mémoire. Quand je parlais trois ou quatre mois sur des tournages c'était un certain Jean, mon voisin que je n'ai jamais vu, qui s'occupait de tout. Je ne m'en souviens plus mais je lui aurais donné un certain pactole pour que ce Jean garde ma propriété comme la sienne. Un coup de tondeuse, boîte aux lettres toujours vidée, lampe dans le bureau, radio en permanence, doberman dans le parc etc.

En fait une villa en apparence continuellement habitée.

Il est vrai que je n'y retournerai jamais plus et qu'il faudra prendre des dispositions un de ces quatre pour enfin résoudre le problème de son contenu. Mais pas d'urgence actuellement.

— Voilà qui me rassure.

Et nous ?

— Tu veux vraiment qu'on parle de nous ce soir ?

— Oui.

— Et bien avant toute chose, je t'invite à prendre deux lattes d'un coup.

— J'en ai déjà pris trois.

Pour me donner le courage de t'entendre.

— Et bien quand tout roulera ici comme prévu, je partirai.

Sache que je m'attache de plus en plus et jour après jour à toi mais... j'espère que tu seras toujours avec moi... quand je retournerai... sur un plateau.

Jeudi. Marché en ville.

Lise n'était pas revenue seule.

Une petite jeune fille de vingt ans aux longs cheveux noirs et un bambino, tous deux le teint basané.

Tara et Ravi. Indiens.

Ils étaient très timides et avaient l'air dépaysés. Lise les a fait s'asseoir sur la terrasse et leur a offert une limonade.

Ensuite elle a fait les présentations.

Ils parlaient bien le français, avec un petit accent très mélodieux.

Le petit garçon allait sur ses six ans et la fille en réalité 23 ans.

Tout de suite ils sont venus en aide à Lise pour décharger ses marchandises ainsi qu'une vingtaine de sacs en toile de jute contenant des épices indiennes. Toute leur fortune.

Tara, suivie de près par Ravi, ont pénétré enfin dans la demeure. La découverte de Dina, qui roupillait sur le canapé, a été pour Ravi une très heureuse surprise.

Il adorait tous les chiens et l'embrassa de suite.

Dina en retour le lécha d'une manière très amicale.

Voilà un qui se sentait déjà chez lui.

Rassurée, Tara nous raconta qu'elle venait de Bombay.

A la naissance de son fils ils étaient déjà en France mais son mari voulait qu'elle travaille dur au détriment de son enfant.

De l'exploitation pure et simple.

Elle a finalement refusé, préférant la pauvreté à cette vie de forçat. Alors il est parti. Bon vent !

— Ah, ça c'est avoir du caractère. Bravo Tara.

Ici maintenant tu es chez toi avec Ravi.

Nous sommes une famille très soudée et si tu as une question, n'hésite pas. Il y aura toujours quelqu'un parmi nous pour te répondre.

Viens, je vais te faire la visite de la maison et de toute la propriété. Suis-nous aussi Ravi. Tu vas faire, après Dina notre chienne, la connaissance de Pablito, notre âne.

Et tu pourras aller sur son dos. Il adore ça.

Au fait, je ne t'ai pas encore posé « la » question.

Est-ce que tu sais cuisiner ?

— Oui. En Inde, je faisais à manger pour toute la famille dès mes huit ans. Et c'était dur !

Mais c'est toujours comme ça là-bas.

Les femmes riment avec esclavage.

— Et bien ici ce n'est pas du tout pareil. Tu peux te considérer maintenant en vacances, au moins durant trois bons mois, puis nous aurons des touristes étrangers pour l'été où j'aurai besoin d'un coup de main pour la cuisine, mon dada, et aussi pour l'entretien. Et tu auras d'ici-là l'occasion de m'initier un peu à la cuisine indienne.

Et tout ça cool relax.

— Alors ma chère Lise, ils sont comment ?

— Extra.

Chacun amène sa pierre à l'édifice. Moi un chien, toi un âne et elle un enfant. Le plus précieux.

Il sera scolarisé dès septembre. Il est adorable.

Quelle joie d'avoir la possibilité de pouvoir aider !

Les travaux avancèrent plus vite que prévu.

Malia avait doublé les équipes et ils en étaient déjà à la pose des châssis. Elle était très pointilleuse sur les verticales.

— Non ! Plus à gauche ! Mais non, un chouïa à droite !

Mais enfin, utilisez votre niveau d'eau, bordel !

Vous voulez que ça ait l'air comme après un bombardement ?

On vous a appris quoi à l'école ? Si vous avez dépassé la maternelle ! Nom d'un chien ! Qui m'a foutu des manchots pareils ?

Ah, vous êtes là.

Ils m'ont avoué qu'ils avaient oublié de prendre leur niveau d'eau, alors ils improvisent.

Allez, c'est fini pour aujourd'hui. Revenez demain avec votre matériel ou ne revenez plus jamais.

Il y en a d'autres devant la porte.

Et puis merdouille je m'énerve !

— Je ne voudrais pas t'avoir comme chef de chantier.

— Mais Manu, est-ce qu'un maçon vient sans sa truelle ?

Et bien ici c'est pareil. Tous des incapables.

— Allez, patience. Dans deux jours tout sera terminé.

Il ne restera plus qu'à plafonner et peindre. Le temps que ça sèche. Vous pourrez déjà emménager d'ici un mois puis vous serez intégralement chez vous. Et avec ton maquillage, Malia, tu es absolument méconnaissable. Surtout quand tu te fâches.

En tout cas ce sera une réussite totale !

J'ai plein d'idées pour ma promo, n'est-ce pas Lise ?

— Et cela promet encore des soirées très « spéciales » car j'en ai aussi le plein d'idées !

Nous étions tous en train de roupiller sur les quatre canapés trois places du salon devant une grosse bûche qui finissait de se consumer dans le foyer. Lise dans les bras de Manu, Malia la tête sur mes genoux, comme à l'accoutumée, Ravi enlaçant Dina et Tara, allongée confortablement sur un autre sofa.

Nous avions tous bu beaucoup de vin du pays, celui qui enivre vite et qui ne donne pas la gueule de bois le matin. Même Ravi y avait goûté.

Quelle idée de faire boire de l'alcool à un aussi jeune enfant. Manu avait prétendu qu'il fallait très tôt s'y faire aux us et coutumes du terroir.

Tara ne voulait pas mais juste tremper les lèvres n'avait jamais tué personne. Mais Ravi avala vite fait son verre. Cul sec. Puis dodo.

Dehors, dans le verger, tous les arbres étaient déjà en fleurs et on prévoyait les premières récoltes mi-avril.

Nous n'étions pourtant que début mars.

Quel climat !

Nous mangions déjà certains légumes du grand potager, où je passais beaucoup de temps avec plaisir, quand je ne promenais pas Ravi sur Pablito autour du lac ou l'emmenais à la pêche.

Malia était de plus en plus performante dans son jogging et arrivait maintenant jusqu'au barrage.

Manu était la plupart du temps dans la montagne et restaurait quelques refuges en vue de ses futures randonnées.

Quant à Lise et Tara, copines comme cochons, tout le temps à la cuisine ou dans les fermes pour le lait et les fromages.

Les annexes étaient prêtes mais on attendait encore un peu plus longtemps pour que le séchage des plafonnages soit parfait avant d'y ajouter de la peinture.

Rien ne pressait.

Chacun avait trouvé sa place.

Une de nos dernières soirées, nous l'avions tous passée sur le thème de la promotion.

Mais Lise céda intégralement cette tâche à Manu qui, par son boulot d'ancien chauffeur de maîtres, avait beaucoup de relations importantes sur tous les continents.

Et puis elle avait autre chose à penser.

— Viens avec moi Tara. Nous allons dans la grande ville renouveler ta garde-robe. Tu verras, il y a des magasins super là-bas. Et puis je dois prendre du liquide.

Pour moi et pour ton salaire.

— Mais Lise, pourquoi un salaire ? Tu m'offres déjà le nirvana. Quoi de plus ?

— Pour que tu t'achètes toi-même tes vêtements.

Et puis tu travailles, tu m'aides. Et Ravi va aller bientôt à l'école, après l'été. Il lui faudra aussi des nouveaux vêtements. Il y a une très bonne école primaire à environ dix kilomètres d'ici et il ne va tout de même pas y aller à pied, le pauvre. Tu sais rouler en scooter ?

— Depuis que j'ai quatorze ans. C'est pratiquement le seul moyen de communications en Inde.

On est parfois à cinq dessus.

— Et bien tu auras ton scooter et iras conduire seule Ravi en classe.

— Mais Lise, comment peux-tu faire ça ?

— Ne te fait aucun souci. D'ici quelques mois l'argent va rentrer en quantité.

Les touristes que nous cherchons ont beaucoup de blé et je serai vite remboursée de tout ça.

— Si tu le dis ce doit être vrai. Mais je ne voudrais pas profiter. Je suis déjà assez heureuse comme ça.

— Mais je ne veux que ton bonheur, Tara.

— Et bien fait comme tu le penses. Je te suivrai partout.

Elles avaient fait des folies.

Le coffre était rempli de vêtements.

Manu, qui était de retour de sa randonnée quotidienne, tombait des nues.

— Mais où allons-nous mettre tout ça ?

— Dans une nouvelle garde-robe que tu vas commander au plus vite et qui doit arriver avant ce soir.

— Il y a un artisan de meubles dans le village.

Je vais demander à Alexis, notre fermier, qu'il m'apporte ça.

Promis.

— Tu vois Tara, la vie n'est pas si compliquée.

Quand on a un peu de tunes.

— Ça y est !

J'ai enfin mes réservations pour le premier mai. Et je le dois principalement à Marcus qui a fait toutes les démarches sur le terrain avec des très beaux prospectus super bien illustrés.

Moi je suis resté dans l'ombre pour ne pas me faire repérer inutilement.

Un groupe de six couples avec une mère seule et un jeune enfant, japonais de Tokyo. Ce qui les a décidés c'est que nous avons déjà un rejeton dans la maison, comme ça ils pourront jouer ensemble. Mais ils sont aussi friands de montagne, de lac, d'âne, de chien et de bonne cuisine.

En plus de ce que nous pouvons leur apporter : toutes les fermes avoisinantes, les artisans du village, l'équitation et j'en passe. Sans compter que nous sommes à un saut de puce de la Méditerranée.

Les enfants, il va falloir bientôt envisager d'occuper vos annexes.

Début juillet, ce seront des américains.

Sept couples qui ne se connaissent pas très bien.

Hélas sans gosse.

De nouveau pour deux mois. Ce sont mes conditions.

Je ne veux pas de tourisme de deux jours seulement. Pour cela il faut s'adresser à un autre type de vacances, comme visiter sept villes en cinq jours.

Je n'ai encore rien pour la saison septembre-octobre.

Nous continuons à y travailler.

— Mais comment allons-nous transporter tout ce monde ?

— Ne t'en fait pas, Lise. Nous louerons un minibus et voilà.

C'est déjà compris dans le forfait.

— Et il s'élève à combien ce fameux forfait ?

— Il rembourse intégralement les annexes et la salle de bain, dont les photos ont fait beaucoup d'effets. En plus de cela des substantiels bénéfiques pour tout le personnel.

Les américains sont plus sportifs et pour eux, c'est avant tout la montagne, le lac et la mer. Du futur travail pour moi.

Et pour Pablito qui portera les sacs.

Il faudra aussi acheter quelques cannes à pêche et également vérifier tous les équipements de montagne qui se trouvent dans l'abri de jardin, avec les bûches, les râtaux et autres.

Avec l'argent des amerloques nous aurons largement de quoi acheter quelques beaux scooters neufs, qui nous serviront pour être plus libres de nos mouvements.

— Et bien Manu, je vois que tu as pensé à tout.

C'est dans deux mois mais le temps passe vite. Je vais de ce pas composer des menus avec Tara. Ce n'est pas évident d'en pondre 60 différents.

De toute façon mon premier plat sera plus que certainement une bouillabaisse, ma spécialité.

Et une fois par semaine un plat typiquement indien.

Préparé exclusivement par Tara.

Et toi Marcus, que comptes tu faire ?

— J'ai l'intention de m'occuper des enfants.

J'achèterai des BD et cela servira bien de cours préparatoire pour l'école primaire de Ravi, et de plus son futur copain.

Je jouerai le rôle du père qu'ils n'ont jamais eu.

Je m'avance peut-être un peu sur ce plan concernant le petit japonais mais une mère seule... Enfin cela n'y changera rien.

En attendant continuer la promo pour l'automne.

— Reste Malia.

— Jogging, yoga, fitness, arts martiaux et relaxation.

Tout un programme.

— Quelle équipe formidable !

— Et tu sais, ma chère Lise, que ça peut avoir certaines retombées économiques sur les villages avoisinants.

Ils ont l'habitude d'acheter beaucoup et de faire expédier le tout dans leurs pays.

Nous avons emménagé dans les annexes la semaine suivante pour permettre aux ouvriers de travailler sur les restaurations, l'installation de sanitaires individuels et pour finir toute les finitions de nos chambres du gîte.

Soixante mètres carrés et un plafond composé de voussettes en terre cuite, comme en 1.900.

Malia avait fait livrer des canapés, des grands lits, des armoires et des poêles à bois en fonte très anciens.

Les murs avaient été bien chaulés, ce qui donnait beaucoup de luminosité dans les grandes pièces, lumière filtrée par des impostes constitués de croisillons de bois.

Malia avait arrêté définitivement la cocaïne. Pas moi.

Ça se mariait très bien avec le rouge du pays qui nous mettait tous dans une ambiance de fête continuelle.

Lise avait préparé avec Tara un très gros gâteau, et un plus petit pour l'anniversaire des six mois de Dina. Elle avala rapidement le sien en une seule bouchée sous nos acclamations.

De mon côté je m'occupais à temps plein de Ravi, pour la joie de sa mère. Je lui appris à nager dans le lac et il se débrouillait vraiment très bien. Dina venait toujours avec nous et surveillait notre activité, prête à intervenir en cas de besoin. Puis elle nageait avec nous à une vitesse surprenante.

Elle était devenue notre mascotte, Zen comme nous tous. On l'adorait et elle nous le rendait bien. Nous étions à une semaine de l'arrivée de nos convives et avions déjà loué notre camionnette. Un Sprinter Mercedes avec quatre banquettes et de plus une petite remorque pour les bagages.

Les cuisinières l'avaient déjà utilisée pour vendre au marché de la ville une partie des fruits qui abondaient, ainsi que la production excédante du potager. On ne jetait rien.

— Et bien Lise, nous avons vendu beaucoup aujourd'hui. Nous n'avons presque plus rien.

— Oh, je suis connue ici et tout le monde sait que je ne pulvérise jamais. Aucun engrais chimique pour mes légumes, rien que du compost.

— Quand je repense à mon petit marché d'épices. Ça ne marchait pas fort.

Un petit sac de riz et une aile de poulet, tout au plus...

— Nous allons en profiter pour t'acheter des vêtements de serveuse. Du strict.

Les étrangers sont plus rassurés quand ils peuvent distinguer au premier coup d'œil qui va les servir.

Et puis je connais un bangladeshi qui doit avoir des saris.

Très utile quand tu serviras tes plats indiens. Il faut pouvoir les surprendre. Ils adorent ça.

— Ce sont des très bonnes idées.

Mais où vas-tu chercher tout ça ?

— Dans mes voyages. J'ai pas mal bourlingué quand j'étais très jeune. Beaucoup en Inde. Et puis en Asie aussi. En Amérique également. Alors les idées viennent toutes seules. Et puisque nous discutons maintenant de choses et d'autres, j'aimerais te dire deux mots mais tu devras garder le secret.

— Mais Lise, moi je ne dis jamais rien à personne.

Tu le sais bien.

— Oui, mais c'est assez particulier : Malia doit être appelée Eléonore, et Manu doit être appelé Gérard. En fait, pour que tu saches tout, ils sont tous les deux poursuivis en justice pour des fautes qu'ils n'ont pas commises. En deux mots ils se cachent et ne désirent pas que leurs vraies identités soient connues.

Voilà tout.

— Eléonore et Gérard... Et entre nous aussi ?

— Mais pas du tout. C'est juste pour que tu fasses attention avant de donner un prénom devant un étranger.

Mais c'est juste par précaution extrême.

Notre vie, c'est tout de même le gîte.

— Mais bien sûr Lise. Nous n'avons rien à voir de ce qu'il se passe en dehors du domaine. Et Marcus, il doit aussi changer de prénom ?

— Non, lui c'est un ami de Malia, sans plus.

Il n'est pas du tout recherché et a réalisé presque seul toute la promotion. Il est très capable et très sympa.

— Oh ça oui ! La manière dont il s'occupe de Ravi.

La plupart des pères n'en font pas autant.

Il connaît déjà son alphabet et sait compter jusque cent.

Une bonne avance pour septembre !

— D’après Marcus, il est surdoué et pourrait facilement commencer directement en seconde année.

— Il va peut-être un peu s’ennuyer au début mais rien ne vaut les contacts avec ses petits camarades de classe qui auront le même âge. Il sera toujours temps pour changer.

Quand elles sont revenues, elles n’ont rien dit sur leurs plans vestimentaires. Ce serait une surprise pour tout le monde.

Ravi dormait à côté de Dina.

Je l’avais liquidé avec la natation. La chienne aussi.

Le petit nageait maintenant presque comme un poisson et j’avais difficile de suivre son allure.

Dans mes nouveaux appartements, je me suis effondré sur mon pieu, sans même me faire une ligne.

Pour revenir un peu en arrière, à un au moins deux mois, tout au plus, il y a encore eu un peu de changements dans le gîte. Manu n’était pas tout-à-fait satisfait de la terrasse.

Il la trouvait, malgré toute neuve, trop froide, pas assez arborée. Il est vrai que les carreleurs avaient foutu en l’air pas mal d’arbustes et que c’était trop « clean », comme il disait.

Alors il s’est renseigné et a trouvé un bon pépiniériste et paysagiste dans la vallée. Il l’a fait venir.

Ils ont décidé ensemble ce qu’il faudrait planter.

Quelque chose qui se taillerait selon sa fantaisie.

En fait du décoratif et qui pousse vite.

Il lui a également expliqué qu’il aimerait de plus un petit plan d’eau. Pour y mettre des poissons chinois, dont il ne connaissait plus le nom. « C’est rouge » qu’il a dit.

— Oui, des carassins.

— C’est ça.

— Et il vous faut tout ça pour quand ?

— Pour demain. Alexis, mon associé niveau transports, viendra tout embarquer avec son tracteur et sa remorque.

— Et vous me payez comment ?

— Cash !

C'est comme ça qu'un jour avant la « première » la terrasse fut entourée de nombreux arbrisseaux très odorants de nos belles Alpes de Haute Provence. C'était très réussi et avait tellement bien poussé qu'il avait fallu faire une première taille.

Tout le monde était stressé.

Nous avions préparé tous les vêtements que nous porterions le lendemain magique.

Rien que de la classe. Il fallait faire bonne impression devant des étrangers qui n'étaient pas issus des bas-quartiers. Moi, malgré quelques insistances, j'ai voulu conserver mes santiags.

Lise passa ses troupes en revue.

— Par notre travail quotidien, chacun a apporté sa touche personnelle à l'édifice qu'est notre gîte.

Et de plus faire naître une nouvelle famille.

Je pense que nous ne pouvons pas faire mieux. Si ce n'est que le faire partager et le faire connaître à des gens qui le méritent. Mes chers amis, combattants pour la paix et l'amitié, merci.

Je pris une bonne ligne pour la journée, pas plus.

Enfin ça, je ne savais pas à l'avance.

Dehors, Tara s'affairait déjà à mettre sur la table les bouteilles de vin, les jus de fruits et les verres pour la réception. Aussi des petits plateaux qui contenaient des choses spéciales qui n'avaient rien à voir avec des chips.

C'est alors que Manu a surgi, très excité, sur la terrasse.

— Je viens d'avoir l'aéroport. L'avion de Paris atterrit dans trois quarts d'heure ! Il faudrait dire à Lise que...

Mais où est la camionnette ?

— Lise est déjà sur place depuis au moins une bonne heure.

Elle m'a dit avant de partir qu'il fallait tout prévoir et s'y prendre assez tôt à l'avance. On ne sait jamais. Un pneu crevé, un vent favorable qui ferait avancer l'avion plus vite...

— Merci pour ces renseignements, Tara. Mais il faut dire que Lise s'angoisse vite pour peu de choses. Heureusement qu'elle n'est pas catholique.

J'aurais dû me farcir ses prières toute la nuit.

— Moi j'ai parlé de toutes mes forces au dieu Éléphant pour que ce soit une réussite totale.

Mais je n'ai pas dérangé Ravi qui dormait paisiblement dans son lit.

— Tiens, mais voilà Marcus.

— Je suis prêt. Moi ce n'est pas le vin qui me casse, c'est le cognac.

On ouvre une bouteille de pinard en attendant ?

— Je m'appelle Ken.

Je suis le fils de l'ambassadeur du Japon à Paris et c'est moi-même qui ai invité mes amis à venir passer des vacances dans votre gîte. La publicité était très bien faite et nous désirons avant tout la tranquillité par rapport aux mégapoles saturées et polluées à l'extrême du seuil vital.

Nous parlons tous très bien le français car nous avons suivi des cours particuliers dans des écoles privées. Bien-sûr nous avons eu déjà l'occasion de visiter certaines régions de la France, mais jamais la Provence. Nous cherchons de l'authenticité.

Et tout ce que j'ai pu entrevoir par la fenêtre de la camionnette m'enchante déjà.

Je ne vais pas faire toutes les présentations maintenant.

Je pense que nous aurons suffisamment le temps de nous connaître. Nous avons fait un long trajet car nous venons en ligne directe de Tokyo.

Huit heures de décalage horaire, plus l'avion depuis Paris.

Nous sommes crevés.

Mais où est passé Kino ?

— Il est déjà occupé à faire connaissance avec notre petit Ravi de bientôt six ans. Et de notre chienne Dina.

— J'étais déjà au courant. Kino en a sept, ça va bien coller.

— Mais avant de récupérer, nous vous offrons le verre de la bienvenue. Et vous ne pouvez pas le refuser.

C'est dans nos coutumes.

L'idéal pour se décontracter et bien dormir.

— Je vois que vous avez le sens de l'hospitalité et j'apprécie.

Cela devient rare de nos jours.

— Mais vous êtes tous bien jeunes !

— Effectivement. Cela va de 20 à 26 ans. La plus âgée, si on peut dire, s'appelle Akémi. C'est la mère de Kino.

Un divorce de plus depuis ses deux ans. Quel gâchis.

— Ne vous en faites pas pour lui. Il aura à sa disposition un enseignant très attentif avec les jeunes enfants. Il fait d'ailleurs l'éducation préscolaire de notre petit Ravi.

Kino sera ici dans de bonnes mains et apprendra une foule de choses nouvelles et très amusantes.

Je ne vais pas faire double emploi avec notre publicité mais nous avons encore le plein d'autres activités à vous faire découvrir. On ne peut pas tout mettre sur papier.

A ce que je vois le vin vous plait beaucoup.

Je ne vais pas vous retenir plus longtemps car vous manquez visiblement de sommeil et ne tenez plus debout.

Nous avons installé un petit lit supplémentaire pour Kino.

Alors à vos chambres.

Vous pouvez emporter une bouteille.

Il y a des verres dans l'armoire.

Bonne nuit !

— Et bien Lise, je ne te connaissais pas tout ce bagout.

— Mais Manu, tu oublies peut-être que je m'occupe d'un gîte rural depuis plus de vingt ans ?

— Tu as été magistrale ! J'en ai encore le souffle coupé.

— Tu sais, à force de côtoyer les gens, on acquiert beaucoup plus d'assurance envers les autres.

— Je suis d'accord mais avec Kino, ils sont partis avec une telle confiance qu'ils en ont même oublié de l'emporter.

C'est vrai qu'en arrivant ils ont été si bien accueillis par Dina. Elle rassurerait n'importe qui.

— Ne t'en fait pas, ils ne sont pas cons. Ils savent déjà parfaitement où ils ont mis les pieds.

A nous maintenant de ne pas les décevoir.

Mais je prévois que tout va couler comme sur du velours.

Enfin Manu, maintenant je suis certaine que tu ne véhiculais pas que des clochards, mais plutôt des richards.

— Et bien ma chère Lise, figure-toi que je n'y suis pour rien dans cette affaire, en tout cas comme chauffeur. Oui, c'est moi qui ai pondu cette promo, mais c'est Marcus qui a fait le plus gros boulot. Il a lui-même donné les documents dans les mains de la secrétaire personnelle de l'ambassadeur du Japon à Paris !

Akémi fut la première à s'éveiller.

Normal, avec un gosse, pas de grasse matinée. Ça bouge dans tous les sens dès sept heures du matin. L'habitude.

Mais son lit était encore fait. Elle se balada, sans paniquer, du côté du salon.

Alors elle vit le panorama.

Trois canapés occupés. Kino, Ravi et Dina.
Dans un profond sommeil.

Rassurée, elle est retournée dans sa chambre et est revenue avec un appareil photo. Ce serait son premier cliché et celui dont elle tiendrait le plus.

Ensuite elle se recoucha et ne se leva pas avant midi.
Pour elle, le paradis avait déjà commencé.

La journée débuta réellement vers les quatorze heures.
Par un petit déjeuner sportif. Du jus d'orange pressé provenant de l'oranger du verger. Idem pour les citrons et les pêches.
Une variété très précoce de raisins faisait aussi partie de la fête.
Et puis le muesli maison, les cakes préparés par Lise et aussi des brioches encore chaudes, du café, du thé et de la confiture artisanale. Un buffet de roi !

Pas question de faire des activités le premier jour.
Ils étaient arrivés groggy de leur long voyage et désiraient simplement découvrir où ils se trouvaient.

Alors Manu leur montra le lac, les montagnes où il avait restauré des refuges pour y faire des haltes lors des randonnées futures, le potager, le verger, Pablito dans son bel enclos, les plantes aromatiques etc.
Rien que du cool.

Pendant ce temps je m'occupais bien des enfants et leur avais promis une ballade à dos d'âne en fin de journée sur les sentiers du lac.

Ils étaient calmes et Dina y était pour quelque chose.
Elle dégageait de la sérénité. Ils se plongèrent dans des BD.

J'ai profité de ce moment de repos pour me servir quelques verres de rouge.

Lise et Tara étaient allées de très bonne heure sur le marché aux poissons, de quoi acheter tout ce qu'il fallait pour préparer

la bouillabaisse du soir. Et puis aux fourneaux car cela demandait beaucoup de boulot.

Malia était un peu au chômage. Ses activités n'étaient pas encore à l'ordre du jour. Elles débuteraient le lendemain matin.

Manu avait commandé deux fauteuils supplémentaires en cuir pour qu'il y ait réellement plus de confort dans le grand salon. Naturellement Alexis s'en chargea.

Et l'heure du dîner approchait.
Apéro. Pastis obligé.

La table était déjà prête. Une grande nappe Vichy, des assiettes décorées dans les bleus de Delft, des verres en cristal, des couverts en argent et le clou : Tara.

Une jupe noire courte sur des bas blancs et des chaussures noires avec des très hauts talons, un chemisier noir avec un magnifique tablier blanc orné de fines dentelles, et dans ses longs cheveux ramenés en arrière une belle fleur de soie rouge. La perfection !

— Mes chers convives, ce que je vous propose aujourd'hui, pour votre premier repas parmi nous, a quelque chose de bien exceptionnel. C'est une bouillabaisse méditerranéenne qu'on ne peut faire nulle part ailleurs car les poissons sélectionnés doivent être pêchés le jour même. J'ai utilisé une recette, que je considère comme la meilleure, qui provient de mon arrière-grand-mère qui l'a transmise de générations en générations. Sur ce, je vous souhaite bon appétit.

Tara assurera le service de table et vous aurez tout le temps du vin dans votre verre.

— Je n'en reviens pas.

Ça doit prendre beaucoup de temps pour préparer tout ça. Et tu as vu la serveuse ? Où sont-ils allés la dénicher ?

— Mais tu ne la reconnais pas ?

Il est vrai qu'elle a été vachement relookée.

C'est la mère de Ravi !

— Mais Lise, nous nous demandons tous ce que signifie ce bruit permanent qui nous entoure.

— Ah ça, c'est le chant des cigales. Quand il fait suffisamment chaud, des mâles produisent ce son pour attirer les femelles. Cela peut surprendre au début mais on s'y habitue vite.

J'étais crevé.

Ravi, qui connaissait bien Pablito, a eu soudain la géniale idée de le chevaucher avec Kino, et de plus le faire galoper.

La trouille de ma vie.

Mais l'âne avait eu beaucoup de patience et tout se fut bien terminé.

Après ça ils projetèrent eux-mêmes d'aller dès le lendemain se baigner dans le lac. Heureusement que Kino savait déjà bien nager.

Alors j'en ai eu un peu marre de cette journée extrême et j'ai eu envie de rejoindre Malia, qui sirotait depuis des heures du pinard, seule dans sa chambre.

— Je ne te dérange pas ?

— Entre, je suis un peu déprimée quand je n'ai rien à faire.

J'aimerais avoir une ligne de coke.

— Mais tu m'as dit que tu arrêtais tout.

— Je sais. Mais je me noie de plus en plus dans l'abîme.

Je suis désespérée.

Le festival du film de Cannes va bientôt commencer, comme chaque année mi-mai. La Croisette. Les Palmes d'Or.

Et pour moi adieu la robe de gala sur le tapis rouge.

Je ne crois pas au suicide mais je n'en suis pas loin.

— N'oublie pas que c'est l'endroit le plus dangereux pour toi. Il doit bien y avoir un lieu où tu pourras rayonner.

— C'est gentil de me rassurer mais maintenant je ne crois plus en rien.

— Confiance...

O.K. Je vais aller chercher le sachet que tu m'as donné.

Moi aussi je n'en prends presque plus. Je préfère encore et de loin le vin. Enfin une bonne petite latte de temps en temps.

Mais pas seul. C'est nul. Avec toi, oui. J'arrive.

Je ne l'avais encore jamais vue dans cet état.

Je croyais deviner que la vie ici n'était pas celle qu'elle avait envie de vivre. Quand elle m'avait bien fait comprendre l'autre fois qu'elle voulait retourner sur les « plateaux. »

La conclusion n'était pas du tout simple.

Et la réalisation quasi impossible.

Enfin, si elle avait un plan B... Du coup finie sa belle cuisine.

— Marcus, j'ai maintenant envie de te raconter mon parcours d'actrice.

A vingt ans, je suivais déjà des cours d'Art Dramatique.

On faisait pour s'entraîner un peu ce qu'on appelait des « Journaux vivants », c'est-à-dire qu'on lisait l'actualité dans les journaux qu'on transposait en petits sketches et puis on allait les présenter dans les bistrot. On s'amusait beaucoup.

Puis ce fut une période d'apprentissage dans de minuscules théâtres de province. Des pièces à cinq balles dans lesquelles je n'avais que des petits rôles de rien. Et il n'y avait au maximum que six ou sept spectateurs, y compris nos régisseurs de plateau et le gérant de la boîte. Alors les choses allèrent un peu plus vite. J'ai eu l'occasion de faire un court-métrage qui marcha assez bien. Toujours des petits rôles. Mais il y avait un jeune producteur, assez fauché, dans la salle de projection et il me proposa un second rôle dans un moyen-métrage.

J'ai de suite accepté.

J'avais alors 22 ans et mes études étaient terminées.

Dix ans de second rôle !

J'avais déjà tourné deux fois avec Pedro Almodovar et puis il m'a donné enfin un premier rôle dans les mains.

La chance de ma vie.

Ce fut un succès incroyable !

Un prix pour le meilleur espoir féminin, la TV, les interviews et tout. J'étais devenue du coup la coqueluche de tous les metteurs en scène. On me demandait de tous côtés.

Et à la place de faire mon job, ce que je fais ici est de donner des cours de gym à des touristes.

Mais je ne vais pas laisser tomber Lise et Manu pour autant.

Je terminerai la saison et puis je verrai bien.

Il doit bien y avoir une solution possible.

S'expatrier !

— Et pour aller où ?

— Recommencer tout en Amérique.

Là-bas je ne suis pas du tout connue.

Je me contenterai bien de petits projets, des films d'auteur et des choses comme ça, pourvu que je sois sous les projecteurs et que j'entende le mot « Action ! »

— Encore faut-il arriver sur place.

Ils contrôlent tout maintenant. Surtout les USA.

— Ne parle surtout de rien concernant mes intentions.

Ça risque de tout gâcher.

C'est entre nous.

— Je resterai muet, naturellement.

Mais je pense tout de même que tu devrais profiter un peu plus de ce que la vie t'offre maintenant.

— Tara, je te donne ton jour de congé.

Tu as beaucoup travaillé hier.

Levée de bonne heure pour les poissons, la cuisine toute la journée, le service de table, nettoyer à fond toute la grande cuisine...

On n'est plus du tout en Inde maintenant.

Va un peu te distraire avec les autres. Ils vont aller nager.

Ravi, Kino, Marcus et Dina.

Prend un maillot, un essuie et amuse-toi bien.

Aujourd'hui il n'y a pas vraiment grand-chose à faire.

Du magret de canard aux truffes du Périgord, du riz et des tartes aux pommes et amandes. J'en ai pour deux heures tout au plus, puis je vais me coucher.

J'ai aussi besoin de récupérer.

Heureusement que l'embarcadère du lac n'était qu'à cent mètres du gîte car j'avais sur le dos un énorme sac contenant plein de cakes et de boissons pour tout le monde.

Sans oublier deux bouteilles de vin et les verres qui allaient avec. C'est alors que j'entendis un cri dans mon dos :

« Attendez-moi ! » C'était Tara qui dévalait la pente à vive allure. Elle était vraiment très belle avec son grand sourire ensoleillé. Non, elle était trop jeune pour moi. Mais il y avait Malia. Et rien qu'elle. Elle m'avait d'ailleurs promis de nous rejoindre d'ici peu.

— Alors Malia, tu ne viens pas nager ?

Elle est très bonne tu sais.

— Non, je ne suis pas très en forme aujourd'hui pour me mettre à l'eau. Mais je profite du beau spectacle de nos invités qui sont retournés en enfance. C'est qu'ils sont tous d'excellents plongeurs ces petits japonais.

En tout cas, c'est un bon entraînement pour les activités qui vont suivre.

Tu me sers un verre ?

Ce n'était plus la peine d'aller pêcher à cet endroit. Avec tout le chambardement qu'ils avaient fait dans l'eau, elle n'était plus tout-à-fait claire. Ils ne savaient pas encore qu'une balade de plusieurs kilomètres sur les sentiers du lac les attendait prochainement.

Tout le monde était lessivé.

En tee-shirt et toujours avec leurs maillots qui séchaient sur eux, ils étaient affalés sur la grande table devant des bouteilles de vin.

Je me suis dit alors que « l'immersion » commençait à faire son effet.

Il n'y avait plus aucun bruit alentour. Les enfants et la chienne dormaient dans le salon et nos convives étaient déjà plus que passablement enivrés.

Restaient les éternelles cigales.

Manu était allé chercher les canards chez Alexis, avait cueilli quelques pommes au verger pendant que Lise préparait la pâte pour les tartes, pas plus.

Assez pour la journée.

Ils se retirèrent alors en toute intimité.

Tout ici était comme paralysé.

Et ce n'était que notre première journée complète !

La soirée allait commencer.

Tara avait un peu changé de look. Elle portait dans son chignon un diadème de verroteries étincelant et fut applaudie dès son entrée.

Malgré son teint légèrement basané j'ai bien vu qu'elle rougissait un peu.

Dès qu'ils ont eu goûté le plat les compliments ont fusés en l'honneur de Lise. Elle alla prendre un verre avec eux et leur affirma que c'était plus pour elle un plaisir qu'une corvée.

La cuisine était toute sa vie.

Et puis elle avait l'aide précieuse de Tara.

Et le vin rouge coula comme d'habitude.

A la fin du dessert, Ken a pris la parole.

— Gérard, nous avons vu qu'il y avait un manège non loin d'ici. J'ai aperçu la pancarte en arrivant.

Nous aimerions nous y rendre pour faire une ballade ensemble.

Je pense, en voyant vos photos, qu'il doit bien y avoir assez de chevaux pour nous tous. Une promenade nous permettrait de découvrir la région d'une agréable façon.

Nous savons tous monter à cheval.

— Bien-sûr qu'il y a assez de chevaux.

C'est un haras réputé de plus pour la qualité de ses animaux.

Les enfants peuvent être pris en charge par des professionnels.

Nous pouvons vous y conduire en camionnette dès que vous vous serez décidés.

— Non, c'est gentil de votre part mais d'après mes estimations, ça ne doit pas faire plus que deux kilomètres, de quoi nous muscler un peu avant d'aborder la montagne.

— Comme vous voulez. Mais pour les petits c'est un peu trop long et je les conduirai moi-même en voiture.

Tout se passa sans accident. Ils étaient vraiment tous de bons cavaliers.

J'accompagnais évidemment tout le groupe, pour pouvoir surveiller les gosses, ma mission.

Les mêmes épatèrent leur instructeur, engagé par Manu, de leurs capacités à monter.

Je lui ai expliqué qu'ils galopaient tous les jours sur notre âne.

Sur ce il me dit qu'avec un grand cheval, il fallait être vigilant.

— La journée a été superbe, comme le repas. Nous vous remercions tous et allons nous coucher pour avoir la pêche demain matin. Nous sommes épuisés. Le manque d'exercices.

— Nous sommes bien contents de vous avoir comme convives et vous souhaitons une très bonne nuit en compagnie des cigales, des criquets et maintenant en plus des grenouilles qui ont envahi notre petite mare.

Déjà un mois écoulé à une vitesse incroyable.

Le groupe s'était fort bien éclaté en petites cellules. Une pour la montagne, une pour l'eau et la dernière pour les chevaux.

La soirée culinaire spéciale de Tara provoqua un tollé général. Un magnifique sari bleu ciel brodé de dorures, des bracelets aux mains et aux chevilles en « or », un collier et sans oublier le clou de l'ensemble, un diamant sur la narine gauche.

Elle croyait que c'était du toc, mais en réalité un vrai, fourni par Malia et monté par notre joaillier de la ville.

Nous l'avons mise ensuite au parfum et elle nous a affirmé qu'elle le garderait toute sa vie, et par pur élément décoratif.

Ce fut une explosion de flashes, de sifflements et de cris à peine étouffés.

Le repas, constitué d'un thali à volonté, offrait sept variétés de légumes aux délicieuses saveurs aromatiques qui a ravi tous nos invités.

Il faut dire que Tara avait mis particulièrement un point d'honneur à représenter son pays natal.

Une totale réussite !

Pour faire diversion, elles avaient acheté quelques bouteilles de Saké.

Lors de cette soirée inoubliable les japonais et toute l'équipe étions tous à la même table rallongée.

Ce fut Ken qui, complètement givré, a pris la parole.

Il ne se considérait pas comme le chef de la meute, mais comme un représentant de sa petite communauté. Ce qui était à mon sens louable.

— Mes chers amis, je vous informe que je vais acheter un cheval. En réalité c'est mon père qui va me l'offrir pour mon anniversaire. Mes 25 ans.

Ne vous en faites pas, il n'ira pas jusqu'au Japon par bateau. Jusque ses écuries non loin de Longchamp. C'est un pur-sang qui fonce comme une fusée. Je l'ai déjà monté plusieurs fois. Pour moi ce doit être un premier prix !

Je vais faire venir un jockey professionnel pour le tester.

Ne te prend pas la tête pour ça, Lise.

Il viendra en taxi et retournera le jour même.

— Et c'est quel jour exactement ton anniversaire ?

— Le dimanche de, hélas, notre dernière semaine parmi vous.

— J'ai mon idée. Mais il vous reste encore un mois ici.

Et Man... Gérard, vous réserve encore quelques surprises.

Une nuit dans un refuge. Avec une vue sur tous les animaux sauvages qui sortent de leurs cachettes.

Mais là, pas de flash !

Pablito allait servir les humains comme la plupart de ses congénères sur la planète entière.

Il allait contribuer à une activité à laquelle il se soumettait pleinement : le transport de matériaux.

Tout le monde se préparait activement pour cette fameuse expédition nocturne.

Sacs à dos contenant des pulls, de quoi résister au froid de la nuit en montagne, sacs de couchage, de la nourriture et naturellement une bouteille de vin par personne.

Les japonais avaient leurs chaussures personnelles car ils avaient déjà escaladé le mont Fuji, énorme volcan éteint au centre du Japon.

Tout le monde était au point musculairement, avec tous les exercices qu'ils avaient pratiqués jusque-là.

Manu/Gérard était réellement aux anges.

Tous ces mois de préparation...

Le premier refuge se situait à une vingtaine de kilomètres du gîte. Mais il voulait aller plus loin.

Enfin, les jeunes apprécieraient déjà assez de choses d'un peu plus près. Le reste, il se le réservait pour les américains.

Là, il allait les faire crever.

Moi j'étais resté avec les enfants.

Akémi aussi. Voyant que je les surveillais à la perfection, elle alla se promener libre du côté du village en chantant.

Toujours aussi séduisante.

Elle ne voulait pas partir avec la fine équipe car elle considérait que son fils, toujours en vadrouille avec Ravi, devait un peu rester seul avec sa mère et dormir dans un lit plutôt que sur un canapé, comme c'était devenu monnaie courante.

Je pensais qu'elle avait tout-à-fait raison.

Malia était restée aussi.

Elle n'avait pas envie de courir le risque d'une entorse ou pire d'une fracture sur les cailloux de la montagne.

A elle aussi je lui donnais raison.

Je me sentais au début de soirée un peu mal à l'aise entre ces deux femmes.

Heureusement que Lise et Tara étaient venues nous rejoindre pour casser la glace et nous avons passé un bon moment autour d'une fondue savoyarde arrosée de vin blanc.

Les discussions étaient presque toutes basées sur des recettes culinaires d'un autre âge, inspirées de livres de sa grand'mère,

et même de plus loin. Surtout pour les épices que l'on trouvait dans la nature.

Aussi de Manu qui devenait de plus en plus exceptionnel.

Akémi buvait peu, contrairement à Malia.

J'avais calculé, d'après son cheminement de comédienne, qu'elle devait avoir 32 ans, et non les 27 qu'elle m'avait annoncés lors de notre rencontre.

Moi, avec mes 45, je ne faisais tout de même pas son père.

A moins d'être particulièrement précoce.

Question Akémi, ça faisait 19 ans de différence. Une autre génération. Et puis elle allait repartir dans un mois au Japon. Et si elle avait décidé un jour de revenir ?

Pour moi ou pour le paysage ?

Je pense qu'elle n'avait pas les yeux dans sa poche.

Malia non-plus.

Puis je me suis retrouvé avec elle dans sa chambre, comme tous les soirs. Et pas comme toutes les nuits, comme je l'espérais depuis le début.

— Je m'ennuie ici. C'est toujours la même chose.

Les dix premières positions du « Salut au soleil » du yoga, un peu de Taïchi puis quelques exercices d'assouplissement.

C'est tout pour chaque matin.

Heureusement qu'il me reste mon jogging tous les jours.

Et ça j'y tiens !

— Et moi qu'est-ce que je dois dire ?

Tu crois que c'est toujours facile avec mes deux monstres ?

Oui, je sais. Ils s'entendent à merveille, mais j'ai une grande responsabilité envers leurs parents.

Il faut continuellement composer.

Tiens Dina, où est-elle ?

— Elle est restée ici, avec tes diabolotins.

Elle préférerait le lac aux pierres. Je suis de son avis.

— Pour parler d'autre chose, sais-tu que Pablito s'est déjà rendu en montagne avec Manu ?
Pour amener quinze matelas au refuge.
Décidément, si on le l'avait pas, question organisation.

— Manu est un homme colossal, qui a pu se refaire une nouvelle vie et qui est ici dans son élément comme un poisson dans l'eau. Lise ne pouvait trouver mieux au monde.

— Et Tara ? Tu ne penses pas qu'elle devrait se trouver un conjoint ?

— Pas avec les japonais du moins. Ils sont tous en couple. Peut-être les américains. D'après Lise ils sont tous célibataires et viennent d'horizons différents.

— C'est vrai que je me suis fort occupé de cette promo-là. Mais le résultat n'est pas encore finalisé.
Enfin ce sont tout de même les japonais qui inaugurent.

— Et ces amerloques, ils sont aussi fortunés que les nôtres ?

— Des bourges. Et plus. Il faut dire qu'ici ce n'est pas gratos. Avec tout le mal qu'on se donne.
Encore des jeunes en tout cas, les conditions de Manu.
Et sportifs, comme il le voulait.

— Ah oui, lui et sa montagne. Il a vraiment trouvé sa destinée.

— Mais nous avons tous trouvé notre voie. C'est parce que tu ne désires pas t'intégrer complètement. Tu es déjà allée au manège ? Dans les fermes ? Chez les artisans ? Ce n'est pas loin pourtant.
Mais il y a toujours cette parano de te faire reconnaître.
Ici tu t'appelles Eléonore.
Et on est en pleine montagne, isolés du monde.
Que te faut-il de plus ?

— On voit bien que tu n'as pas passé quatre mois en détention non justifiés. Je n'ai plus envie d'y retourner. Je n'y survivrais pas ! Alors oui, je m'isole dans un périmètre restreint.

— Je vois que notre conversation te perturbe un peu, mais il était nécessaire d'en parler un jour.

Tu veux une petite ligne pour que ça passe mieux ?

— Une petite alors.

Les pionniers étaient enfin arrivés, précédés de Pablito qui avait senti l'écurie de loin. Ils étaient tous en pleine forme, certains étaient déjà prêts à repartir dès le lendemain. Ils nous ont montré sur les écrans de leurs appareils photo infrarouges hauts de gamme les animaux qu'ils avaient vu au cours de la nuit.

Lise et Tara avaient préparé une quantité incroyable de crêpes flambées au Grand Marnier qui ont été englouties à une vitesse phénoménale, puis tout le monde alla se coucher. Lise et Manu étaient enserrés, contents de se retrouver.

De mon côté j'avais passé une partie de la journée avec les enfants au manège et avais essayé un cheval calme.

Mais je me suis vite rendu compte que ce n'était pas mon truc. J'avais mal au cul. Les petiots étaient plus doués que moi et leur coach était ravi de leurs progressions.

Malia se cachait toujours.

En forme ? pas un seul ne se présenta à la séance de démarrage quotidienne de la journée.

Il faut dire qu'ils avaient tous passés une nuit blanche dans la nature sauvage.

C'était une journée des plus calmes parmi le chant obsessionnel des cigales.

Ils étaient tous partis au lac et se doraient sous le soleil bienfaisant de cette belle journée d'été. Car il faisait déjà quarante degrés à l'ombre. Ils avaient emporté avec eux trois bouteilles de pastis et des verres, plus un sac de glaçons.

Pas de baignade. Ils étaient trop fatigués.

Pendant ce temps les deux cuisinières préparaient des petits fours comme entrée et, chose plus simple pour elles, du lapin de chez Alexis aux pruneaux du verger et purée.

Un clafoutis de fraises pour dessert.

Pendant ce temps Manu faisait les préparatifs pour le lendemain. Une surprise.

Mais qui dit une surprise, c'est une surprise. Ça ne se raconte pas à l'avance.

En ce qui me concerne, j'avais enfin réussi à canaliser l'énergie des gosses sur les BD et chose exceptionnelle, Malia était venue nous rejoindre. Elle lisait aussi les livres et rigolait silencieusement.

J'étais content qu'elle sorte un peu de son isolement et me suis donné comme objectif de la mettre plus dans le coup de nos activités.

— Malia, demain tu viens avec nous !

Nous l'avions mise naturellement au parfum de notre projet pour la journée. Elle était tout-à-fait partante. Il s'agissait d'une expédition exceptionnelle de notre petit embarcadère jusqu'au barrage en barques. Et Manu, pour ne pas changer, avait tout organisé. Il avait fait confectionner des pagaies en suffisance et réussi à louer deux embarcations aux gardes du coin pour plusieurs heures.

L'équipe avait reçu comme consigne d'emporter leurs maillots. Malia aussi.

Il n'y avait pas assez de place pour tous et nous avons décidé de prendre en plus nos deux canoës, un occupé par trois jeunes filles et un autre pour les petits, moi et Dina.

Naturellement les plus musclés ont fait la course tandis que les petites barquettes étaient déjà complètement larguées au premier méandre.

Mais leur énergie s'estompa vite. C'était très fatigant de pagayer, et ils nous ont attendu un peu plus loin.

Donc notre voyage se déroula en parfaite égalité.

Le paysage était merveilleux.

Ils ont pris, comme d'habitude, des photos des animaux, et de tous les oiseaux qui vivaient au bord du lac.

Ils n'avaient jamais vu ça !

Des loutres, des gros rats musqués, des couleuvres et même pour certains des castors et des crocodiles.

Les lunettes n'étaient pas superflues.

Une férie d'échassiers dans les nombreux marigots tels des cigognes, des grues, des hérons etc.

Dans les airs : mouettes rieuses, faucons pèlerins, grands corbeaux, piverts qui tambourinaient sur les bois morts...

D'autres avaient même aperçu des perroquets.

Ils ne manquaient pas d'imagination.

On avait fait un break pour écouter tout ça.

Religieusement.

« Le chant perpétuel des oiseaux incite à la relaxation et à la méditation. »

La découverte de ce monde enchanté et insolite se prolongea durant une bonne demi-heure, les pagaies pénétrant dans l'eau dans un silence presque total.

Et puis, au détour d'un bras, nous sommes arrivés enfin devant le barrage.

Le but était atteint.

Sur chaque côtés, d'énormes rochers de formes arrondies recouverts presque totalement de mousses de toutes sortes.

Il se présentait comme un petit hémicycle de plus ou moins 150 mètres de long flanqué d'une végétation luxuriante avec alentour plusieurs dizaines de palmiers parasol qui nous

donnèrent un peu d'ombre par cette journée basée comme toujours sous le soleil et la canicule.

Sur sa droite se trouvait un très grand ponton, ce qui nous arrangeait bien avec nos quatre embarcations.

Un escalier en acier en assez bon état conduisait au sommet du modeste édifice, avec une dénivellation d'au moins une douzaine de mètres par rapport au niveau de l'eau scintillante. C'est Malia qui l'escalada la première et, après un élan très agile, s'élança dans le vide en exécutant un « saut de l'ange » spectaculaire suivi d'un plongeon prestigieux.

Arriva ensuite le tour des japonais.

Cumulets avant. Cumulets arrière. Les deux à la fois.

De vrais gymnastes ! Dextérité, performance et audace.

On a interdit aux enfants d'en faire de même.

Trop dangereux.

Et puis il fallait encore garder des forces pour le retour.

— Mais pourquoi pas nous ? Dina plonge bien, elle.

— Oui, mais c'est une chienne d'eau. Des rochers seulement.

Et puis elle ne doit pas pagayer, elle.

— Alors on va plonger depuis l'embarcadère.

— C'est plus raisonnable ainsi.

Malia proposa aux petits le jeu de l'apnée.

— C'est très simple. Il suffit de retenir sa respiration sous l'eau le plus longtemps possible. Et celui qui tient le plus a gagné. Je vais jouer avec vous. Go !

Ils ont tenu au maximum trente secondes, tandis que Malia environ trois minutes, tout en effectuant un déplacement de plus de 50 mètres sous l'eau, comme une anguille.

Pas très équitable. Des jeunes petits poumons à côté d'une championne tous azimuts.

C'était son premier contact réel avec les gosses. J'ai bien cru que j'étais sur la bonne voie pour lui faire entendre raison.

Elle et sa paranoïa à l'extrême.

Puis elle a fait la course avec Dina.

Malgré toute l'énergie qu'elle avait mis dans son crawl endiablé, elle a été vite larguée d'une bonne longueur.

Les enfants ont bien rigolé et elle leur a signalé tout de même qu'elle n'avait pas les doigts palmés comme Dina.

J'avais pour la première fois l'occasion de la voir presque nue et sa beauté me fascina. Mais pourquoi n'étions-nous pas devenus un vrai couple ?

Depuis tout le temps que nous nous connaissions.

Et puis l'ambiance est redevenue plus calme. Tous nageaient tranquillement. Styles papillon, brasse, nage indienne et d'autres avaient même adopté la planche.

Enfin sonna l'heure de la pitance.

Une provision impressionnante de petites pizzas aux goûts différents nous attendait. En plus un tonnelet de vin rouge. Lise fut de nouveau louée !

Malia avait gardé sa forme olympique et nous avons décidé de faire des investigations plus poussées du côté gauche de l'ensemble architectural, à l'endroit précis de l'écoulement dans le déversoir.

Il y avait une succession d'énormes pièces de bois enfoncés très profondément dans le fond du lac. Les vannes.

Le mécanisme pour les déplacer était d'un autre âge et hors de service définitivement.

Une chose était certaine : le lac ne serait jamais vidé.

Les quelques poutrelles levées permettaient juste à gérer le débit de l'eau qui créait à sa sortie une magnifique cascade à plusieurs paliers qui s'engouffrait directement sous la roche, une centaine de mètres plus bas.

La bruine qu'elle générerait donnait naissance à un petit arc-en-ciel de toute beauté.

Tout était ici un véritable écrin de jardin d'Eden !

Le cours de l'eau était partiellement détourné vers une succession de petits bassins qui remontaient jusqu'au lac. Les escaliers des saumons.

Mais il ne fallait pas s'attarder plus longtemps dans le coin pour ne pas déranger cette nature fragile.

— Et côté aval, c'est quoi toute cette forêt à perte de vue ?

— C'est une forêt très ancienne de pins d'Autriche et de mélèzes acclimatés à l'altitude. Elle a fait l'objet d'une grande reforestation il y a deux siècles pour protéger les bonnes terres cultivables des vallées de l'érosion et la désertification des sols. Actuellement elle est tellement dense qu'aucun individu ne pourrait la franchir. Les troncs se touchent presque.

— Mais d'où sais-tu tout cela ?

— Et bien j'ai trouvé un bouquin qui traînait sur la cheminée et je l'ai feuilleté. J'ai retenu quelques histoires sur les arbres, mais quand il s'agissait des arbustes et des plantes au sol, il y avait de quoi perdre ses billes. Des centaines et des centaines !

En résumé, les hectares qui nous entourent recèlent tout ce qu'il y a comme flore en général dans toute la France.

Un écosystème qu'il faut à tout prix préserver.

Et puis, à contre cœur, nous avons signalé le retour.

Les six kilomètres ont été expédiés à plus vive allure que l'aller. Ils avaient faim, après tous ces efforts.

Lise et Tara avaient terminé leurs gâteries depuis longtemps et prenaient le pastis allongées sur leurs sièges de la terrasse.

Pour une fois.

Elles avaient toutefois prévu du pain, assez de fromages et de vin pour les faire patienter jusque vingt heures, l'heure du dîner.

Tout a disparu en un temps record.

— Tu vois, Malia, que ça apporte beaucoup de partager le bonheur des autres.

— Tu as raison, Marcus.

Je vais essayer de m'améliorer.

— Demain, tu te rendras avec eux faire le tour des fermes ?

— J'irai, mais grimée.

Akémi, qui s'y connaissait bien en haute coiffure, avait complètement transfiguré Malia. Celle-ci avait maintenant une allure ultra-moderne qui était plus en rapport avec l'originalité des jeunes japonais.

Pour eux, rien que de la « marque. »

Elle lui avait dit avant le départ de la camionnette :

« Bonne journée, Eléonore. »

Ça l'avait grandement rassurée.

Les premières fermes ont vu leurs fromages, que Lise n'avait pas dans son frigo, disparaître. Ainsi que leurs spécialités.

Chez l'artisan potier, ce fut excellent. Toute sa production de trois ans de céramiques a été dévalisée en échange des adresses où les livrer et de travelers'chèques.

Malia s'amusait beaucoup.

Enfin c'est elle qui me l'a raconté.

Moi je faisais mon job comme d'habitude. J'étais en train de leur apprendre à jouer aux échecs et j'ai été vite battu.

Malia, par osmose probablement, était redevenue enfin la petite gamine que j'avais connue au début de sa cavale, durant quelques instants seulement.

Elle m'avait très bien roulé dans la farine concernant son âge.

Cette journée était vouée au repos et au culturel.

En fait des photos des végétaux autour du gîte et même beaucoup plus loin. Des flashes de tous côtés.

Ils avaient décidé d'eux-mêmes que leur repas du soir serait exclusivement composé de fromages très spéciaux qu'ils avaient achetés et de pain de la maison, plus du pinard.

Lise n'était pas contre. Etant leur chauffeur durant la journée, elle n'avait pas eu beaucoup le temps de préparer grand 'chose de bien extraordinaire.

C'est alors qu'elle a eu l'idée géniale de les emmener faire le lendemain la cueillette des champignons des bois. Mais pas n'importe quoi ! Il fallait se lever vraiment très tôt et suivre scrupuleusement ses consignes.

Enfin elle trierait en plus pour être sûre.

Et pour le repas du soir : plein de recettes avec le ramassage.

Ils ont eu l'occasion d'admirer des cerfs, des biches avec leurs faons, une horde de sangliers accompagnés de leurs marcassins, ainsi que des chevreuils.

Les écureuils bruns étaient partout. Un blaireau et une fouine les ont croisés et Lise leur affirma qu'il y avait aussi des lynx à l'affût des campagnols, mais très farouches.

Enfin une journée très paisible.

Nous étions à trois semaines du grand départ.

Le jockey était venu. Il avait inspecté le pur-sang sous toutes les coutures, l'avait monté sur le petit hippodrome du domaine et avait ensuite discuté le prix avec le propriétaire. Ils étaient tout de suite tombés d'accord.

Il lui avait dit que ce serait un gagnant, et qu'il en était certain, parole de connaisseur.

Le propriétaire était heureux et en fit part à Manu/Gérard.

Ce soir-là Manu dit à Lise, qui avait terminé son service plus tôt : « Tu vois qu'il y a, comme je l'avais prédit, certaines retombées économiques pour la région. »

— Tu as entièrement raison, mais allons nous coucher car demain je les emmène comme chaque jeudi sur la côte.

Et c'est mon jour sacré de marché avec Tara, qui a besoin de nouveaux accessoires.

Au fait je prévois comme dernier repas des tajines. J'ai vu sur le marché un marchand marocain qui vendait des tajines.

Et oui, ça porte le même nom le contenant et le contenu.

Soit, il n'en a que quelques-unes à vendre alors qu'il m'en faudrait une vingtaine.

— Pas de problème. Le potier en fabriquera le reste.

Cela complètera notre équipement.

— Mais où allons-nous entreposer tout ça ?

Ma cuisine est saturée de casseroles, la chambre de Tara ressemble plus à un véritable marché aux puces.

— Et bien, il suffit de faire construire une petite annexe attenante à la cuisine. Ça te désencombrera bien et on pourra y entreposer d'autres choses.

Avec les planches restantes de l'enclos d'Alexis, on pourra faire quelque chose de bien.

— Tu as vraiment une solution pour toutes les situations.

Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

Et puis Malia, quelques bijoux anciens, Tara, Ravi, Marcus et puis toi, du coup mes rêves les plus fous se réalisent !

— On travaille dur en haute saison, mais à la basse on se la coulera douce.

Un petit détail, et d'importance.

Nous allons de suite installer une douche supplémentaire dans le réduit des brosses et torchons.

Puisque nous aurons de la place dans la nouvelle remise.

— Tu es génial !

— Parce que les américains, je vais les faire suer.

Jeudi.

Les jeunes profitaient au maximum de la Méditerranée.
Tous les sports nautiques y passaient.
Jusque la plongée sous-marine.

Pendant ce temps les deux inséparables flânaient sur le grand marché à la recherche de bonnes affaires.

— Lise, on a nos menus jusque samedi, mais on fait quoi dimanche, pour l'anniversaire de Ken ?

— Des hamburgers frites. On aura assez de boulot avec le gâteau. Mais je vais les commander aujourd'hui. Ils doivent être frais. Je viendrai les chercher samedi.

Pour les frites, je les achèterai plutôt pré-emballées.

Ça nous fera gagner un temps précieux.

— Pendant que tu fais ça, je vais aller faire un tour dans ma boutique préférée. J'ai des idées.

— Et je vais par la même occasion commander vingt portions d'épaules d'agneau pour les tajines.

C'est déjà mardi qu'ils s'en vont.

— Ça va être dur pour Ravi, et aussi pour nous tous.

— Ne t'en fait pas pour le petit, Marcus s'en occupera.

Quand on est capable de se coltiner à un ambassadeur, ce doit être pour lui une bagatelle.

Il tient tellement à Ravi qu'il remuerait la terre entière pour son bonheur.

— Ils vont faire quoi demain ?

— Un petit jogging au bord du lac avec Malia.

C'est autre chose qu'en barque. Un autre point de vue.

— Et samedi ?

— La visite des caves à vin de la région, et il y en a beaucoup.

Je crois qu'en fin de journée ils ne tiendront plus debout.

Et puis ils vont probablement et sûrement acheter beaucoup, comme d'habitude.

Dimanche on n'a rien de prévu, sinon qu'ils cuveront de la veille. Enfin un moment de liberté.

Puis la fête le soir, et ce jusque tard au fin fond de la nuit !

— Ravi, je vais te trouver un nouveau camarade de jeux.

Mais pour cela il faut que tu m'appelles toujours « papa. »

— Mais Marcus, tu as toujours été pour moi mon papa.

— Alors maintenant on va pouvoir aller faire un tour dans ta future école. Là-bas on va peut-être y trouver des nouvelles possibilités pour la semaine prochaine.

Le plus tôt sera le mieux.

Quand nous nous sommes trouvés devant l'entrée nous avons entendu une myriade de cris d'enfants qui jouaient. Les garçons toujours au foot et les filles, à part, à la marelle. Indémorable ce jeu.

Trois pavillons avec de grandes baies vitrées, probablement les classes, dans le style local, plus un quatrième plus petit, avec une cloche suspendue au-dessus de la porte d'entrée.

— Papa, je peux aller jouer avec eux ?

— Non Ravi. Tu viens avec moi. Je vais aller te présenter à la directrice, c'est primordial. Ce doit être ici.

Nous avons été accueillis chaleureusement par une dame d'un certain âge qui nous invita de suite à nous asseoir dans des fauteuils confortables.

— Et bien madame, je suis venu vous présenter mon fils Ravi qui va faire sa première entrée dans votre charmante école en septembre. En fait il n'est pas mon fils réel, mais c'est la même chose.

Je m'occupe de lui depuis des mois et, étant instituteur primaire, je le prépare progressivement à son apprentissage scolaire. Il connaît déjà son alphabet, commence à composer des petites phrases et sait calculer. Les BD l'aident beaucoup dans son évolution.

— Mais nous allons en quelque sorte avoir un petit génie dans notre établissement ! Il pourra, par son avance, influencer très favorablement les autres élèves. C'est très bien.

Vous m'aviez dit qu'il s'appelait encore comment ?

— Ravi. Ravi Shandor.

— Attendez que je regarde mon listing.

Effectivement. Il est déjà inscrit depuis près de six mois.

Vous savez, ici les places sont chères car nous ne voulons pas dépasser la douzaine d'élèves par classe.

L'enseignement n'en est que bien meilleur.

Nous avons deux institutrices et un instituteur chevronnés.

Si par hasard il y avait un congé de maternité, pourrions-nous faire appel à vous ?

Ils prennent chacun en charge deux niveaux.

— Bien-sûr. Nous habitons à une petite dizaine de kilomètres d'ici. Cela nous fait moins d'un quart d'heure en voiture.

Mais c'est sa mère qui l'amènera tous les jours en scooter.

— Et vous venez de quel village exactement ?

— Pas un village. Un gîte rural au bord d'un lac.

— Chez Lise ?

— Exactement. Vous la connaissez ?

— Mais Lise est connue partout pour sa gentillesse et son courage, jusqu'à la Méditerranée !

— Oui, et elle mérite cinq étoiles en tant que cuisinière.

C'est Tara, la mère de Ravi, qui travaille avec elle en cuisine.

— Et pour nourrir tout un groupe de japonais, n'est-ce pas ?

— Mais comment savez-vous tout ça ?

— Vous savez, ici dans la campagne, il n’y a pas de frontière entre les villages. Tout le monde sait tout sur tout le monde. Le téléphone arabe, comme on dit. Surtout quand ces fameux touristes font gagner, par leurs famoureux achats, le salaire de toute une saison en un seul jour aux artisans du coin. Et ainsi vous n’avez qu’un seul élève ?

— Non, en fait j’en ai deux. Le deuxième est japonais. Il parle parfaitement notre langue. Hélas il va retourner ce mardi au Japon avec ses parents. Du coup Ravi va se retrouver tout seul. Et pour tout vous dire, je suis venu ici avec lui pour essayer de lui trouver un nouveau camarade de vacances.

— Votre démarche me touche beaucoup et je crois avoir une solution à votre problème. J’ai dans mes murs un très charmant jeune garçon de huit ans, Benoît, que tout le monde appelle Ben, et qui ne va pas aller s’éclater sur les plages comme ses petits condisciples. Ses parents vont faire une expédition en Australie cet été et ils comptent laisser leur enfant dans les mains de ses grands-parents. Classique. Mais à huit ans, seul avec un ballon... Inutile que vous vous occupiez de ça. J’ai une grosse réunion de parents ce lundi et tout le monde sera là. Le bilan de l’année écoulée. Important. Je parlerai à ses parents moi-même. Question confiance, ce sera plus facile pour tout le monde. Je suis certaine qu’ils seront enchantés. J’en donne ma main au feu. Considérez que les choses sont déjà faites. Ah, quand on aime à ce point les enfants, on se couperait en huit et plus pour eux.

Ils viennent de terminer leurs examens alors je les laisse jouer plus longtemps.

Va les rejoindre, Ravi et trouve Ben. Il a des cheveux blonds.

Tu ne peux pas le rater.

— Tu es Ben ?

— Oui, et toi ?

— Je m'appelle Ravi, et j'ai un âne qui s'appelle Pablito, et une super chienne qui s'appelle Dina, et il y a un grand lac et...

Ma journée était faite.

L'ordre des choses rétabli.

Quand nous sommes partis, la directrice m'a fait un signe de la main en me lançant un « Bonjour à Lise. »

Je n'y manquerais surtout pas !

J'ai appris par après qu'elle était elle-même institutrice.

Ils avaient effectivement cuvé toute la journée de dimanche. Ce n'étaient pas des petites bouteilles qu'ils avaient achetées mais carrément des fûts en chêne.

Enfin ils sont allés se promener calmement dans la garrigue, pour une des dernières fois au cours de leur long séjour.

J'avais fort l'impression qu'une certaine nostalgie s'installait déjà chez eux.

Lise était allée acheter ses quarante hamburgers frais la veille et était occupée actuellement à terminer le figlage du gâteau pour le soir. Elle avait donné congé à Tara, disant que pour le « fast food » elle s'en sortirait bien toute seule.

Manu appréciait un pastis sur la terrasse, désertée.

Il avait constaté avec contentement que les grenouilles avaient pondu dans sa mare.

Les enfants et Dina étaient au lac, infatigables, avec Akémi. Malia restait de nouveau seule dans son coin.

Je ne savais plus quoi faire.

— Alors Malia, qu'est-ce que tu nous fais là ?

— Rien. J'ai tout simplement troqué le pinard pour un bon joint. Je plane.

— Tu planes peut-être mais je préférerais te voir avec moi, avec un bon pastis sous le platane.

Il fait trente-cinq degrés.

— Je vais venir. Laisse-moi un peu de temps.

— Mais enfin, ici c'est le seul endroit au monde où tu ne dois pas te cacher et tu te conduis comme un paria.

— Tu as raison. Je vais de ce pas parler un peu avec Manu de mes histoires. Après cela je serai soulagée.

Mais elle était tellement stone qu'elle n'a pas fait un pas de plus sans s'effondrer sur son plumard.

Je savais de quoi elle voulait parler. Du contenu de sa villa.

Elle pressentait que Manu détenait la solution finale.

Et j'ai noyé ma solitude dans le rouge.

Le soir.

Lise était fin prête dans sa cuisine quand s'est présentée Tara pour faire le service.

Elle s'était déguisée en serveur de grand restaurant de luxe, vêtue intégralement de noir, avec des gants blancs.

En homme !

Les cheveux soigneusement gominés par Akémi, qui était la seule au courant de la transformation.

Ce fut un concours de la meilleure photo.

Au lieu de vin, Lise avait acheté du coca, avec des pailles.

Mais la surprise n'était pas terminée.

Tara, après avoir quitté la terrasse en faisant parfaitement l'inclinaison typique des japonais, était revenue avec une

énorme pièce montée au beurre de ferme nappée de chocolat cristallisé et de crème fraîche.

Au sommet un fer à cheval en chocolat noir.

Des cris d'émerveillement ont fusés de tous côtés.

Alors Ken a pris la parole.

— Mes chers amis, je ne vais pas faire un long discours mais je vous garantis que ce symbole me va droit au cœur et qu'il ne sera jamais mangé.

Il restera l'emblème de notre séjour parmi vous.

J'ai aussi le plaisir de vous annoncer, et je ne l'ai appris que cet après-midi, que mon étalon avait gagné sa première course.

J'irai demain personnellement en informer le propriétaire du manège.

Une dernière chose.

Je réserve toute la saison de l'année prochaine durant les mois de septembre et d'octobre. Pour les vendanges.

Mille fois merci et bonne soirée !

Tara apporta le café et des bouteilles de cognac.

Nous avons eu droit à des « Happy Birthday » en japonais en veux-tu en voilà.

Il y avait tellement de bruit que les grenouilles se sont tues.

Dernière journée avant le grand départ.

Les tajines.

Manu était allé en camionnette prendre réception des tajines réalisées par le potier. Identiques à l'original.

La viande était déjà acheminée et du bon charbon de bois.

Cinquante minutes de cuisson et ce serait prêt.

Abricots et raisins secs, poudre de coriandre, de cannelle, de gingembre, clous de girofle, c'était tout.

Une recette typiquement marocaine.

Lise était satisfaite de son choix.

Le soir.

Pour cette dernière soirée nous étions tous autour de la grande table rallongée.

Mais Tara n'avait pas autant chômé que ça.

Elle avait plus d'un tour dans son sac.

Avant de servir, elle se présenta, sur une musique berbère traditionnelle, avec une belle djellaba décorée, des bracelets aux poignet et aux chevilles, de très grandes boucles d'oreilles et des colliers en argent.

Et de plus elle dansa dans le rythme en faisant sonner ses grelots.

Puis elle a fait le service comme si de rien n'était.

Là, on était vraiment transportés sur une autre planète !

Départ.

Les japonais savaient bien dissimuler leurs émotions mais je savais qu'intérieurement elles étaient grandes.

Ils faisaient un peu comme s'ils attendaient le train, nonchalants, le nez dans leurs bagages.

Puis, contre toute attente, ils se sont décidés tous à offrir à Tara des traveler's chèques.

Elle ne s'attendait pas du tout à ça.

Ils lui ont juré de lui envoyer des photos qu'ils avaient prises d'elle. Il y eut certaines difficultés à séparer les petits.

Puis ils sont montés dans la camionnette que Lise allait conduire jusque l'aéroport.

Malia avait pris une grosse latte pour encaisser le coup plus facilement. Moi aussi.

Quand Lise est revenue elle avait les yeux rouges.

Puis elle s'effondra dans les bras de Manu.

La soupape avait lâché !
C'est à ce moment-là que j'ai trouvé opportun de m'exprimer pour faire diversion.
— Je vous signale que c'est aujourd'hui que les parents de Ben viennent nous apporter leur fils.
Il faudrait, si possible, leur offrir un petit quelque chose à manger, non ?
— Mais... comment as-tu fait ?
— En connaissant la vedette de la région. Toi, Lise.
— Et les américains alors ?
— J'ai postposé de trois jours leur arrivée, de quoi nous reposer un peu.
Et puis il nous fallait une transition.
Deux univers totalement différents.
Tiens, voilà Tara qui arrive en courant, visiblement très surexcitée.
— Lise, Lise, j'ai de quoi acheter moi-même mon scooter !

Amerloques.

Lise avait pris de l'avance.
L'organisation était parfaite. On était jeudi. Le marché.
Elle profita pour faire ses achats et son plein de bonnes bouteilles de vin. Une bonne centaine.
La meilleure cliente du vigneron.
Il se demandait combien nous étions au gîte.
Quelle ne fut pas sa surprise.
Des forts gaillards, accompagnés chacun d'une jeune et jolie fille de plus ou moins 25 ans.
Mais le plus étonnant fut pour elle leurs équipements : des énormes sacs à dos avec des chaussures de montagne qui pendouillaient sous des sacs de couchage enroulés.

Ils avaient l'air tous en forme, malgré leur long voyage. Après avoir rempli la remorque, elle leur proposa alors de se promener en ville et dans le port, histoire de s'acclimater à l'ambiance générale.

Ils étaient tous à l'heure et l'un d'eux arriva en disant :
« J'en ai trouvé ! »

Elle n'a pas fait attention mais a vite compris le « Quoi. »
Sitôt sur la route ils se sont mis à rouler des joints.

L'herbe était très bonne, d'après eux.

Lise, enfumée, roula la fenêtre ouverte, sinon c'était le ravin.

— Mais Marcus, comment les as-tu trouvés ?

— Tu sais, Lise, Manu était aussi de la partie.

On a fait un casting.

Etats par Etats, goûts sportifs, situations familiales, photos et même d'après leurs tailles respectives.

— Mais Manu, tu ne m'en a même pas dit un mot.

— Tu sais Lise, je crois qu'il doit y avoir dans un couple une certaine zone de mystère.

Sinon la vie deviendrait trop vite banale à deux.

Mais où sont-ils maintenant ?

— Shuut ! Il ne faut surtout pas encore les réveiller.

Ils dorment à poings fermés dans la camionnette.

Le décalage horaire je suppose... et de plus la fumette.

A ce sujet, je crois que Malia va bien s'y retrouver.

Mais avec discrétion pour les enfants.

— Mais moi aussi je fume.

— Je sais, Marcus, mais toi tu es plus modéré.

Le lendemain matin, de bonne heure, ils étaient tous d'aplomb, malgré une nuit très agitée avec leurs nouvelles compagnes.

Normal.

Le petit déjeuner que Lise leur avait préparé était rempli de calories. Végétariennes bien-sûr, comme pour les japonais. Ils ont proposé de se rendre avant tout au manège. Seuls deux ou trois étaient un peu novices, mais après une heure d'exercices, ils étaient tous en selle pour une randonnée équestre dans la garrigue.

Oui, le choc des cultures était plus que flagrant, déjà au niveau vestimentaire.

Les japonais, qui semblaient venir tout droit d'un défilé de mode et par contre les américains, avec leurs shorts, leurs baskets usagées et leurs casquettes à longues penes.

Le soir Lise leur prépara des hamburgers, n'ayant plus l'énergie nécessaire pour faire un repas plus sophistiqué. Ils ont fait connaissance avec notre vin.

Puis Manu leur a préparé en soirée un petit feu de camp composé de sarments de vignes, un peu à l'écart, pour qu'ils puissent faire plus facilement connaissance.

Les couples s'étaient déjà formés dans l'avion. Une chose était certaine : nous avons réussi notre coup !

Tara, après deux journées passées sous le soleil provençal, était allée au lac avec les enfants.

Ravi savait très bien plonger maintenant et Ben faisait une course perdue d'avance avec Dina.

La petite indienne était vraiment heureuse avec son fils qui avait trouvé le compagnon idéal pour ses vacances, et qui le resterait certainement lors de ses futures études d'école primaire, et évidemment beaucoup plus longtemps. A vie.

Lise avait fait le pari fou de servir quarante truites saumonées meunières d'un seul coup, que Manu était allé pêcher les jours précédant.

Cela demanderait une cuisson rapide en dernière minute. Elle aurait besoin de Tara.

Puis ses crudités étant déjà fin prêtes, elle vint s'asseoir à ma table, la ronde pour le personnel.

— Tu sais Marcus, tu es vraiment un manager exceptionnel.

On parle de nous jusque sur la côte.

— Rectification. On parle de « toi. »

— Oui, peut-être, mais mes copines du marché ont tout de même abordé le sujet de Ben.

Comment sont-elles arrivées à savoir ? Il y a eu des fuites.

— Le téléphone arabe de l'institutrice de l'école du village.

Elle n'a pas la langue dans sa besace. C'est elle qui a véhiculé la rumeur. Que des éloges.

— Et au sujet des américains ?

— Tous des fils ou des filles de PDG de grosses entreprises, de politiciens, d'hommes d'affaires importants, de notaires et autres.

— Mais concrètement, comment les-as-tu trouvés ?

— Tu oublies peut-être que Manu a conservé un précieux carnet d'adresses internationales en relation avec sa période de taximan de luxe ? On travaille en harmonie. C'est tout.

— En tout cas, ce que tu as fait avec Ravi et Kino, et maintenant avec Ben, je trouve ça formidable.

Tu es un élément clé dans l'équipe. Et au sujet de Tara ?

— Elle est heureuse parmi nous. Et c'est toi qui l'as sauvée.

Elle t'en sera éternellement reconnaissante. Elle a fait preuve de qualités insoupçonnées. Une vraie comédienne.

Elle s'amuse.

— Et au niveau cuisine elle est plus que performante.

Qu'as-tu à me dire au sujet de Malia, toi qui es toujours avec elle ?

— Elle a des problèmes d'introspection en rapport avec son ancien métier d'actrice et du fait de devoir continuellement, où qu'elle aille, rester incognito.

Je la comprends bien.

— Merci pour ces éclaircissements, Marcus.

Je vais demander dès ce soir à Manu qu’il nous fasse livrer un deuxième petit lit pour Ben, qu’il ne soit pas obligé de dormir sur un canapé avec un sac de couchage. Et aussi une garde-robe supplémentaire pour Tara. Elle est à la limite de la saturation avec tous ses déguisements...

Ainsi les enfants seront ensemble dans une même chambre.

Celle de Tara est aussi assez spacieuse.

Et je pense alors qu’ainsi nous aurons fait le maximum.

Après un repas magistralement de nouveau réussi, les invités se sont retrouvés tous autour d’un feu de bois, avec toujours dans la tête leurs exploits de selles.

Malia avait été invitée, ayant physiquement la même allure que l’équipe, et aussi connaisseuse en herbe.

Contrairement aux japonais, ils buvaient assez peu de vin.

Leur dope leur suffisait.

Mais de temps en temps Malia les remettait gentiment à l’ordre : « N’oubliez pas que vous êtes ici, entre autres, pour vous perfectionner à la langue de Molière. »

Alors ils changeaient vite de disque.

Les couples devenaient de plus en plus soudés.

Manu et moi avions joué véritablement le rôle d’une agence matrimoniale.

Le lendemain matin, Malia prévoyait déjà un jogging au bord du lac à la place du yoga et du taïchi.

« Et le dernier arrivé paye la tournée. »

Elle fut la première au barrage, et de loin.

Le groupe n’y était pas arrivé et était étonné de son exceptionnelle condition physique.

Normal.

Les filles avaient été larguées en cours de route et rentraient calmement en discutant.

Malia les attendait, relax, pas essoufflée pour un sou, devant un grand pastis. Elle leur en avait foutu plein la vue.

Elle patienta que tout le monde soit là pour leur offrir la même boisson. C'était une toute première pour eux.

Ils ont beaucoup apprécié.

Elle leur dit que c'était la coutume ici.

Alors ils ont fait passer un joint en disant que chez eux, c'était aussi la coutume, et que les deux allaient bien ensemble.

Il était aux alentours de dix heures.

Manu leur expliqua que le barrage se trouvait à cinq bons kilomètres d'ici à vol d'oiseau mais, avec les multiples méandres, il fallait compter facilement le double.

Après cette petite « mise en jambes », il leur proposa un tour en montagne. Pas vraiment trop loin, jusqu'au premier refuge, mais avec Pablito, pour qu'il se dégourdisse un petit peu les pattes. Pas de sac.

L'âne porterait le casse-croûte et les boissons.

Puis il ajouta : « C'est du sport que vous vouliez, non ? »

Les sentiers avaient été bien balisés. De la peinture rouge et blanche sur les arbres et les rochers.

Ils sont arrivés dans une forme plus que totale au refuge et ont attendu une bonne demi-heure Manu, qui avait le prétexte de l'allure assez lente de Pablito et puis qu'il n'avait plus ses vingt balais.

Ça promettait pour l'avenir.

Ils ne voulaient plus changer de coin.

Ayant, tout comme d'habitude emporté leur fameuse herbe, ils en ont proposé à Manu, qui accepta.

Il fallait bien que ce bon feeling perdure.

Manquait plus qu'une petite guitare.

Ils discutèrent entre eux, en français, de toutes leurs aventures réciproques dans les monts Appalaches et extrapolaient même de se taper le Mont Everest.

Manu se sentait super bien dans son royaume et contemplait avec joie toute cette belle jeunesse qui l'entourait. Le joint lui avait très bien réussi et il comptait remettre ça un de ces quatre.

Puis il n'y eut plus aucun bruit.

Le silence total.

Les buses et les éperviers tournoyaient dans le ciel bleu à la recherche de quelques rongeurs imprudents.

Une armada de flamants roses déchira l'espace.

Puis ce fut le vol triangulaire d'oies sauvages.

C'était aussi le domaine de l'aigle royal.

Ils ont même aperçu des marmottes timides, des bouquetins et des chamois sur des pentes presque verticales.

Comme la drogue ouvrait bien l'appétit, ils avalèrent avec goût tous les petits gâteaux moelleux aux fruits que Lise leur avait préparés.

Et pour unique boisson une seule bouteille de pastis avec beaucoup d'eau.

Requinqués, ils décidèrent d'escalader la colline pour voir ce qu'il y avait derrière.

Ils étaient vraiment curieux de tout.

Du hors-piste en somme.

Manu se trouva un peu pris au piège mais, argumentant que Pablito n'arriverait pas à les suivre sur ce terrain, et qu'il ne pouvait pas le laisser seul, il déclina donc l'invitation.

Ce n'était pas seulement un prétexte mais en somme la réalité.

Avant qu'ils ne se mettent en route, Manu leur demanda un peu d'herbe, pour passer le temps.

Et puis, complètement stone, il s'allongea sur un matelas et s'ait endormi de bien-être.

Ils sont redescendus vers six heures.

Une courte halte pétard puis retour au bercail où Lise et Tara les attendaient pour une copieuse carbonade flamande purée.

Un plat simple à réaliser mais efficace pour une première journée en montagne.

Dina allait se régaler.

La soirée se passa comme les autres, autour d'un feu de camp, à la différence que Manu et Malia furent invités autour d'un joint.

Ils étaient vraiment sympas !

— Manu, j'ai un problème.

— Mais Lise, à tout problème il y a toujours des solutions.

— Oui, mais c'est très grave.

Je dois changer tous mes menus !

Les as-tu déjà tous bien regardés ?

Tu crois qu'ils vont apprécier mes petits plats joliment décorés comme avec les japonais qui mangeaient comme des oiseaux ?

Ici on a réellement bien affaire à de véritables athlètes qui dépensent une énergie folle tous les jours. Même les filles sont très musclées, bien que sveltes.

Et quand je parle seulement de la journée, je ne dis encore rien sur les prolongations nocturnes. Je crois que je vais bientôt acheter des boules Quies.

Ils sont carnassiers et ont besoin d'une certaine dose de viande quotidienne. Je n'ai plus dans mes frigos que de quoi faire des moules frites salade pour aujourd'hui.

Heureusement que j'ai eu l'idée de préparer en plus quelques quatre-quarts pour le dessert.

Parce que rien que des moules...

— Et bien il suffit d'acheter de la viande.

Je ne vois pas où est la complication.

— Mais tu me vois tous les jours aller en ville chercher de la barbaque pour vingt ?

— J'ai la parade : on achète un cochon. Et un congélateur. Pas des saloperies industrielles mais du réellement bon.

Comme ça on sera tranquille pour un bout de temps.

J'ai vu qu'Alexis en avait un jeune mais je ne crois pas qu'il soit déjà à maturité. Alors il ne nous reste plus qu'à en trouver un autre... dans la nature.

— Un sanglier ? Mais tu crois que tu peux ?

Il y a des saisons pour ça.

— Mais Lise, tous les fermiers du coin sont des braconniers. Rappelle-toi de ce que je t'ai raconté au sujet de Jo, dans son tracteur. Oui, un sanglier. Et il paraît qu'il y en a beaucoup dans les forêts de la vallée. Trop même.

Alexis se fera un plaisir de nous le découper, il a l'expérience. Des jambonneaux, des côtelettes, des saucisses, du boudin et ainsi de suite. De plus le tout à foison.

Tiens, une recette qui me vient à l'esprit, on ne peut plus simple : omelette au lard.

Pour le petit déjeuner.

Je vais de ce pas aller chercher la carabine d'Alexis.

Je serai rentré pour les moules. Bye.

— Fait comme tu veux, tant que tu ne me ramènes pas des marcassins.

— Mais comme il fait calme ici. Où sont-ils partis tous ?

— Au lac. Tara aussi.

— Et Dina ?

— Quelle question.

C'est elle qui menait le peloton.

Lise faisait les cent pas sur la terrasse.

Elle avait besoin d'avoir un peu de recul par rapport à tous ces nouveaux changements.

Puis elle haussa les épaules, ferma toutes les portes et descendit calmement vers le lac... avec son maillot !

Lise avait déjà réservé une très grande table en terrasse. On y dégustait les meilleurs crustacés de la côte. Pour une fois on n'était pas jeudi mais Tara était toujours avec elle et toutes deux avaient décidé de faire de la voile. Accompagnées. Les américains avaient terminé tout leur sachet d'herbe et désiraient en racheter. Un petit tour au port et hop ! Dans la poche. Leur achat se trouva vite en sécurité dans la camionnette, ainsi qu'un mouton dans la remorque. Encore du boulot pour Alexis.

Lise s'offrait pour finir des vacances dont elle n'avait plus vue la tonalité depuis plus de vingt ans.

Quatorze planches à voile entourèrent le frêle esquif dans un ballet coloré, sous une brise très légère.

Ils étaient à environ quinze jours avant leur vol.

Descendus sur la côte avec les deux femmes, un jeudi, ils improvisèrent.

Ils avaient envie de prolonger la mer jusqu'au lendemain.

Des locations de chambres d'hôtel et bouffe au Mac Do.

Cela arrangeait bien Lise et Tara qui devaient encore faire le tour des fermes pour dénicher une bonne douzaine de bons lapins prêts à l'emploi. Il n'y en avait que deux sur le marché.

Le groupe était toujours aussi soudé comme une équipe de rugby. On pouvait leur faire entièrement confiance.

Ils n'étaient plus des gamins.

Manu avait pris le rythme des américains question fumette, au grand damne de Lise qui se plaignait que ses performances au pieu en prenaient un coup.

Avec cette soirée particulièrement calme, Malia ne pouvait pas le rater !

— Manu, au sujet de ma villa...

— Mais ne te tracasses pas pour ça.

Je te l'ai déjà dit que Jean la surveillait plus que bien.

Je lui envoie régulièrement une certaine somme d'argent pour couvrir ses frais de gardiennage, qu'il fait avec beaucoup de sérieux et de professionnalisme.

Tout est en totale sécurité.

— Oui, à ce sujet je sais que je peux entièrement compter sur toi. Et pour tout d'ailleurs.

Mais question de son contenu, j'aimerais réaliser le rêve de mon père : que tout soit exposé dans un musée !

— J'y ai déjà pensé.

J'ai eu dans mes relations multiples en tant que chauffeur, un certain Conte. Le Conte de Lison.

Il possède un château au bord de la Loire et trois hôtels sur la côte. Je le sais car c'est lui-même qui me l'a raconté quand il m'avait invité plusieurs fois au restaurant. Il cherchait un peu de compagnie. A son âge très avancé on ne court plus les callgirls.

— Oui, mais je ne vois pas le rapport.

— C'est très simple. C'est un féru d'Art et un mécène pour tout ce qui concerne les expositions en tous genres.

Et ce à travers le monde.

— Voilà ce qui devient plus intéressant.

— Son château de la Loire doit pouvoir recevoir toute la collection de ton père. Mais je ne suis certain de rien.

Il organise des visites guidées plusieurs fois par an.
Reste encore à réussir à l'aborder sans révéler notre réelle identité.
Pour cela je ne vois qu'une seule personne capable de le faire.
— Marcus !
— Le tout est de savoir comment.
Mais on reparlera de tout ça après la saison. Rien ne presse.
Eh, ne t'endors pas sur le joint, fait passer...

— Lise, regarde comme ils sont bronzés !
A côté d'eux je suis une nordique.
— Oui Tara. C'est le reflet du soleil sur l'eau, combiné au sel.
Tous iodés et en pleine forme. Ce sont les filles qui vont encore « souffrir » cette nuit.
Et ils n'ont rien fumé depuis hier.
— Ça ne va pas tarder. Regarde, ils recommencent déjà.
— Mieux vaut ça que de la coke.
— Et du vin qui, en abusant, devient vite une drogue dure.
— Ils ont pris goût au pastis, mais il faut les comprendre, ils n'ont pas ça chez eux.
— Et ils mettent beaucoup d'eau dedans.
Je les aime beaucoup. Et ils me permettent de m'occuper plus de Ravi, que j'avais dû un peu délaissier sous la responsabilité de Marcus, tellement il y avait du sacré boulot en cuisine avec les japonais.
— Oui, maintenant il n'y a plus grand-chose à faire.
Du riz pratiquement tous les jours, une très copieuse salade, et raviver quelques braises de la veille pour cuire la viande.
Ils n'en ont rien à cirer de la bonne cuisine française.
Je ne m'en plains pas.

Lise avait eu l'idée de commander vingt côtes de beauf à l'os d'un kilo chacune.

Tout est parti dans la soirée.

Dina passa une partie de la nuit à ronger les os et dormit toute la matinée pour digérer.

Elle s'était tellement gavée qu'elle a fait une impasse au lac.

Ils avaient déjà consommé trois sangliers et quatre moutons. Le congélateur débordait.

Quand ils n'étaient pas au lac ils partaient en montagne avec Manu, qui leur faisait découvrir de multiples choses de la nature.

Ils avaient déjà parcouru tous les chemins de chèvres balisés et visité deux refuges.

Puis ils ont décidé de faire une grande expédition seuls vers des sommets que Manu ne connaissait pas.

Mais avec leurs sacs à dos et leurs sacs de couchage.

Manu leur remit une carte détaillée de la région et une bonne boussole.

Ils avaient prévu de bivouaquer trois nuits.

— Tu n'as pas un peu d'inquiétude de les laisser partir comme ça ?

— Mais non, Lise. Ce sont des hommes maintenant.

Ils méritent une totale confiance.

Et puis je leur ai filé la carabine d'Alexis. Il y a des loups, des ours et des couguars dans cette région-là.

— Oui, là, tu dis ça pour me faire flipper à mort !

N'oublie pas que nous en sommes responsables.

— C'est la stricte vérité. Mais ils ont l'habitude.

Un bon feu pour la nuit et ils ne seront pas du tout dérangés par la faune locale.

— Je leur ai préparé trois jambons salés pour la route.

Tu crois qu'ils auront assez ?

— Et encore plus. Moi je leur ai donné mon couteau de chasse. Pour la découpe.

— Décidément, nous sommes complémentaires.
Et que ferons-nous durant toutes ces journées ?

— Terrasse, vin, pastis, cigales...

— Et les soirées ?

— Enfin ce qu'ils font tous la nuit !

Moi j'ai passé ces trois soirées en compagnie de Malia, dans sa chambre comme d'habitude.

Plus de coke mais vraiment beaucoup de joints, avec l'herbe que les américains nous avaient gentiment laissée.

Nous planions chacun dans notre univers.

Quand allaient-ils fusionner ?

Ils sont descendus comme prévu trois jours plus tard. Ils étaient visiblement tous crevés, mais enthousiasmés de nous annoncer qu'ils avaient découvert une cascade dans la montagne et une grotte. Ils suivaient les traces d'un ours puis il a disparu dans cet antre. Cela a été la fin de leur pistage car Alvin, qui tenait la carabine, ne voulait pas être confronté à une mère avec ses oursons.

Et le mâle pouvait être très dangereux.

Une preuve de plus de leur bon sens.

Un Hachis Parmentier les attendait.

Le lendemain fut une journée de récupération.

Puis deux jours d'équitation et de lac.

Alors Lise leur proposa une petite expédition à Grasse, la capitale mondiale du parfum.

45 kilomètres de route. Une belle petite ballade.

Elle l'avait déjà fait avec les japonais.

Ils en étaient revenus enchantés, et très chargés.

Mais les garçons trouvaient que c'était plus une histoire de filles et préférèrent aller pêcher la truite en rivière avec Manu.

Après un contrôle minutieux du matériel, ils s'élancèrent vers le petit cours d'eau qui alimentait le lac.

Pour Lise, ce n'était pas la peine de préparer quoi que ce soit. En effet, les gars étaient rentrés en exhibant fièrement le produit de leurs pêches. Des bourriches remplies de poissons. Il y en avait au moins pour quatre jours.

Après un nettoyage minutieux, le trop-plein des truites alla prendre place dans le nouveau congélateur. Quant aux filles, elles étaient encore sous le coup du charme des champs de lavande à perte de vue.

Et des marchés avec leurs denrées rares. Elles avaient sorti leurs chéquiers et transportaient leurs trésors dans leurs petits sacs à dos.

Des cadeaux, disaient-elles. Mais Lise savait très bien qu'elles se les réservaient pour elles.

Malia aurait beaucoup voulu les accompagner mais son statut ne lui permettait pas. Elle avait reçu tout de même comme présents de chacune un parfum différent, gestes qui lui ont fait monter les larmes aux yeux.

Autour du feu, pour une fois, il y avait deux groupes. L'un discutant bruyamment de leurs souvenirs de pêche au gros dans l'océan Indien, l'autre de senteurs subtiles.

Les enfants étaient avec Tara. Ils ont joué au Monopoly et puis sont allés se coucher avec elle.

J'étais enfin en congé !

Alors, sous l'insistance de Malia, je me suis joint au groupe et ai fumé des joints jusque tard dans la nuit.

Pour le lendemain ils ont décidé tous qu'ils ne feraient rien.

Terrasse, pastis et cigales. Et pétards, évidemment.

Car, contrairement aux japonais, pour lesquels il fallait toujours prendre les initiatives pour l'ensemble des activités, les américains les prenaient eux-mêmes.

Une semaine avant la grande séparation.

Manu leur proposa tout de même un très gros méchoui dans le troisième refuge. Avec cette fois Pablito.

Ils en avaient facilement pour six heures de marche.

Ils logeraient sur place, sur de très bons matelas que Manu avait acheminés.

Tara, étant de plus en plus disponible pour bien s'occuper des enfants, je pus les accompagner.

Lise nous avait préparé suffisamment de pain avec de la farine provenant des cultures de la vallée.

J'avais pour finir enfin trouvé dans la remise, non sans mal, des godasses de montagne adaptées à mes pieds.

L'expédition était prête.

Manu était très content. Le tout dernier refuge qu'il avait emménagé n'avait encore reçu aucune visite, les japonais ayant longtemps abandonné avant.

Il l'avait complètement équipé. Couvertures indispensables pour la nuit, et du charbon de bois en suffisance.

Enfin des sarments de vigne pour la flambée, plus quelques bûches pour la nuit.

Tout le cheminement se déroula dans un silence total.

J'étais confronté à de réels montagnards.

Quatorze jeunes amoureux de la nature.

Manu avait très bien organisé le parcours.

Tout d'abord la traversée aisée d'une forêt de chênes liège, puis arrivée dans une clairière où s'est offert à nos yeux un

spectacle inoubliable : une famille de daims, avec des daines, dont certaines allaitaient encore leurs faons.

Des mâles, avec leurs grands bois plats et arrondis qui n'avaient rien à envier avec ceux des cerfs, de la même famille, s'entrechoquaient pour s'approprier le maximum de femelles.

Mais ils ont fait mine de ne pas nous apercevoir, trop occupés à brouter l'herbe fraîche de cette belle prairie naturelle.

Ensuite, la remontée difficile d'un gros torrent asséché. Mais Pablito savait très bien où mettre ses sabots. Mieux que moi, à vrai dire. Cette épreuve passée, nous nous sommes retrouvés sur un belvédère. Cette énorme plateforme était suspendue au-dessus du vide, et permettait de contempler tout le paysage avoisinant avec une vue imprenable.

Puis nous avons rejoint sur les crêtes un petit sentier de chèvres, ou plutôt d'animaux sauvages, et après plusieurs heures de marche l'arrivée au refuge.

Enfin ! J'étais vanné.

J'essayais d'apercevoir le gîte en bas, mais nous avons depuis longtemps dépassé ce stade.

Alors ils ont commencé à rouler.

Le soleil déclinait et Manu était déjà occupé à ses préparatifs du repas.

Chacun a mis son pull. La nuit promettait d'être fraîche.

La première de ma vie en montagne ! Pas la dernière. J'ai eu une pensée pour Malia, et sa hantise pour ses chevilles. Elle ratait vraiment quelque chose.

Puis le ciel est devenu rouge. Et l'odeur de la cuisson, aromatisée par les nombreuses épices de Lise, remplit l'atmosphère.

Tout le monde avait faim.

Nous avons tous mangé avec les mains. Une pour la bonne viande rosée, l'autre pour le pain.

Inutile de dire que c'était fabuleux.

Il faisait alors presque nuit quand une sorte de nuage se profila à l'horizon et se déplaçait dans notre direction. C'était en fait des centaines de chauves-souris presque aussi grandes que celles de l'Inde, qui fonçaient sur nous avec leurs vols saccadés. On pouvait presque les toucher. Elles se déplaçaient de leurs grottes pour aller se nourrir d'insectes et de fruits dans la vallée.

Après les hululements des hiboux, nous avons eu droit aux hurlements des loups !

Là j'ai eu carrément les chocottes et mis directement une autre grosse bûche dans le foyer improvisé.

Le joint tourna jusqu'au lever de l'astre.

Puis tout le monde est allé se reposer sur les matelas, en prévision de la longue route du retour.

Au lever, nous avons aperçu des bouquetins aux cornes démesurées. Mais rien qu'un instant car ceux-ci craignaient l'homme, même de loin.

Pour le retour, Manu avait changé d'itinéraire et nous emmena dans des paysages tout-à-fait lunaires de roches calcaires, plus faciles d'accès, ou de petites ravines.

Heureusement.

On pouvait admirer en contrebas toutes les forêts de feuillus de la vallée puis, minuscules, le lac et le gîte.

Case départ.

Ils étaient un peu fatigués après cette marche splendide mais déjà tous de nouveau en compagnie des chevaux.

Ravi et Ben n'avaient plus la nécessité de se faire véhiculer jusqu'au manège. Ils y allaient volontiers à pied.

Un jour ils nous ont fait une surprise. Ils sont venus au gîte, avec leur moniteur qui ne les quittait pas des yeux, nous rendre visite sur le dos de leurs grands destriers.

Ils en étaient très fiers.

Après toutes ces semaines de répétitions ils étaient devenus d'excellents cavaliers et allaient faire de très longues balades accompagnées.

Les adultes avaient déjà depuis longtemps fait leurs preuves et pouvaient prendre des chevaux pour la journée en toute confiance.

C'est alors que Tara est venue parler à Lise sur la terrasse.

— Lise, je crois que je ne vais plus être aussi disponible.

Ravi rentre à l'école dans huit jours et je vais devoir m'occuper de ses devoirs, de son temps de sommeil, en fait qu'il ait sa mère continuellement avec lui pour son éducation scolaire.

Son avenir en dépend.

— Je te comprends Tara. Marcus ne peut pas te remplacer indéfiniment. Ravi a besoin de sa mère.

Une bonne mère que tu seras, j'en suis certaine.

— Il y a aussi autre chose. Le scooter.

J'ai l'argent des japonais et j'en ai plus qu'assez pour pouvoir me l'offrir moi-même. J'y tiens.

— Si tu veux, on peut aller l'acheter aujourd'hui.

Je connais un garage où ils ne vendent que tout ce qui est moto, avec équipements, que tu as déjà, et atelier d'entretien.

— Oh, Lise, je suis prête dans cinq minutes.

Elle est revenue avec un casque intégral sous le bras et toute en cuir noir de motard, un de ses achats utiles du temps des japonais où elle interprétait à sa manière très personnelle la

chanson « Harley Davidson » de Gainsbourg avec Bardot, et seulement deux chaises pour moto. Spectaculaire !

Dans l'autre main une liasse de travelers'chèques ficelés avec un lacet. C'est tout ce qu'elle avait pu trouver.

— Mais Tara, laisse ici tout ton argent. Je ferai un chèque et le tien, j'irai le mettre sur un compte pour toi jeudi à la banque. C'est l'argent des américains qui doit servir à ça. On en avait déjà parlé avant. Et crois-moi ils payent bien.

— Comme tu veux, Lise. Tu sais que j'ai toujours eu confiance en toi. On part de suite ?

— Le temps que je mette une veste et on est en route !

Et elles sont parties en voiture.

Tara allait faire son baptême de route pour le retour.

— Honda ? Yamaha ? Suzuki ? Tu as le choix.

— Honda. Jamais en panne. Plus cher mais meilleur.

Alors j'achète !

Elle enfourcha de suite la machine et dit : « En plus c'est super confortable. »

Le garagiste lui offrit le petit casque à la taille de Ravi, qu'elle mit dans le box arrière.

Elle était prête pour sa première excursion avec pour décors les collines, les fermes et les villages.

Mais avant de démarrer elle fit un signe de la main à Lise.

Sans enlever son casque.

Il était rempli de larmes !

Lise était avec Malia et moi-même sur la terrasse devant une bouteille de rouge. Elle nous raconta tout.

Manu récoltait dans un seau les jeunes grenouilles dans la petite mare pour les conduire au lac. Il y avait saturation.

— Mais Tara, te voilà enfin.

Nous commençons à être inquiets. Un pneu crevé ?

— Non, j'ai juste fait un petit détour pour pouvoir localiser plus facilement ce lundi la future école de Ravi.

Il ne s'agit pas d'être en retard le premier jour.

Et puis il faudra prévoir un bureau à la place du lit de Ben.

Avec mon argent.

— Mais tu sais Tara, parmi tous les rôles que tu as joués, maintenant tu composes à temps plein celui de mère attentive, et il te va comme un gant.

Les vacances hélas se terminaient et les choses plus sérieuses s'annonçaient.

Finies les journées au lac toute la semaine, l'équitation à gogo, les soirées tardives devant des BD.

Et Ravi aura comme camarade Ben qui lui, entrera en troisième année.

Une très bonne contagion.

De notre côté, nous allons bientôt avoir de nouveaux invités pour septembre et octobre.

Des saoudiens !

Dimanche.

Les américains bouclaient enfin leurs bagages.

Beaucoup avaient l'air déconfits.

Ils auraient bien voulu prolonger mais, réalistes, acceptaient la fatalité. Un petit dernier sur la terrasse et puis go !

Ils montrèrent à Lise où acheter de l'herbe sur le port.

Très discret. Et de la part d'une femme, confiance en plus.

Mais Malia et Manu étaient immédiatement revenus au vin. Aucune embrouille.

D'après Lise, ils ont fumé comme des locomotives tout le long du trajet.

Il faisait quarante degrés dehors et elle a dû de nouveau conduire la fenêtre grande ouverte.
Et tant pis pour l'air conditionné.
Enfin, ils étaient tellement sympas.
Puis elle les accompagna, comme avec les japonais, à la limite des sécurités avant l'avion pour Paris, puis New-York, puis ailleurs dans les Etats-Unis. Les garçons étaient solides mais certaines des filles larmoyaient.
Au retour, elle prit un café crème sur une terrasse.
Une question la turlupinait beaucoup.
Comment m'y étais-je pris pour engager des saoudiens ?
Elle m'en parlerait bientôt.
Et plus que certain.

Lundi, tôt lundi matin.

Nous étions tous devant l'entrée du gîte pour saluer le départ en trombe de Tara et Ravi.
Elle maniait impeccablement bien son puissant engin.
Un 250 centimètre cube, du tout gros calibre pour un scooter.
De quoi rouler sur une autoroute.
Elle était plus que beaucoup trop tôt pour les cours mais il y avait déjà quelques écoliers dans la cour de récréation.
L'institutrice en chef était de bonne heure à son poste.
Elle faisait la surveillance en attendant ses collègues.
Et puis Ravi vit Ben arriver et cela se passa dans une effusion d'embrassades.

Tara se présente.

En tant que cuisinière de Lise, les contacts furent très faciles.
Cela, la jeune femme le savait déjà d'avance.

Elle lui dit que son rôle au gîte se terminait et qu'elle allait se consacrer uniquement à son fils, qu'elle participerait à toutes les réunions scolaires.

La dame apprécia sa décision. Puis la cloche retentit. Il ne restait plus à Tara que de faire le chemin inverse en ayant lancé à Ravi « Je reviens à quatre heures. »

Une nouvelle page allait s'écrire.
De retour, elle est venue à notre table et s'est assise.
Elle a pris un verre de vin.

Malia n'avait pas dit un mot.
Elle regardait en silence le scooter et puis me dit :
« C'est maintenant le moment d'en acheter deux autres.
Un pour toi et un pour moi. »
C'est comme ça que nous avons eu trois scooters dans le gîte.
Lise avait fait la navette en fonction de Malia.

Malia put profiter alors pleinement d'une liberté sans pareil qu'elle n'avait pas connue depuis tout le temps passé au gîte. Elle avait de nouveau son sens de décision. Je la suivais en admirant sa longue chevelure de jais qui s'épandait au vent hors de son casque intégral en me disant comme d'habitude :
« Quelle femme ! »

Nous sommes allés voir les vieux joueurs de pétanque, confortablement installés devant un pastis, puis visiter quelques caves à vin, juste pour la dégustation. Nous tracions la route dans des régions complètement désertiques composées de vignobles, où nous avons fini par nous paumer. Mais il y avait toujours une propriété de vigneron dans les parages pour nous guider.

J'avais fait en sorte de laisser trois jours de break entre les deux équipes d'invités pour permettre à tous de souffler et de refaire le plein d'énergie.

Lise, de par ses relations, avait trouvé une jeune fille de

24 ans pour l'aider dans la cuisine et pour l'entretien.
Elle vivait toujours chez ses parents et désespérait trouver le
moindre job alentour.
Un très bon salaire.
Cette fille ferait le chemin à vélo, trois petits kilomètres.
Elle s'appelait Thérèse.

Tara, malgré les cours de Ravi, pas un travail terrible vu sa
grande avance, avait décidé de reprendre son service de table
en soirée et toutes ses originalités vestimentaires.

— Mais Marcus, comment ?

— On ne t'a rien dit car on n'était pas sûr à 100%.

Tu te rappelles quand j'ai pris l'avion pour Paris, sous prétexte
de rendre visite à Jo et Caro. Et bien en fait j'avais rendez-
vous avec l'ambassade d'Arabie Saoudite, et avec dans ma
poche un véritable catalogue de luxe confectionné avec soin
par Manu. Avec son très bon appareil photo numérique il avait
fait des prises de vue de l'intégralité de nos activités.

Même Pablito et Dina étaient dedans.

Hyper indispensable comme pub.

Et puis j'y ai rencontré des personnes très importantes
question fric, des magnats du pétrole. J'avais loué un costume.
Quand je leur ai parlé de ma référence de l'ambassade du
Japon, ils m'ont dit qu'ils avaient gardé de très bonnes
relations diplomatiques et économiques avec eux.

Puis je leur ai lâché mes contacts avec les USA.

Là, ils ont craqué !

Ils connaissaient très bien l'ambassadeur du Japon et allaient
lui téléphoner de suite.

Après deux heures, c'était pratiquement signé.

— Les vendanges leur feront beaucoup de bien. C'est dur
mais comme ça ils seront mieux aguerris pour affronter la vie.

Et puis toutes les activités que vous leur proposez, encadrées par des professionnels, leur seront plus que bénéfiques.

Je vais leur organiser un voyage de deux mois en Provence.

Des jeunes couples, comme vous le désirez.

C'est le plus bel âge.

Je vous recontacterai plus tard.

Et question finances ?

Deux mois, cela doit représenter pas mal de boulot tout ça.

— Alors Marcus, tu as dit quoi ?

— J'ai triplé les prix !

— Mais enfin, Marcus, nous avons déjà des prix les plus élevés vis-à-vis des hôtels les plus chics de la côte.

— Oui, peut-être, mais eux n'offrent pas une famille.

Un petit détail. Un jeune couple qui va nous quitter après deux semaines. Mariage. Et de plus l'anniversaire des dix-huit ans de la jeune fille. Ils rentreront dans leur pays pour ces événements exceptionnels.

Mais leur père assurera le séjour prévu pour deux mois, afin de ne pas nous mettre dans l'ennui.

— Alors ça tombe bien.

Hélène pourra occuper cette chambre vide dans une quinzaine de jours et ça la changera un peu de vivre chez ses vieux.

— Et à quelle heure va-t-elle commencer son service ?

— Je pense que vers quatorze heures ça suffira.

Sauf le jeudi pour le marché. En plus de Tara.

C'est précisément le jour de l'arrivée de nos saoudiens.

Je suis curieuse. En tout cas je pense bien que ce sera fini pour les sangliers.

Alexis a vingt-cinq poulets à liquider la semaine prochaine.

Je vais en profiter pour les réserver vite fait.

J'ai aussi repéré une bergerie dans la vallée et vais acheter deux moutons. Le nouveau congélateur va bien servir.

Et il ne faudra pas que j'oublie les œufs, mes cinq poules ne pondent plus. Et puis pour vingt...

Qu'en penses-tu Manu ?

— Tu sais, Lise, je crois qu'ils doivent être assez végétariens.

— Et bien Manu, je suis spécialiste en végétaux.

Ça tombe superbement bien.

— Mais moi, j'aime bien la bidoche, et Dina aussi.

Tu pourras nous préparer deux gamelles ?

— Tu aimes aussi ronger les os ?

Tara rentrait avec Ravi, un sourire jusqu'aux oreilles.

— Il est déjà en seconde !

Il doit aujourd'hui pour devoir réviser son alphabet.

Mais il le connaît déjà jusqu'au bout des doigts.

Merci Marcus !

Quand elle pénétra ensuite dans sa chambre, elle eut une agréable surprise. Un bureau et une nouvelle armoire.

Elle se prosterna devant le poster de son dieu Eléphant et le remercia de tant de gentillesse de la part de ses amis.

Quand elle chercha Ravi, elle le trouva endormi sur un des sofas, et sur Dina.

Le décalage horaire.

Avion Paris-Nice... Atterri.

Lise était, comme d'habitude, largement à l'avance.

Parmi les pancartes des grands hôtels, dont le personnel se bousculait, elle n'avait dans ses mains qu'un petit carton sur lequel elle avait écrit le matin même au marqueur « gîte. »

Elle les attendait avec impatience devant le couloir de sortie et fut directement sûre que c'étaient eux.

Entièrement fringués de blanc, baskets, pantacourts, tee-shirts et comme couvre-chef une petite casquette « pro style golf » de très bon goût.

Niveau des filles, très belles, avec leurs jupettes comme des joueuses de tennis, le tout toujours en blanc.

Même leurs petits bagages de cabine à roulettes étaient blancs.

Une main se tendit.

— Vous êtes bien madame Lise ?

— Oubliez le madame et tutoyez-moi, je préfère.

— Et bien nous avons fait une escale de deux jours à Paris.

La tour Eiffel, bien sûr, et puis la pyramide du Louvre.

Mais trop de bruit et de pollution. Embouteillages permanents et tout.

Enfin, nous sommes tous heureux d'être invités chez vous, dont la réputation dépasse les frontières.

L'air pur et du sport à profusion. Nous comptons faire nos achats sur place. Dans une grande ville comme celle-ci, nous trouverons facilement de quoi nous vêtir, n'est-ce pas ?

— J'ai ce qu'il vous faut. Ici je connais tout, j'y suis née.

Alors je vous rejoins dans quatre heures.

Elle les conduisit devant deux boutiques de mode contiguës, en communication l'une avec l'autre.

Une pour hommes, l'autre pour dames.

A 17 heures, lorsqu'elle se présenta avec son sac d'épices, ils étaient respectivement toujours en caleçons et en petites culottes dans chaque partie du magasin.

Avec un amoncellement impressionnant de vêtements de tous genres sur le comptoir.

Marise avait du mal à suivre pour enlever les étiquettes.

Et chez les filles ce n'était pas triste. Pire !

Tout fut dévalisé.

Marise, qui était la propriétaire des deux magasins, se demandait ce qu'elle allait pouvoir faire jusque sa future collection. Celle d'été avait complètement disparu, et remplacée par une épaisse liasse de travelers'chèques.

Lise lui proposa alors de prendre des vacances où elle pourrait faire des connaissances très intéressantes.

— Oui, tu as tout-à-fait raison. Ma saison étant largement assurée par leur générosité, je vais pouvoir enfin me taper un beau maître-nageur en Corse. Mon rêve. Je n'ai tout de même que trente ans et je vais en profiter à fond, crois-moi. Et encore mille fois merci, Lise.

Mais il leur manquait encore quelque chose. L'un d'eux lui montra du doigt son sac d'épices.

« Ça, mais plus personnel. »

— Demande Max, sur le port. Il a du bon.

Mais prend avec toi mon sac, ce sera plus discret.

Et c'est comme ça qu'il acheta un demi-kilo d'herbe et une grosse plaquette de shit noir. Du « double zéro », le meilleur.

Enfin, ils étaient tous maintenant parés pour la grande aventure qui les attendait.

Ils n'avaient pas fumé dans la camionnette, absorbés par les paysages variés qui défilait.

Il y a eu un mouvement de foule quand ils arrivèrent devant le panneau qui indiquait la direction du manège.

Lise leur promit qu'ils s'y rendraient dès le lendemain.

Elle avait téléphoné au gîte à Manu pour qu'il prépare vite un méchoui et Thérèse s'occuperait d'une grosse salade.

Elle savait comment faire. Pour le pain, Lise l'avait exceptionnellement acheté sur le marché.

Il fallait pouvoir improviser.

Ils nous parlèrent de leurs études qu'ils avaient terminées dans d'importantes facultés de droit, de médecine, de littérature, et qu'ils faisaient une pose avant d'aborder des spécialisations. Ils s'étaient déjà tous rencontrés sur les campus de Ryad depuis longtemps.

Aussi qu'ils n'avaient rien à voir avec la religion musulmane.

La preuve, ils mangeaient aussi du porc.

Manu envisageait déjà une partie de chasse.

Thérèse était retournée chez elle. Ravi se coucha plus tôt pour l'école.

Lise tira pour la première fois sur un joint, en compagnie de Malia, Manu et de moi-même.

Le lendemain matin, nos invités se levèrent vers dix heures. Aucune trace de leur défonce de la veille.

Malia leur a fait faire une heure d'exercices de mise en forme et de yoga.

Ils étaient tous en jean moulant de marque, de blousons bleus, rouges, ocres, et certains en rose. Selon chaque goût.

Le patron du manège était content de cette nouvelle équipée. Ils ont fait tous un tour de l'hippodrome et il décida de suite qu'ils étaient fin prêts pour une ballade dans la garrigue, mais avec toutefois un guide pour ne pas s'égarer dans ce paysage inconnu, comme les américains.

Tara donnait spontanément un bon coup de main à Thérèse qui n'en sortait plus devant le boulot de changer les draps tous les jours, le lavage des sols et le nettoyage des légumes.

Une femme du village s'occupait de la lessive à temps plein.

Malia et moi faisons en scooter le tour des vignobles pour repérer de possibles endroits où vendanger.

— Mais les enfants, les vendanges commencent en juillet

jusqu'en octobre. Ici elles sont déjà terminées, ça dépend de la variété des cépages.

Allez voir à côté, je crois qu'ils sont plus tardifs.

En effet. Les raisins étaient toujours sur les arbustes et croulaient sous leurs poids.

Bien rouges pourpre.

— Vous êtes des saisonniers ?

— Non, c'est en fait pour faire découvrir à certains touristes le travail de la vigne.

— Des touristes ici ? Je ne connais qu'un seul endroit où il peut y avoir des touristes dans le coin : le gîte de Lise.

— C'est bien ça.

— Mais Lise est ma meilleure cliente ! Entrez une minute, il fait trop chaud dehors. Je vais vous faire goûter une de mes meilleures bouteilles.

— Une petite goutte alors. Nous sommes motorisés et si nous abusons ce sera le zigzag.

— Mais un verre n'a jamais achevé personne.

Alors ces jeunes, pour combien de temps ?

— Seulement trois jours. Mais en logeant sur place.

— Levés à six heures, couchés à huit et avec pour unique menu de la semaine du pain, du fromage et du vin.

— C'est O.K.

— Et pour leur salaire ?

— Zéro. Ce n'est qu'un stage d'essai. Et ils vous achèteront, j'en suis certain, plusieurs cartons de votre meilleur vin.

Quand estimez-vous qu'ils pourront venir ?

— Pas avant trois semaines. Il faut que le raisin soit fin prêt à la perfection. Mais considérez que l'invitation est faite.

Des touristes... Ils vont bien souffrir sous le soleil...

De retour au gîte, devant un pastis, nous avons raconté à Lise et Manu notre aventure de la journée.

— Alors Malia, quand viendras-tu nous rejoindre au premier refuge ?

— C'est comme si vous demandiez à une danseuse étoile d'escalader le Mont Blanc.

Malia était « ma » danseuse étoile !

Un jour, il y a plus d'un mois, Lise décida d'emmener Dina chez une pédicure pour lui faire entretenir les ongles. Trop longs à son goût. Elle en est revenue plusieurs heures plus tard, rayonnante. Petits papotages.

Puis Dina prit soudain du poids. Manu lui dit de la nourrir un peu moins mais au contraire elle reçut une double ration. La chienne devenait de plus en plus ronde.

Ravi se couchait tous les jours scolaires à 19 h.30, avec une BD et Dina comme doudou, ce qui permettait à Tara de faire le service du soir. Puis elle aidait Lise à nettoyer les casseroles et nettoyer à fond la cuisine.

Après cela elle venait de suite autour de la grande table, rallongée pour l'occasion, avec les saoudiens et se mettait comme tout le monde à fumer de l'herbe et du shit.

La famille au grand complet.

Un soir, Lise nous fit part que nous allions nous agrandir.

Les futurs chiots de Dina !

Le jour où elle était partie chez la pédicure, sur ce plan, elle n'avait pas menti. Quelques coups de ciseaux et ce fut vite terminé.

Après elle s'est rendue dans un chenil d'élevage réputé de la région, choisit un beau grand mâle reproducteur et la fit saillir. Cela a pris deux minutes. Elle était réceptive.

Lise avait calculé juste.

Manu courut chercher les dernières bouteilles de champagne

qui restaient depuis l'anniversaire de Ken et ce fut de nouveau la fête intégrale.

Nous étions tous rodés dans nos activités respectives. Autour du lac avec le jogging de Malia, puis le beau barrage en barques, les plongeurs, l'équitation, leur principale occupation, tous les sports nautiques...

Et puis ce fut le tour de Manu.

Deux jours au troisième refuge avec Pablito pour les vivres et le vin. Un agneau entier et le pain de Lise.

Ils étaient infatigables et savaient écouter le silence de la nuit.

En osmose totale avec la nature.

Et y compris moi-même et Manu, complètement stones.

Nous étions déjà à un mois de la fin de leur séjour.

Dina était vraiment grosse. Elle gratta un soir le sol et nous avons tous compris que le grand bonheur était arrivé.

Nous lui avons emménagé une épaisse couche de paille fraîche provenant de l'enclot de Pablito, plus naturelle et plus confortable qu'une simple couverture et avons dû l'aider un peu à en sortir six gros chiots magnifiques qui ont trouvé de suite le chemin des mamelles gorgées de lait.

Nous l'avons laissée tranquille avec sa belle portée et ouvert un grand nombre de bouteilles de vin.

Ils avaient envie de retourner le lendemain sur les plages pour faire de la planche à voile.

Et le plein de dope.

Lise était heureuse de les y emmener et par la même occasion d'informer ses copines de l'événement.

Manu était allé chez Alexis.

— Si tu veux, Gérard, tu peux avoir mon cochon.

Il est adulte maintenant.

— Non, Alexis. Ton cochon, garde le pour toi.
C'est toi qui l'a élevé avec attention et il te revient à toi seul.
Je suis juste venu t'emprunter ton fusil pour un sanglier.
N'oublie pas que j'ai vingt bouches à nourrir.
— Tu as raison. Il y a dans le deuxième bois dans la vallée un mâle isolé, en dehors du groupe, qui a des petits. Il est en trop.
C'est celui-là qu'il faut éliminer, pas un autre.
— Je suivrai tes conseils. Ne t'en fait pas pour ça.
Tu me connais.
— C'est avec une entière confiance que je te confie l'arme.
Elle vise juste.
— Prépare déjà tes couteaux.

Je me trouvais seul avec Malia sur la terrasse
— Alors Malia, tu te sens bien parmi nous ?
— Oui, tant qu'on m'appelle Eléonore.
— Et des paysans, qui n'ont pas la télé ?
— Oui, maquillée.
— Et des artisans, qui n'en ont pas non-plus ?
— Oui, maquillée.
— Alors pourrions-nous faire un tour chez eux en scooter un de ces quatre ?
Je suis au courant d'un coin où on distille de la lavande selon des traditions anciennes avec d'authentiques alambiques en verre. Ça pourrait être intéressant, tu ne crois pas ?
— Marcus, tu en fais beaucoup trop.
Et moi qui reste tout le temps renfermée dans ma coquille.
— Je connais bien ta situation, et elle n'est pas enviable.
Mais un jour ça changera, crois-moi.
— Aux Etats-Unis ?
— Oui, mais un peu de patience.

Cela ne va pas se faire en un jour. Attend la fin de la saison.
J'y travaille déjà.

Il leur restait encore trois semaines au gîte quand ils nous dirent qu'ils avaient rencontré Marise, de la boutique de mode, toute bronzée et avec de plus en plus en compagnie d'un très beau jeune homme musclé d'environ son âge.

Aussi lui signalèrent-ils qu'ils allaient la dévaliser une nouvelle fois de toute sa collection d'hiver car ils comptaient suivre quelques perfectionnements en langues étrangères à Londres, et que là-bas il fallait mieux se couvrir. Elle n'aurait plus qu'à aller skier à Chamonix.

Malia était de plus en plus farouche.
Il faut dire qu'il y eut ces derniers temps beaucoup de voitures en provenance de la ville pour admirer les bébés. En une petite quinzaine, presque tous les nouveaux chiots étaient réservés. Et un pour l'institutrice de Ravi.

Mais Lise préférait les garder un mois de plus au lieu des six semaines de sevrage habituelles.
Elle ne pouvait pas s'en séparer. Enfin, Dina était jeune et pourrait encore remettre ça une autre fois.

Le sanglier arriva juste à point.
Ils étaient très minces mais mangeaient comme quatre.

Manu les emmena, avec carte et boussole dans des contrées encore inexplorées par lui. Tous avaient des sacs à dos et des sacs de couchage. En plus leurs chaussures de montagne toutes neuves, n'ayant servi qu'une seule fois pour se rendre au troisième refuge.

Mais ici sans Pablito.

Il avait tout de même pris la précaution d'emporter le fusil de chasse d'Alexis.

Ils voulaient de la montagne ? Et bien ils allaient être servis.
Manu leur apprit beaucoup de choses.
Comment faire du feu rien qu'avec un petit morceau de bois, à voir, à écouter, à marcher de longues distances sans se fatiguer.
Après trois jours et deux nuits d'absence, Lise était folle de joie de les revoir tous sains et saufs.
Elle leur avait préparé un pot-au-feu grandiose, sachant qu'ils allaient être affamés.
Elle avait tout-à-fait raison.

Puis le raisin fut mûr à point.
Lise les conduisit au vignoble et les abandonna à leur sort.
Après trois jours de cueillette intensive sous le soleil ardent du midi, ils n'en pouvaient plus !
Elle leur expliqua que tous les saisonniers partaient du Sud de l'Espagne et faisaient les cultures jusqu'au Nord de la France sans relâche. Toute une saison.

L'un d'eux lui dit que c'était une bonne expérience de la vie, autre chose que le ski nautique.
Là-dessus, après un petit joint, ils sont tous allés se coucher.
Manu et Lise aussi. La soirée était terminée.

Je restais seul sur la terrasse. Pas longtemps. Malia était venue me rejoindre et en passant derrière moi frôla de la main ma tignasse.

Nous sommes allés en scooter dans la région de Grasse.
Il y avait beaucoup d'artisans distillateurs.
Les alambiques étaient très impressionnants, plus de dix mètres de longueur. Malia était très contente de son déplacement, qui nous avait pris plus d'une heure à fond la caisse parmi les champs de lavande et par les petites routes.
Elle acheta deux parfums.

Un pour elle, l'autre pour moi. Touché.

Elle me confia alors qu'elle avait déjà recueilli toutes les coordonnées des saoudiens pour la vente de certains diamants. Elle prévoyait à court ou moyen terme d'en écouler une partie à prix d'or pour augmenter enfin considérablement son compte en banque.

— On ne va pas acheter une baguette chez le boulanger avec un diamant, n'est-ce pas ?

Il me faudra des dollars à la pelle pour les USA.

Je sais qu'ils sont en sécurité dans un coffre à la banque par tes soins mais je crois que je vais bientôt de nouveau en sortir une dizaine, et avec le prix qu'ils méritent : le plus fracassant !

— Tu as raison de penser un peu à ton avenir, mais contemple un peu ce que tes quelques « vieilles bagues anciennes » ont pu réaliser. Le bonheur de Lise et Manu, de Tara et Ravi, et de Dina même. Et puis rien que des invités du monde entier, de la première classe. C'est toi-même qui, si je me souviens bien, leur ont conseillé de voler très haut.

J'aimerais te voir un peu plus sourire après tout ça !

Les saoudiens ont consacré l'entièreté de leur dernière semaine aux chevaux.

Ils étaient devenus de vrais cavaliers, avec les bottes, le pantalon en cuir, la bombe, et chacun d'eux leur cheval attitré.

Ils portaient maintenant en randonnée sans guide, et après leurs chevauchées effrénées, brossaient de leur écume leurs précieux animaux.

Le propriétaire était d'autant plus satisfait qu'il avait une clientèle qui reviendrait. Un mois de congés et ils seraient sur place.

Ils s'intéressaient à tout.

Les indomptables, ils les domptaient. Le saut d'obstacles les passionnait aussi.

Et puis en course de fond ils étaient experts.

Les plus turbulents des étalons n'avaient qu'à bien se tenir.

Après leurs journées aussi bien remplies, le barbecue de sanglier était le bienvenu.

Ils parlèrent ensuite beaucoup de grande cavalerie, de charges des chevaux arabes contre l'armée napoléonienne, des petits mais robustes chevaux mongols envahisseurs de l'Inde, et de plein de choses qu'on ne comprenait pas très bien.

Et puis enfin, après la fin du repas, tout se calmait après le premier pétard.

La dolce Vita.

Les cigales et les grenouilles...

Les filles étaient plus discrètes que les américaines, mais je suis sûr que la nuit elles devaient se mordre les lèvres.

Normal.

Lise, qui avait maintenant beaucoup de temps libre, préparait pour chaque soir des gâteaux différents.

Cela collait bien avec le cannabis.

Elle avait dû aussi tripler ses commandes de vin, car ils étaient insensibles aux « mélanges. »

Le vigneron, qui nous connaissait bien maintenant, nous avait dit qu'ils avaient commandé une grosse quantité de cartons, à faire livrer à leurs domiciles. De la bonne promo.

Tara était une mère poule pour Ravi. Toujours dans les temps pour aller et le rechercher à l'école. Elle s'occupait bien de ses devoirs et veillait à sa tranquillité, en dehors de l'ambiance qui pouvait régner dehors. Elle faisait son service de 20 heures précises, avec ses fantaisies, vaisselle puis terrasse et pétards. Elle avait terminé sa journée. A l'aise.

Manu, qui s'occupait des braises, était aussi de la partie. Puis il était le premier à s'éclipser avec Lise sous la couette.

C'est ainsi que nous vivions, et que nous allions vivre durant les six mois avenir puisque la saison touchait à sa fin.

Et quelle saison !

Japon, Amérique, Moyen-Orient.

Comment avons-nous fait pour en arriver là ?

— C'est à toi que je pose la question, Manu.

— Marcus. C'est le meilleur des managers, je le confirme.

Moi, je lui ai simplement donné dans les mains de la documentation. Collaboration avec un spécialiste en ville.

De la bonne, je dois en toute modestie, l'avouer mais...

— Mais quoi ?

— Il a fait le reste tout seul. Je l'admire pour ça.

— Tu crois qu'il va en rester là ?

— Non. Il va nous quitter. Quand il aura réglé certains détails délicats avec Malia.

— Il va partir avec Malia ?

— Evidemment. Elle doit se refaire une nouvelle vie. Ailleurs.

— Mais où ? Elle n'est pas bien parmi nous ?

— C'est une femme de spectacle. Sa place est sur les planches, dans les studios ou sur les plateaux de cinéma.

C'est une artiste.

— Après tout ce qu'elle a apporté ici.

Aller rien que vers des ennuis.

— Non. Aller vers une nouvelle liberté !

— Je crois que je vais passer une nuit blanche.

Nous avons dû surélever la remorque avec une bâche pour caser tous les vêtements qu'ils avaient achetés chez Marise.

Ils voyageraient en fret.

Ils nous avaient aussi laissé toute l'herbe qu'ils ne pouvaient naturellement pas transporter.

— Nous reviendrons en France à Noël et ferons peut-être une escale chez vous avant d'aller skier.

Puis Lise prit le volant. Elle démarra en trombe et klaxonna trois fois. Les scooters lui firent échos. Elle leur avait préparé avec beaucoup de finesse quatorze cakes de sa fabrication personnelle car elle savait que dans les courtes distances on ne leur donnait jamais à manger.

Elle est revenue de nouveau avec les yeux rouges.

— Je garde Thérèse. Elle travaille très bien et est volontaire. De plus ses parents ne roulent pas sur l'or, loin de là. Je pense qu'il y aura quelques pensionnaires cet hiver. On ne sait jamais. Mais cette fois-ci à des prix abordables. Je ne cours pas après le fric.

— Moi je vais retourner pêcher la truite à la mouche en rivière. Tu m'accompagneras Marcus ?

— Evidemment.

— Et toi Malia ?

— Je ne sais pas. Je vais me laisser vivre en buvant comme une pocharde et en fumant la moquette du matin au soir. Ça vous convient ?

— Fait comme tu voudras, Malia. Tu auras toujours de toute façon les cigales pour te tenir compagnie.

La pêche.

— Dis, Marcus, elle est toujours comme ça ?

— Imagine, un mois de taule et trois mois de psy. Pour ce qu'elle n'a rien fait.

Ça te marque.

— Je dois reconnaître que c'est indélébile.

Mais elle ne me dit rien. Tu dois en connaître un peu plus que moi sur le sujet, non ?

— Je ne peux t'en dire plus.

C'est à elle de t'en parler, quand elle sera prête.

— Alors n'en parlons plus, ce sera mieux comme ça.
J'ai une touche, amène la bourriche.

Ce fut une soirée à la truite.

Mais le cœur n'y était pas. Il manquait Malia.

Dans sa chambre. Visiblement elle dégénérait totalement.

Elle avait repris de la coke. Plus rien ne l'intéressait.

Même pas son scooter.

— Marcus, fait quelque chose.

— Plus facile à dire qu'à faire. Je ne sais plus comment m'y prendre. Mais rassurez-vous, je finirai bien par trouver la résolution. Je la connais et d'ici quelques jours elle sera de nouveau parmi nous. Santé !

— Malia, c'est Marcus. Je peux entrer ?

— Mais bien-sûr mon meilleur ami.

Tu es toujours le bienvenu.

— C'est pour parler des trésors de ton père et j'ai une solution possible avant d'analyser les choses plus en détail.

C'est un challenge qui peut nous mener plus loin.

Aux Etats-Unis, par exemple... Peut-être.

Mais il va falloir la jouer très en finesse.

Avec une étroite collaboration avec Manu.

Alors, s'il te plait bien, vu que je me bouge à fond le cul pour ton honorable personne, tu pourrais au moins venir manger les truites que j'ai pêchées pour toi, tu ne crois pas ?

— J'arrive.

— Enfin !

Elle s'excusa de son absence, dévora trois grosses truites d'affilée, puis est allée voir les chiots qui gambadaient déjà. Elle leur a servi leur bouillie de viande et de légumes hachés maison. Elle s'est installée ensuite à la grande table comme si sa déprime n'avait jamais existé.

Un joint tourna.

Tout le monde était enfin heureux.

— Marcus, j’aimerais aller quelque part demain.

— Oui, où tu veux.

— Voir les chevaux au manège.

Pas pour les monter, mais on m’en a si souvent parlé.

Je peux le faire mais uniquement pour le plaisir des yeux.

Encore une fois, j’avais gagné la partie !

— Manu, tu te souviens le soir où les amerloques avaient décidé de dormir en ville ?

— Très bien, pourquoi ?

— Ne m’avais-tu pas parlé d’un certain Conte de Lison, de son château de la Loire pour y installer toute la collection d’Art de mon père ?

Tu m’avais dit que nous en parlerions en fin de saison.

Les saoudiens sont maintenant partis alors...

— Oui, le Conte de Lison. Je l’avais presque oublié celui-là.

Le problème réside dans le fait que je ne peux plus le rencontrer personnellement. Il faudrait que j’en parle à Marcus. Lui seul peut faire quelque chose. Il a toujours un remède à tout. Tiens, à propos, j’ai eu Jean au téléphone pas plus tard qu’il y a deux jours. Tout se passe très bien.

Un soir, il a vu deux individus louches roder dans les parages.

Il était avec son doberman et un fusil de chasse sur l’épaule.

Un petit coup de chevrotine en l’air et ils ont détalé comme des lapins. Il surveille même le quartier !

Le parc est nickel et il a aussi nettoyé les vitres extérieurement.

Pour l’intérieur, il n’y met pas du tout les pieds.

Du coup cinq centimètres de poussière et les araignées s’y donnent à cœur joie. Après plus de neuf mois...

Il était en train de tailler les arbustes.

Il m'a dit aussi que le jour où la villa serait louée, il aurait son avenir assuré : jardinier patenté.

Tu vois qu'à ce niveau-là, il n'y a pas de soucis à te faire.

J'étais témoin de cette conversation, puis une idée m'est venue à l'esprit.

— Ses hôtels se trouvent bien à Nice, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je ne vois pas le rapport.

— Et bien je vais aller sur place, donnerai ta carte de visite dans chaque lieu pour qu'il te contacte personnellement et à moi de jouer. Tu serais à l'étranger et n'aurais par le temps de t'occuper de ça.

— Ingénieux !

— En fait, il vaudrait mieux que je me fasse faire une carte personnelle, comme ça tu serais complètement en dehors du coup. Une petite demi-heure chez n'importe lequel imprimeur et ce serait O.K. J'irai dès demain faire mes investigations dans ces hôtels, puis il suffira d'attendre qu'il soit peut-être de retour en France, vu qu'il voyage beaucoup à l'étranger.

Persévérance.

Malia m'a pris la main et m'a donné un gros bisou sur les lèvres devant Lise, Manu et Tara qui étaient venus nous rejoindre. Ils ont eu tous trois des regards complices.

Elle m'a dit : « Toi, tu me suivrais jusqu'au bout du monde. »

Là-dessus je lui ai répondu : « J'y comte bien ! »

Nous vivions au ralenti.

Lise préparait des petits plats dont elle avait la recette. Thérèse, qui n'avait pas grand-chose à faire, s'occupait du nettoyage de toutes les pièces à fond. Tara des devoirs de Ravi en prévision de ses examens.

Malia et moi étions toujours en randonnée dans la région, avec des haltes dans les fermes et chez les artisans.

Et puis dans les caves à vin.

Jusqu'au jour où Lise a reçu une enveloppe rose, et elle venait de loin.

« Ma chère Lise et vous tous, nous avons le plaisir de vous annoncer que va naître bientôt, dans quelques mois, notre petite fille, que nous allons appeler Lisa. Nous viendrons vous rendre une petite visite avec elle dès qu'elle saura marcher. Amitiés. »
Signé : Goldie et Brayden. Oklahoma City.

— Je pense que nous en sommes à l'origine.

— Nous tous aussi.

— En quelque sorte, je vais de nouveau être grand'mère.

Ou marraine, qui sait.

— Comment pourrais-tu être marraine ? Tu sais, cela demande beaucoup de responsabilités, et ils habitent de l'autre côté de l'Amérique par rapport à nous.

— Et bien Manu, ça te fera des vacances !

— Tiens, qui a emporté le dernier chiot ?

— La femelle. Chez Alexis. Bientôt Dina ne sera plus seule pour aller se baigner dans le lac.

Et je pense qu'il y aura de plus de nouveaux chiots.

Dans un peu plus d'un an.

Ben venait passer tous les week-ends au gîte.

Après une heure de devoirs sous ma surveillance attentive, ils avaient quartier libre.

Echecs, Monopoly, Dames...

Et puis naturellement les bandes dessinées.

J'allais seul toutes les semaines en voiture, la camionnette étant rentrée au garage depuis longtemps, en commander des neuves. J'étais devenu le meilleur client du libraire et il en faisait venir des nouvelles très régulièrement.

Il ne pouvait plus suivre.

Le Mistral du Nord et la Tramontane de l'Ouest, glacials, soufflaient très fort.

Plus personne ne mettait le nez dehors, à part Dina.

Elle avait absolument besoin d'eau et, malgré le lac refroidi, allait au moins y tremper les pattes, la petite mare n'étant pas assez profonde.

Le soir, Manu allumait une flambée dans la grande cheminée du salon autour de laquelle les enfants jouaient aux cartes.

Il avait fait installer une bibliothèque vitrée, en harmonie avec le décor, où s'accumulaient les précieux livres.

Nous dégustions des « grands crus » que Malia et moi-même avions dénichés dans des caves lointaines.

Il faut dire que nous roulions beaucoup.

Nos box réservés aux casques étaient toujours remplis.

Ça nous changeait du vin jeune du pays.

Nous avons invité Alexis et sa petite chienne, qui avait déjà fort grandi.

Puis il convia Manu à une journée de chasse. Pas pour du sanglier, mais pour une autre catégorie de gibier.

Ils en sont revenus avec un chevreuil, une patte cassée.

Il ne pouvait pas survivre longtemps.

Manu a bombé le torse quand il a accroché sa nouvelle carabine au mur, au-dessus de la cheminée.

C'est lui qui avait tiré l'animal.

Ce soir-là nous avons fait un repas de gourmets.

Dina jouait avec la petite chienne Lara, le nom qu'Alexis lui avait donné en relation avec sa dernière épouse, qui avait fui les travaux de la ferme. Puis, assez givré, sa langue se délia.

— Vous savez, avec l'argent que vous m'avez donné pour tous mes petits services rendus, j'en ai suffisamment pour m'offrir des petites vacances... dans un club de rencontres.

J'en ai marre de la solitude.

Et puis j'ai fort l'intention de me séparer de mes terres et de mon tracteur.

A la place, un bon cheptel d'une centaine de moutons dont la transhumance se ferait dans la plaine « Dorée » à quelques kilomètres d'ici. De la très bonne herbe sauvage.

Des pâturages idéaux.

Reste à trouver ce club. Ma décision est prise.

— Et tu as une idée où aller ?

— Et bien Marcus, non.

— J'ai entendu parler d'une petite île grecque qui est spécialisée dans les mariages, pas loin d'Athènes.

On y trouve toutes les nationalités et toutes les tranches d'âge.

Au fait, quel âge as-tu exactement ?

— Je vais avoir 60 ans, et toujours frétilant comme un gardon.

— Quand comptes-tu partir ?

— Le plus tôt possible.

— Je vais t'arranger cela au plus vite, comme ça tu seras des nôtres pour les fêtes de fin d'année.

— Je savais que je pourrais compter sur toi, Marcus, et ta famille si unie.

Merci !

Je sais que vous prendrai soin de mes derniers animaux, et de Lara, durant mon absence.

On a ouvert une bouteille de cognac.

Et puis une chambre pour Alexis, incapable de rentrer chez lui.

Le vol Nice-Athènes sur Air France, cinq heures, pour cause d'escales. Plus le bateau.

Alexis, n'ayant jamais pris l'avion, était un peu angoissé.

Je lui ai dit que c'était plus rapide que le tracteur. Il a rigolé.

Puis il est reparti en une relative confiance. Et seulement deux jours après notre discussion.

Une quinzaine après, il était de retour réjoui, avec une très jolie femme de 48 ans.

Une russe.

On a sorti de suite les bouteilles spéciales pour l'occasion.

Son nom était Agata.

Elle était amoureuse des animaux et d'Alexis, qui était resté un très bel homme.

Ils allaient passer le réveillon au gîte, tandis qu'Hélène irait dans sa famille.

Agata était vraiment cool.

Quand elle ne caressait pas Alexis, elle caressait les chiennes.

Les sarments, augmentés de très grosses bûches, donnaient une douce chaleur parfumée.

Il faisait plutôt frais à l'extérieur.

Les parents de Ben étaient de nouveau partis en vacances.

Une aubaine pour Ravi.

Ils étaient allés tous deux dans les bois couper un jeune sapin dont ils firent la décoration avec ce qu'ils avaient sous la main.

Presque rien.

Mais à minuit pile, ils ont découvert avec émerveillement de « vrais » cadeaux : les nouvelles BD fraîchement sorties de chez l'imprimeur !

La famille s'était décidément bien agrandie.

Je suis descendu en ville avec Agata pour qu'elle puisse s'acheter enfin de nouveaux vêtements pour le Nouvel An. Jusqu'à présent elle empruntait ceux de Lise, même taille. Mais devant la boutique de Marise, je vis une petite annonce qui disait « je suis sur mes skis jusque mi-janvier. »

Ne sachant où aller, j'ai fait des achats qui allaient profiter à tout le monde : des feux d'artifices et des pétards.

Les plus gros.

Agata se foutait des fringues, fort heureusement. Elle m'avait accompagné juste pour contempler le paysage.

Ah, si j'étais allé sur l'île à sa place...

Mais il n'y avait que Malia qui m'allait.

Je regrettais nos folles randonnées à travers les champs de céréales variés, les rochers et les vallons de toutes sortes.

C'est alors que j'ai eu une idée géniale.

Je suis allé dans le magasin de motos et ai acheté deux combinaisons en cuir bleu foncé avec des gants.

Ainsi nous ne craindrions plus les vents glacés.

De retour au gîte, je mis Agata dans le secret, le tout étant réservé pour la soirée de Nouvel An. Soirée attendue par tous.

Malia téléphona à Jo et Caro.

Elle pleura.

Trop sensible.

Et puis ce furent les explosions dans le ciel.

Alexis et Agata vinrent nous rejoindre pour le champagne.

J'avais pour l'occasion acheté deux bouteilles de vodka.

Agata avait la descente facile.

Alexis ne suivait plus. De plus le cognac...

Et rebelote pour une chambre d'hôte.

Quand Tara voulut se coucher, très tard, elle trouva les gosses endormis sur son lit, les livres ouverts.

Elle prit une chambre aussi.

Il était l'heure du lever du soleil.

J'avais passé le cap avec Malia.

Nous avons pris une ligne de coke. Même trois.

Je lui ai demandé : « Pourquoi ? »

Elle m'avait très bien compris.

« Quand je serai en sécurité totale, je serai 100% avec toi. »

Cela me donna chaud au cœur !

Trois casques intégraux, plus un tout petit, fonçaient sur des engins puissants vers une école de village.

Elle l'avait appelé « Filou », avait un très grand jardin et de plus un étang à proximité.

Les vacances étaient terminées.

Ravi devait se refaire à de nouvelles habitudes. Ben aussi.

Vêtus tout de cuir, comme Tara, qui bifurqua vers le gîte, nous sommes allés prendre un verre « primeur » chez des vigneronns que nous connaissions maintenant très bien.

Il faisait une température très douce dans les caves.

Nous avons enlevé nos combinaisons.

Mais il n'y avait pas que du vin jeune, loin de là. Ils nous ont fait goûter du dix ans d'âge, bouteilles qui furent de suite commandées et payées cash pour une livraison au gîte. « Mise en bouteille à la propriété » ou « Château. » Du Bio intégral.

Nous remplissions progressivement la cave pour la prochaine tournée.

Question nouvelle saison, il n'y avait pas à s'en faire.

Le bouche à oreille allait aller bon train.

J'étais comme tous les soir en la bonne compagnie de Malia. Une bouteille de champagne rescapée du tremblement de terre et de la coco en orgie.

Quand mon portable sonna.

Je me demandais qui pouvait bien me sonner, n'ayant donné mon numéro à personne. Sauf...

— Oui ?

De Lison ?

Pour une exposition.

Non, permanente, dans votre château de la Loire.

D'Adam Plaza.

Je suis feu son manager.

Oui, il y a dix ans.

Si vous connaissez déjà une petite partie de sa collection, voilà qui va bien nous arranger.

Oui, je suis disponible.

Hôtel Hyatt Regency ?

Oui, dans trois jours, vendredi à 15 heures.

Je serai dans les temps.

A bientôt monsieur le Conte.

Tu as entendu ça Malia ?

Les affaires reprennent !

Juste le temps de me décider à me faire confectionner un costume sur mesure.

Elle me sauta au cou et m'embrassa à fond.

Sa langue était aussi rapide qu'un petit serpent, mais d'une chaleur incommensurable !

Elle me fit complètement chavirer dans ses bras, serrés autour de sa taille.

J'avais une envie folle de la prendre toute crue toute nue mais elle m'en empêcha.

« Ce que je t'ai donné, c'était comme un cadeau de fiançailles. Pour le mariage et la lune de miel, il faudra attendre encore un peu. »

Marise étant toujours sur les pistes, je me débrouillerais seul. J'en avais déjà vu d'autres.

Dès le lendemain matin, je me mis en chasse.

Il y avait un excellent couturier en ville qui pratiquait pour la « haute. »

Il prit mes mesures et je lui ai demandé quelque chose de classique, mais avec une touche d'originalité.

Son prix serait le mien, mais de plus dans un délai de deux jours seulement.

« Il n'y a pas de problème, ce sera fait dans les temps.

Nous avons l'habitude. Plus de trois couturiers travaillent ici en permanence. »

J'étais tombé pile sur la bonne adresse.

J'allais remonter au gîte quand un petit quelque chose me vint à l'esprit.

Mes santiags.

Il fallait absolument que je trouve autre chose à me chausser.

Mais tous les magasins étaient fermés pour cause de congés annuels.

Je me suis renseigné et on me conseilla une boutique ouverte toute l'année : « La botte. »

Rien que de la classe.

J'ai essayé toutes les chaussures du magasin et pour finir j'ai fait mon choix.

Des santiags !

Mais pas comme les miennes, qui avaient fait deux fois le tour de la planète.

Chaussures de luxe oblige.

J'en ai profité pour aller chez le coiffeur me faire rafraîchir la couenne.

J'étais enfin prêt.

Le lendemain le couturier me téléphona pour me prévenir que mon costume était déjà disponible.

Je m'y rendis aussitôt et, surprise, il y avait ajouté un petit détail discret : un col légèrement bordeaux, par bonheur assorti avec mes nouvelles chaussures. Un spécialiste dans les goûts.

Je fis le grand défilé et Malia m'embrassa de nouveau de la manière que je préférais le plus au monde !

— Monsieur Marcus, je présume.

— Exactement.

— Et que puis-je faire pour vous ?

Une main fine et tremblante d'un vieillard se tendit vers moi.

— Avoir une conversation privée avec vous.

— Venez dans mon bureau. Nous y serons plus à l'aise.

Je viens juste d'arriver à l'instant d'un voyage très fatigant en Asie. Shanghai, Hongkong, Macao. Pour des expos.

La réception m'a donné votre carte de visite. Au nom que vous m'avez donné, d'Adam Plaza, je vous ai au plus vite invité.

Je l'ai bien connu il y a quinze ans.

Un collectionneur d'antiquités exceptionnel. Il était tout à la fois à l'ouverture des tombes égyptiennes et aux récentes découvertes archéologiques Mayas. Tout cela pour le résumer. Il avait une superbe jeune fille dont il s'occupait quand il avait le temps. Elle faisait de la danse moderne et d'autres sports, je ne sais plus lesquels.

Ma mémoire flanche un peu.

Son nom ?

— Malia.

— Quel beau prénom. Et quel âge a-t-elle à présent ?

— 32 ans.

Adam, sur son lit de souffrance, vous a légué toute sa collection. Cirrhose.

— Il buvait comme un trou. Et du sec.

Cela devait lui arriver un jour.

— Et que voulez-vous faire de toutes ses trouvailles, avec de surcroît ses caves considérablement agrandies pour recevoir une quantité incroyable de meubles anciens ?

— Mon château de la Loire !

— C'était son vœu le plus cher.

Il m'en a parlé jusque son dernier souffle.

Mais il désirait de plus que tout soit accessible au public.

— Ne vous en faites pas pour ça. Je m'occupe à plein temps d'expositions et je ne garde jamais rien qui en vaille la peine égoïstement pour moi seul.

Malgré ce décès que vous m'avez annoncé par téléphone, qui m'attriste beaucoup, c'est en fait une bonne nouvelle pour le patrimoine culturel.

J'ouvre mon château plusieurs fois chaque année.

— Ses richesses sont situées dans une villa non loin de Paris.

— Je m'y rendrai personnellement bientôt. Je suis en France durant au moins un mois pour me reposer.

J'ai mon jet privé et serai sur place en un rien de temps.

— A ce sujet, j'aimerais vous parler d'autre chose.

Malia a des ennuis.

— Graves ?

— Plus que vous pouvez vous imaginer. Suite à une erreur judiciaire, elle est recherchée à toutes les frontières de la République ! De plus, étant tête d'affiche pour le dernier film d'Almodovar, elle a peur d'être reconnue. Elle se cache dans les montagnes depuis plus d'un an, dans un gîte rural.

— Je connais bien les films de Pedro. Quel artiste !

Avec des femmes, pour les femmes.

Je n'ai pas eu l'occasion de visionner le dernier.

Elle jouait dedans ?

— Oui.

Elle a été obligée d'interrompre le dernier tournage avec lui à cause de ses « affaires. »

Elle risque de 15 à 20 ans.

— Et vous voulez quoi ?

— La faire sortir de l'hexagone.

— Pour aller où ?

— A Chicago. La Route 66 jusqu'en Californie où elle pourra se refaire une nouvelle vie.

— Vous avez l'air bien décidé.

Que représente-t-elle pour vous ?

— C'est ma femme !

— Alors, comment ?

— Impec, Malia. La collection de ton père est dans de bonnes mains.

Lise, j'allais l'oublier, ton canard au miel était succulent.

— C'était la fin de leur basse-cour. A part quelques poules que je récupère.

Ils m'ont déjà prévenu. Lara restera avec nous.

A la place, ils vont acheter un vrai chien de berger, qui va pouvoir rassembler tous les moutons, repousser les prédateurs comme les loups et les chiens errants.

Un Border Collie..

On va avoir deux chiennes. Lara, je ne veux pas la donner.

Agata va accompagner Alexis dans tous ses déplacements.

En fait, le vrai couple de cette nouvelle année.

— Le Conte de Lison vient de me téléphoner.

Nous devons nous tenir prêts dans environ un mois.

Il se rendra à New-York et fera expressément un détour et une courte escale à Chicago pour nous.

Malia pleura.

— Pourquoi ?

— La séparation ! Tu ne peux pas comprendre ?

— C'est un sevrage nécessaire.

Les jours qui ont suivis, Malia les consacra à faire ses 20 kilomètres de jogging, par tous les temps.

Elle avait besoin d'atténuer ses souffrances mentales par de l'exercice physique.

Lise lui enseigna comment préparer son premier coq au vin. Les chiennes jouaient ensemble, Tara faisait réciter la nouvelle élocution de Ravi. Lise et Manu allaient se coucher plus tôt avec une bouteille de vin et nous fumions de bons joints avec l'herbe laissées par les saoudiens.

Le temps s'était arrêté.

Nous étions déjà en janvier.

— Au fait, c'est où Chicago ?

— J'ai acheté un atlas de géographie. Regarde.

— Et tu ne me l'as pas dit plus tôt ? Individualiste !

— A vol d'oiseau, c'est à environ 7.000 kilomètres d'ici.

Et cela ne se trouve pas dans l'atlas.

J'ai téléphoné à l'aéroport.

Plus de sept heures de décalage horaire. Niveau température, sensiblement la même qu'au Nord de notre pays.

Climat continental.

— Et qui me dit que tu me racontes tout ça pour ne pas paraître nul de chez les nuls ?

Je vais d'ailleurs tout vérifier moi-même.

Tiens, tu siffles maintenant ?

— Tu ne reconnais pas ?

— « Notre chanson ! » La petite ballade irlandaise.

Elle me sauta au cou, s'excusant d'avoir été si méchante avec moi jusqu'à présent, avec tout ce que j'avais fait pour le gîte etc. J'ai trouvé un moyen rapide, efficace et très agréable de la faire taire : je l'ai embrassée sans lui demander son avis.

Et cela dura très, très, très longtemps.

J'ai cru même que cela l'avait fait jouir en silence...

— Demain je vais aller vendre 50 pierres chez le joaillier.

Je vais le prévenir de ma visite.

Il nous faut un gros compte en banque, du liquide en dollars et des travelers'chèques. Et puis vider totalement le coffre.

On partira vers 14 heures en scooter.

— Mais pourquoi ne pas prendre la voiture ?

Il va encore pleuvoir.

— Parce qu'avec nos combinaisons et nos casques, nous passerons totalement inaperçus.

— Et que de toute façon avec ce temps pourri, il n'y aura pas un chat dans la rue.

— Tu as tout compris !

Les transactions s'étaient merveilleusement bien déroulées comme prévu.

Tout juste deux malheureuses personnes dans la rue le nez sous leurs parapluies.

Avec nos cuirs, casques et gants, nous ne craignons pas le froid des embruns.

Nous avons décidé de nous rendre chez un ami vigneron.

C'était tout ce que nous pouvions réellement faire de mieux comme cadeau d'adieu.

— Et bien dégustez-moi celui-ci. Six ans d'âge.

Et il peut encore bonifier au moins pendant dix ans, dans de bonnes conditions.

Regardez son panache, sa supériorité durable et indiscutable.

Un nectar divin !

— Et vous avez des fûts de 50 litres ?

— Évidemment, je ne le vends rarement que dans ce genre de conditionnements, en 100% chêne. C'est précieux.

— Et vous en avez en quelle quantité ?

— Oh, une petite vingtaine. C'est un vin de collection.

— Et bien, emballez le tout et faites livrer au gîte du lac dans

la semaine. Peu importe votre prix. Ils ont une très bonne cave.
Je vous règle avec un chèque et n'en parlons plus.
Santé !

Les parents de Ben avaient été invités au gîte pour dîner.
En fait, ils travaillaient avec des « Tours Opérateurs » et devaient se déplacer continuellement pour leurs jobs donc ce n'était pas facile de concilier leur travail avec la vie de famille. Ils remercièrent chaleureusement Lise et Manu de s'occuper un peu de leur fils.

Tara apporta le plat, bien mijoté : ragoût de chevreuil aux patates douces et shiitakes.
Et du très bon vin, naturellement.
Ils avaient apporté un Scrabble pour les enfants.
On ne les entendait plus, tout juste le son discret des pages d'un dictionnaire qu'ils feuilletaient.
Malia était restée dans sa chambre.

Normal.
Si près de l'objectif final.
Elle avait définitivement arrêté la coke et fumait des joints du matin au soir.
Elle planait tout le temps, je suppose en rapport avec son avenir qu'elle imaginait plus doré qu'ici.

Puis mon téléphone sonna.
— Oui, c'est bien moi.
Lundi ?
23 heures ?
Aéroport de Nice ?
Nous avons une petite Clio blanche.
Donc nous serons pris en charge dès l'entrée de l'aéroport.

Oui, nous avons tout ce genre de matériel et une petite valise à roulettes de cabine noire.

Non, nous n'oublierons pas de prendre nos casques.

Oui, ils sont noirs aussi.

A lundi alors.

Bonne soirée monsieur le Conte.

— Malia !

— Que veux-tu, aussi déchaîné ?

— Dans quatre jours. Lundi. 23 heures. Nice. Jet privé.

Conte de Lison. Chicago !

Et il nous faut nous rendre au rendez-vous avec nos cuirs, nos casques et chacun une petite valise à roulettes de cabine.

Et on n'a pas ça.

— Tu pourrais peut-être tenter ta chance auprès des parents de Ben. Ils voyagent tout le temps et c'est un objet très banal dans les aéroports.

— C'est peut-être une bonne idée. A creuser.

— Mais ne traîne pas trop. Ils ne vont pas passer la nuit ici.

— Tu as raison. Ça ne me coûte rien d'essayer.

C'était un peu délicat de taper nos invités qui étaient venus seulement pour la deuxième fois au gîte.

Mais je n'avais pas beaucoup le choix.

— Mes chers convives, je viens d'apprendre à l'instant que ma fiancée et moi sommes invités au mariage de sa cousine demain soir à Paris. Mais nous avons un petit problème de bagages.

Vous savez, ces petites valises de cabine à roulettes, et bien nous n'en avons pas.

Et il est maintenant un peu tard pour en acheter deux.

Les magasins sont fermés.

— Mais je crois que nous pouvons vous dépanner.

Nous ne volons plus pendant deux mois.

- Et de quelle couleur sont-elles ?
- Enfin.... ordinaires.... noires.

Manu m'avait offert son appareil photo, celui avec lequel il avait réalisé toute la promo du gîte.

Lise était descendue dare-dare en ville pour aller chercher un numéro de Poste Restante.

Je leur avais proposé que nous les inviterions dans leur basse saison en Californie.

Ils n'étaient qu'à moitié rassurés.

Puis Lise nous prépara des crêpes au sirop d'érable.

Mais l'estomac n'y était pas.

Elle réussit tout de même à nous faire accepter de les mettre dans nos sacs, disant que dans les avions on ne servait que de la merde.

Comme d'habitude, nous étions deux bonnes heures à l'avance. « Les accidents sur la route, les pneus crevés... »

Lise ne changerait plus.

— Tu as fait quoi de la coke ?

— Dans les chiottes.

Juste une dernière latte avant le grand saut.

— Et l'herbe ?

— Un peu. C'est autorisé là-bas, non ?

— Ça dépend des Etats, je crois.

Plus qu'une heure de patience.

Nous nous rapprochions de notre lieu de rendez-vous, mais pas trop près.

Les avions nous survolaient dans un bruit assourdissant.

Décollages, atterrissages, un ballet infernal !

Et puis 23 heures moins cinq.

La dernière ligne en Europe.

Nous étions à l'entrée de l'aéroport, quand surgirent de la nuit quatre grosses motos qui se garèrent à notre niveau.

Ils étaient tous en noir.

« Montez sur les motos ! » « Nous allons nous occuper de vos bagages. » « Vite ! »

Lise ne comprit rien à rien.

Une chose était certaine : « Ils sont déjà partis. »

Elle s'arrêta probablement sur le chemin du retour afin de commander un café crème.

Pour se lessiver la tête.

Les motos furent vite abandonnées le long d'une haute clôture découpée. Les motards étaient tous des malabars, armés de 357 magnum, qu'ils portaient dans des gaines à la ceinture comme des cowboys, bien visibles.

Nous avions gardé tous les six nos casques jusqu'au jet, énorme, dont les deux réacteurs ronronnaient.

Quand nous avons pénétré dans le zinc, deux autres montagnes en plus s'y trouvaient.

La porte fut rapidement glissée et verrouillée.

On entendit alors une voix qui disait : « Tu peux y aller, Frankie. »

Alors il y a eu une accélération prodigieuse.

Les balaises nous dirent de nous attacher durant le décollage.

Puis une petite sonnette caractéristique nous indiquant que nous pouvions enlever nos ceintures.

Notre poudre nous faisait un effet terrible avec la douce chaleur de la cabine, et puis le relâchement du stress passé.

Nous étions à la bonne altitude et à la vitesse idéale pour notre longue croisière.

— Monsieur Marcus et mademoiselle Malia, je vous attendais.

— Monsieur le Conte.

— Laissez donc de côté ce tire pompeux et appelez-moi Fred.

Ça me rajeunira de 30 ans.

Je suis rarement influençable mais en moins de dix minutes vous m'avez convaincu.

Quant à vous, Malia, j'ai visionné votre dernier film avec Pedro et j'en suis resté tout paf !

Quelle actrice ! Quelle beauté ! Quel talent !

Quand je pense que je vous ai connue alors que vous n'aviez que seize ou dix-sept ans, quand vous dansiez dans mon parc, pendant que j'étais occupé avec votre père Adam autour de quelques antiquités de valeur.

Au fait comment avez-vous trouvé mon équipe de choc ?

Elle me suit partout dans mes déplacements car je transporte souvent des œuvres qui valent plusieurs millions.

A New-York j'organise une rétrospective intégrale des travaux d'Andy Warhol, avant sa période très connue du Pop Art.

On va se bousculer.

Mais en ce qui me concerne, moi, j'achète !

Je cause, je cause, et puis j'en oublie de vous offrir un verre.

Pour cette occasion, qui est en partie des retrouvailles, j'ai de l'excellent champagne millésimé à vous proposer.

Mademoiselle, trois flûtes, s'il vous plait.

La demoiselle en question sortait droit d'un magazine de mode. Elle avait un look sexy à grimper au plafond.

Fred la regardait avec désir, c'était évident.

Malia, elle, ne contemplait que les bulles dans son verre.

Quand arriva la deuxième bouteille, celle-ci fut servie par une Diva asiatique métissée avec un bronzé d'Acapulco.

Mon instinct bestial resurgissait.

Pas du tout pour ces poules de luxe, mais bien pour Malia, ma princesse unique et adulée.

Ce fut Fred qui nous sortit de nos songes.

— Boire, c'est une chose, mais il faut en même temps manger

un bout, sinon on roule dessous la table, comme on dit.
Mimosa, apporte-nous tes spécialités, please.

Mimosa était africaine et ne portait qu'un pagne sur elle.
Très jeune, elle avait des seins magnifiques en forme de poires,
et une coiffure « sauvage » indescriptible.
Elle nous servit de nombreux petits fours que je ne savais pas
que ça pouvait exister.

Une chose était claire : Fred était particulièrement amateur
de belles et de bonnes choses !

A la troisième bouteille, je commençais à avoir des visions.

Un grand lit et...

Je débutais ma fatale descente de cocaïne et seul le champagne
me tenait encore debout.

Pour combien de temps encore ?

— Je vois que vous avez l'air un peu fatigués, mais j'ai le
remède à tout : une chambre !

Et oui, il y en a une ici-même. Je l'ai faite aménagée quand
l'avion a été doté de réservoirs de carburant supplémentaires
pour lui permettre de parcourir plus de 8.000 kilomètres sans
escale.

Etant mes invités exceptionnels, je vous invite à l'utiliser.

Elle se trouve dans la queue de l'appareil, sans jeu de mot
facile...

Mais avant de disparaître, j'aimerais vous faire goûter un petit
remontant : du rhum brun de Cuba.

Un délice. 20 ans d'âge.

Anastasia, pourrais-tu nous apporter la bouteille de rhum, celle
avec l'étiquette rouge, et trois cylindres ?

Anastasia avait tout de la parfaite suédoise. De très beaux longs
et soyeux cheveux blonds qui dévoilaient des yeux bleus
comme je n'en aurais jamais pu en imaginer de tels auparavant.

Malia devenait de plus en plus nerveuse.

Le manque de coke probablement.

Puis elle parla à Fred.

— Fred, je peux aller voir la chambre maintenant ?

Juste un coup d'œil et je reviens immédiatement.

— Mais bien sûr, Malia. Fait comme chez toi.

Vos sacs sont déjà dedans.

— Je t'enlève aussi Marcus pour une minute, ça va ?

— Quand il y a du rhum, tout va !

Les gardes dormaient déjà sur de confortables couchettes et Malia me tira par la manche pour que j'avance plus vite.

— Il était temps, j'allais m'écrouler.

Je t'ai menti et je n'en suis pas très fière.

Mais c'était seulement pour que tu ne flippes pas inutilement.

— Mais de quoi veux-tu parler ?

— J'ai gardé toute ma coke, là, dans mon « bag. »

— Mais tu es complètement folle !

Tu as peut-être envie d'en prendre 15 de plus ?

— En fait, ça a toujours été un de mes phantasmes de me faire une ligne de coco dans un coucou.

— Dans l'attente, prépares-en vite deux très bonnes.

Parce que moi aussi j'ai des phantasmes dans les avions...

— Si c'est ce que je pense, sans ma plus belle lingerie fine, tu ne me toucheras pas !

Ha ! Ha ! Ha !

— Je crois que pour finir je vais aller dormir avec le pilote.

— Mange une crêpe, ça te calmera.

— Tu avais dit une minute mais maintenant ça fait une heure.

— Ne t'en fait pas pour lui. Il connaît la vie et devant son super matelas aquatique, qui résisterait ?

Et puis on n'est encore tout de même que fiancés, pas encore sur le sol américain, n'est-ce pas ?

De retour dans la cabine, le spectacle valait le coup :

Fred, sur son grand fauteuil de cuir vert de style, avait piqué du nez, un verre de rhum vide à la main, tout comme la bouteille. En face, les hôtes dormaient toutes les quatre sur le confortable sofa rouge vif en velours en forme de lèvres, un authentique Dali, presque enlacées les unes aux autres.

Puis Malia éternua plusieurs fois, probablement suite à sa trop grosse consommation de dope, et cassa l'ambiance. Les filles disparurent immédiatement, tandis que le Conte reprenait ses esprits.

Ce fut étonnamment vite fait.

— Vous savez, les enfants, que je vis un peu sur le modèle des siestes. Quelques heures me suffisent pour récupérer.

Parfois beaucoup moins.

Nous sommes actuellement à une courte distance de vol de notre destination et j'ai encore pas mal de choses à vous dire.

Ça te concerne particulièrement, Malia.

Durant mon séjour d'un mois à Nice, je suis allé visiter la villa de ton père. Un certain jardinier, Jean, prévenu de mon arrivée, m'ouvrit la porte et je pus enfin contempler tous ses trésors.

Sensationnel !

J'ai supervisé personnellement le transport, le tout protégé et emballé soigneusement. Et c'est, toujours entouré par mes fidèles motards, que nous rejoignirent mon château de la Loire. Une salle spéciale fut aménagée pour y installer les meubles et les objets d'Art très rares glanés à travers le monde.

Et voilà enfin réalisé le rêve d'Adam !

Quant à Jean, il avait très peur que la villa ne soit vendue et fasse l'objet d'un obscur promoteur qui aurait décidé de faire s'élever une tour de 25 étages sur l'immense terrain.

Je l'ai rassuré en lui affirmant qu'elle serait uniquement louée par mes soins, avec lui toujours jardinier et au même tarif.

— Tout cela est magnifique et me va profondément au cœur !

Mais pourrais-je envoyer un petit sms à ma famille, qui doit maintenant s'inquiéter ? Juste quelques mots.

— Mais bien sûr Malia.

Olga, peux-tu m'apporter mon cellulaire ? Nous sommes en altitude et ne pouvons absolument pas être repérés.

« Nous volons. M & M ! »

— Mais il reste encore une question qui reste sans réponse : pourquoi ces casques et ces petits bagages ?

Je n'ai toujours pas compris.

— Et bien Marcus, par les temps qui courent, tu comprends que la sécurité a été considérablement renforcée. Mais cela fait déjà des années que transitent dans mes mains des pièces d'une grande valeur, contenues principalement dans ce genre de bagages. J'ai largement graissé la patte des très hauts fonctionnaires de l'aéroport en leur affirmant sur l'honneur que jamais je ne transportais de drogue.

Ils ont d'ailleurs plus d'une fois pu le vérifier avec des chiens, et ont toujours fait chou blanc.

Il s'est établi une relation de confiance, étant habitués à mes motards et à mes petites valises.

Les casques, indispensables, étaient destinés à garder non-identifiables mes passagers vis-à-vis de tout leur arsenal de caméras de surveillance. Voilà tout.

Mes demoiselles, pourriez-vous nous apporter du café et des croissants chauds ?

A moins que vous ne préféreriez des hot-dogs ?

Pour vous mettre dans l'ambiance.

— Va plutôt pour les croissants.

— Arrivés à Chicago, nous atterrirons sur un petit aéroport privé à une vingtaine de kilomètres de la ville.

Dans cette zone, il n'y a pratiquement aucun contrôle.

J'y ai toutefois fait livrer quatre motos et vous ferai le même scénario qu'à Nice.

Sécurité maximale.

Puis ils vous conduiront chez un concessionnaire de voitures d'occasion.

Achetez la plus moche, vous passerez plus inaperçu.

Pour vos documents, je ne puis hélas rien faire pour vous.

Je ne connais personne dans cette ville.

Mais je vous conseille d'être en ordre le plus vite possible avec les services d'immigration.

Le moindre contrôle et vous seriez dans le bain jusqu'au cou.

Je vous donne ma carte. Numéro personnel.

Joignable 24 sur 24.

Si vous avez un quelconque ennui, n'hésitez pas.

J'ai le bras long.

— Ne t'en fait pas pour nous, Fred.

Moi aussi je sais graisser les pattes.

J'en ai les moyens.

— Malia, nous atterrissons dans trente minutes.

Un dernier petit verre de rhum ?

— Marcus, ne roule pas trop vite ! 30 kilomètres/heure en ville dans ce pays, pas plus.

— Mais comment veux-tu que je roule plus vite ?

Cette vieille épave n'avance pas.

On s'est fait avoir comme des débutants.

— C'est parfait. C'était le but recherché.

— Soit, mais regarde bien la carte.

J'ai l'impression qu'on tourne en rond ici.

— Arrête-toi devant cette banque. Je vais aller louer un coffre.

On est trop « blindés. » Je n'ai pas vraiment confiance.

Malia resta un certain temps dans l'établissement avec son bagage, puis en est ressortie à son aise le visage satisfait, visiblement soulagée.

— C'est fait. Maintenant en route vers les administrations. Laisse-moi faire. Mais juste avant quelques préparatifs.

Nous sommes arrivés devant un bâtiment assez vétuste qui devait avoir au moins 80 ans, composé uniquement de bureaux. J'avais les jetons.

— Vous venez donc pour une naturalisation, exact ?

— Effectivement, monsieur Baxter.

— Comment connaissez-vous mon nom ?

— Il est inscrit sur votre badge.

— Je vois que vous êtes observatrice. Nina Plaza vous dites ? Attendez que je vérifie sur mon ordinateur.

Effectivement je vois qu'une certaine Nina Plaza est venue ici pour une régularisation de sa fille Malia. Il y a 28 ans !

Vous êtes donc cheyenne.

— Du côté de ma mère. Mon père était espagnol.

— Peu importe. Vous êtes, d'après la volonté de votre mère, citoyenne américaine à part entière.

Je vais vous faire vos papiers de suite.

Et monsieur ?

— C'est mon compagnon. C'est pour lui que je viens surtout. Il n'a pas de papier.

— Voilà qui est tout-à-fait navrant. Pour cela il devrait s'adresser le plus tôt possible au service d'immigration.

Premier étage. Il a au moins un visa touristique de trois mois ?

— Aucun.

— Mais alors comment est-il entré aux Etats-Unis ?

Malia sortit son chéquier.

— Ça alors, mais vous savez que c'est une tentative de

corruption de fonctionnaire, et que vous pouvez avoir de très gros ennuis en faisant ça ?

— Peut-être pas quand vous aurez vu le nombre de zéros.

— Tout ça ?

— Et ce n'est pas fini. Regardez par la fenêtre, sur le parking. Vous voyez, là-bas, la voiture rouge décapotable ?

Savez-vous ce que c'est ?

— Ben oui. Une Ford Mustang modèle 1956, la voiture de mes rêves, et alors ?

— Elle est comme neuve, voici les clés. Elle est à vous.

Je veux dire « après » un petit service.

Et ceci ?

Elle déballa soigneusement un petit morceau de velours noir.

— Un diamant d'une pureté exceptionnelle taillé par les meilleurs artisans européens et estimé à au moins 10.000 dollars.

Chez des connaisseurs, bien entendu.

Faite-le monter sur une bague en or et offrez-le à votre femme.

Elle sera éblouie.

— Mais ma femme m'a quitté il y a trois ans, notamment parce que je roulais toujours dans une vieille poubelle déclassée, et de plus mon salaire de misère.

Non, je le monnaierai avec des gens très hauts placés dont j'ai les adresses dans mes dossiers.

Et puis je déguerpirai de ce bureau pourri pour aller m'offrir un ranch à San Francisco !

Votre nom ?

— Marcus Dupont.

— Quelques cachets ici et là, votre signature dans cette case et vous êtes citoyen américain.

Allez prendre un verre dans le Mac Do en face, le temps que je plastifie vos nouvelles cartes. A de suite.

— Marcus, sors vite l'appareil photo. Nous allons demander à quelqu'un qu'il fasse un cliché de nous pour Lise et Manu. Et aussi Caro et Jo. Avec pour texte :
« Nous sommes enfin arrivés dans le pays de tous les possibles ! »

— Ma « Green Card », tu te rends compte ! En moins de dix minutes seulement, alors qu'il y en a qui doivent attendre parfois plus de deux ans, avec des contrôles administratifs les plus contraignants, pour l'obtenir.

— Laisse tomber, c'est à mon père que tu le dois. Je lui aurais offert un zinc si j'en avais eu les moyens, pour toi.

— Les moyens ? Mais quels sont-ils exactement ?

— Je ne sais pas. J'ai essayé de les compter un jour.

Plusieurs centaines probablement.

On repasse tout de suite à la banque, puis on achète quelques fringues et une bagnole.

Tiens, on va aller dans cette boutique d'informatique avant de quitter les lieux. Un ordi et un « mobile. »

Très utile.

— En effet, comme ça on saura où on se trouve et je pourrai recommencer à écrire.

— Et téléphoner à nos familles et aussi à Fred.

Sans lui nous serions toujours en cavale en France.

— Je suis sûr que tu vas encore pleurer.

— Oui, tu me connais désormais.

Trop sensible.

Maintenant qu'elle avait fait son marché, elle me proposa de conserver nos combinaisons de motards, les seuls souvenirs qui nous restaient de nos escapades, puis nous nous sommes rendus chez le garagiste qui nous avait vendu la Mustang.

Un vrai musée de voitures anciennes.
Malia avait déjà choisi la nôtre lors de notre première visite :
une Cadillac Eldorado Cabriolet bleu foncé modèle 1973.

Un palace.

Moteur entièrement refait d'après le vendeur.

« Elle ronronne très agréablement, et en dessous de
60 kilomètres/heure elle ne suce pas tellement, mais elle est
surtout très confortable. Idéale pour la Route 66. »

Affaire conclue !

— Marcus, je prends le volant.

Toi tu me guides avec l'ordinateur.

— O.K. Je te relayerai quand tu seras fatiguée.

Nous avons 3.945 kilomètres à parcourir avant le terminus :
Santa Monica, en Californie. Trois fuseaux horaires et huit
Etats à traverser.

Mais je crois que nous allons nous arrêter bien avant.

— Je le crois aussi.

Nous avons fait halte devant un petit motel qui n'avait
vraiment pas d'allure.

Nous voyant arriver, le réceptionniste nous demanda si nous
étions de nouveaux mariés.

Malia avait de la répartie.

— Depuis moins d'une heure.

— Alors je vous donne la chambre numéro dix-neuf.

C'est parce que je n'ai pas six étages.

Vous ne serez pas dérangés. Bonne nuit.

Et puis il eut un large sourire.

Arrivés devant la porte, je l'ai coincée entre le chambranle et
la chambre, brutalement.

Elle aimait ce genre de fougue.

Je lui ai ensuite arraché son chemisier sans le déboutonner.
Elle aimait de plus en plus.

Puis elle glissa le zip de mon Lewis et fit monter mes sens comme un feu de Bengale.

Ce fut une nuit d'enfer où toutes les positions du Kama Sutra défilerent plus d'une fois, la cocaïne étant un fort stimulant sexuel, c'est connu.

Nous avons fumé des joints jusqu'au lever du soleil, repus de nos exploits de débauche.

Je sus à ce moment-là qu'elle m'aimait depuis très longtemps. Nous avons notre compte jusque l'étape suivante.

— Tu ne m'avais jamais dit que tu étais cheyenne.

— La moitié seulement. Je suis une bâtarde.

— Je dirais plutôt la plus délicieuse des métisses.

Et ta mère, qu'est-elle devenue ?

— Un destin tragique. Son hobby était l'alpinisme et elle a fait une chute de 300 mètres. C'est à ce moment-là que mon père a commencé à boire outre mesure. La douleur, le désespoir.

J'avais quatre ans et commença pour moi une série de maisons d'accueils puis l'internat jusque mes 18 ans. J'ai vécu ensuite dans un très grand appartement en ville, toujours plein d'artistes en herbe et retournais souvent dans la villa pour faire de l'équitation avec des amis.

Je ne voyais que très rarement mon père. Je me suis rapprochée de lui à cause de sa maladie et c'est alors qu'il m'a parlé de sa collection, du souterrain et des diamants.

— Merci pour ces renseignements. J'avais besoin de connaître ton cheminement avant tes études supérieures.

Le Missouri. Ville principale, Saint Louis.

Mais nous ne voulions pas quitter notre route, très chaotique vu son ancienneté, et plus entretenue depuis longtemps.

Après ce fut la traversée d'une zone très fraîche, semblable à la France en automne.

Nous avons d'ailleurs réenfilé nos combinaisons sportives.

Et puis ce fut le Kansas.

Notre parcours était jalonné de petits motels à l'abandon et même de villages déserts.

C'était devenu une route touristique.

Avec des panneaux : « Historic Route 66. »

Oklahoma.

Nous avons parcouru cet Etat dans des conditions climatiques très défavorables. La grande capote avait été mise en place et le chauffage à fond. Dehors il neigeait.

Pour la première fois comme route asphaltée des Etats-Unis transcontinentale, il y avait mieux.

Mais le train et les autoroutes lui avaient définitivement fait concurrence. Le progrès.

Comme les motels étaient généralement fermés, nous faisons l'amour dans la Cadillac, bien au chaud sur la large banquette arrière avec suffisamment de carburant, de nourriture et de vin local. De plus de la bonne musique en stéréo.

Texas.

Pays des rodéos, des cowboys et de la musique Country. Toujours aussi froid en cette période de l'année. Passons.

Je racontais l'histoire de chaque région, avec le PC sur mes genoux à Malia qui prenait le plus souvent le volant.

Nouveau Mexique.

Santa Fe. Toujours l'hiver. No comment.

Arizona.

Le désert était impressionnant.

Les motels étaient tous ouverts et nous pouvions enfin déguster des bonnes pizzas dans des petits restos italiens.

Ils étaient partout aux USA.

Nous sommes restés quelques jours sur place.

Puis la Californie.

Enfin ! 30 degrés.

Je pensais que nous étions sur la route depuis deux semaines. Mais je n'avais pas regardé le calendrier, trop absorbé par les beaux yeux et les fines jambes de Malia.

Nous étions sans cesse en relation avec Lise et Manu. Comme je l'avais prédit, c'étaient les mêmes équipes, exceptions près de nouveaux venus, qui réservèrent pour la haute saison.

En ce qui concernait Caro et Jo, l'hiver était toujours là. Restait Fred de Lison.

Malia me dit d'écouter. Elle mit le haut-parleur.

— Bonjour les enfants.

Comment allez-vous depuis tout ce temps ?

A New-York, j'ai fait de réelles affaires en or.

J'ai acheté trois sérigraphies de Warhol, de sa toute première période, très rares, qui ont changé de main aussitôt. Un milliardaire collectionneur m'en a offert un prix faramineux. J'en ai profité pour lui montrer les photos de la villa d'Adam et il a désiré de suite l'acheter.

Puis, devant ma détermination, a accepté enfin de me la louer. Malia, donne-moi ton numéro de compte bancaire, je te laisse la surprise.

De retour en Europe, je suis allé acheter une toile de Van Gogh à Amsterdam.

Le musée était au bord de la faillite et ils ont fini par accepter de me la vendre. Elle ira en Chine.

Je ne te dis pas le prix...

Un conseil, ne louez absolument rien à Los Angeles.

Achetez.

Je vous aiderai.

J'en ai suffisamment les moyens.

Et même beaucoup plus.

Gardez pour vous l'héritage d'Adam.

N'oubliez pas que la vie est très longue.

Vous en aurez un jour besoin.

Je vous souhaite tout le bonheur du monde. Vous le méritez !

— Je sais déjà à qui va profiter d'une partie du loyer de la villa. Alexis et Agata.

Santa Monica.

A 25 kilomètres de L.A. et 35 kilomètres des plus belles plages de Malibu.

Notre future base.

Primo : une banque et un coffre. Sécurité.

Secundo : se tremper les pieds dans l'océan Pacifique.

Tercio : chercher une agence immobilière.

Ce dernier point ne fut pas difficile à trouver.

Il y en avait partout.

Nous les avons faites toutes.

Tout le temps « A louer » et trop petit.

Et puis le coup de foudre.

Un ancien hôtel restauré, situé seulement à quelques kilomètres de notre point de départ, vers Malibu.

— Mais madame, ce bien est uniquement à louer, bien qu'il le soit depuis plus d'un an.

Je vais de suite téléphoner au propriétaire.

Attendez deux minutes.

— Tu crois que ce n'est pas trop grand, Malia ?

Ça doit coûter une fortune.

— J'ai une réponse.

Pas moins de 1.250.000 dollars ! Plus les taxes.

— Et en tout, ça fait combien ?

— Environ 1.375.000 dollars, et des poussières.

— Il faudra que je voie cela avec mon banquier.

Nous avons attendu une demie heure à l'avance l'employé pour pouvoir mieux mesurer l'ampleur du grand bâtiment et de son somptueux parc.

— A ton avis, combien de chambres ?

— Une bonne dizaine, pas plus. Probablement des suites.

Mais j'ai quelque part une idée.

Pour le prix : Fred de Lison. Sans lui, tout tomberait à l'eau.

Je ne peux tout de même pas sacrifier mes diamants pour une chose dont je ne suis pas certaine du résultat.

Voilà l'employé. Entrons.

Une grande salle de danse, de musculation, de massage, de relaxation, jacuzzi, deux bains bulles, sauna, cuisine et restaurant, salon de coiffure, réception, terrasse et pour couronner le tout : une superbe très spacieuse piscine.

— Mais Malia, que veux-tu faire de tout ça ?

— Un centre important de remise en forme.

Pour des hyper riches de moins de 25 ans jusqu'aux plus de 40 ans.

Beaucoup de personnel qualifié.

Celui-ci logerait en partie dans les suites, certaines réservées à ceux qui voudraient prolonger leur séjour.

Ils auraient tout à portée de main.

— Tu ne te serais pas inspirée un petit peu du gîte, par hasard ?

— Si peu.

— Et moi, je ferai quoi là-dedans ?

— La promo ! Ta spécialité.

Et de plus tu auras tout le temps disponible pour écrire.

Puis enfin quand tout fonctionnera ici comme sur des roulements à billes, nous voyagerons à travers le monde.

Ça te plaît ?

— Enormément !

- Je téléphone de suite à Fred.
- 1.375.000 ? Mais ce n'est même pas le prix d'un Warhol. Considérez que vous les avez déjà !
Je compris alors son surnom de « Tornade. »

Nous attendions le propriétaire pour signer le contrat. Il était à New Orleans et absent durant une semaine. Nous avions eu l'autorisation de faire des photos des lieux afin de commencer notre publicité. Et il ne fallait pas perdre de temps.

J'avais toujours avec moi l'appareil photo de Manu et me mis à l'ouvrage. Mais c'était très décevant. Je me souvenais très bien des plans géniaux de mon très cher ami, mais sans personnage, ça ne ressemblait pratiquement à rien.

C'est alors que j'ai eu une idée originale : une journée « Portes Ouvertes » pour la haute de Beverly Hills, faisant croire que c'était considéré comme casting pour les studios de Hollywood.

Mes quelques photos assez bonnes devraient les convaincre. Mon beau costume, chiffonné à mort lors de son transport fut rapidement remis à neuf et j'allais dans tous les vernissages d'expos de L.A. faire ma promo.

Et cela marcha à fond !
Naturellement, ça manquait de personnel.
Peu importe, j'allais enfin pouvoir avoir en ma possession des très bonnes photos exploitables.

Des longues robes de soirée qui dénotaient avec la salle de musculation et de relaxation, ou la piscine où une bonne femme tomba dedans, complètement givrée pour cause de trop de champagne.

En bref, tout le monde s'amusait !

Mais ils avaient aussi emmené des plus jeunes qui avaient déjà commencé spontanément des exercices.

Ce sont eux que je photographiais assidument.

Avec ceux-là, ma promotion était garantie.

— Tout cela est bien beau Marcus. C'est dans la boîte, mais à quand ce book ?

— Attend Malia. Je dois encore trouver un professionnel en Photoshop pour traiter ma documentation et arranger tout ça avec un look d'enfer.

Fait-moi confiance. Je vais m'adresser à un vrai spécialiste de la mise en page et de la retouche intégrale à L.A.

Un gars qui travaille pour les plus grandes vedettes de cinéma.

— Mais il faudrait aussi passer un certain temps pour faire un casting pour notre futur personnel, tu ne crois pas ?

— Si, j'y pense. Jeune, sourire permanent, dynamique etc.

Il faut faire des petites annonces et les recevoir ici-même.

Tu es de mon avis ?

— Tout-à-fait.

Et c'est moi qui choisirai.

— Ah ça, pas question !

Toi, tu t'occuperas des hommes, pendant que moi, des femmes.

Ou alors, tu choisis un masseur et moi une masseuse. Egalité.

— Et un maître-nageur bien musclé à point racolé sur la plage de Malibu.

— Alors moi une réceptionniste, qui doit être avenante et plus que jolie.

— De toute façon le personnel en général sera en provenance de Santa Monica. Et certains auront même un toit ici s'ils n'ont pas un logement décent en ville.

J'ai entendu dans les conversations des invités qu'il y en avait qui regrettaient l'absence de chevaux.

Je vais faire construire une écurie avec des boxes et acheter des canassons, et le manège qui va avec.

Un point de plus pour nous. Facile à rentabiliser.

Et il y aura des promenades en bordure de l'océan.

Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Bravo pour ton idée. Et le palefrenier pourra loger sur place. Les chevaux, ça demande des soins quotidiens.

Tu sais ce qu'il nous manque encore ?

— Quoi ?

— Un labrador.

— C'est malin.

— Comme ça on pourra se passer de « ton » maître-nageur.

Rappelle-toi, ce sont des chiens sauveteurs hors pair.

— Et toi, je vais plutôt te mettre à la réception !

Casting.

— Tu t'appelles comment ?

— Nutchà. Je suis thaïlandaise. Masseuse professionnelle.

— Depuis quand ?

— Trois ans. Mais je connais tous les points d'acupuncture depuis l'âge de douze ans.

— Alors masse-moi. Je te dirai quoi.

Après avoir entendu des « Wow » et des « Aaah » durant une demi-heure, j'avais compris.

— Formidable ! Et d'où viens-tu ?

— Au fait, je vis chez une copine. C'est minuscule mais c'est tout de même mieux que la rue. Mes parents sont très pauvres et ils voulaient me mettre sur le trottoir. Et quand je massais, les hommes voulaient toujours profiter de moi.

Je me suis sauvée.

— Et quel âge as-tu ?

— 18 ans madame.

— Et bien tu auras ta suite particulière et ne masseras que des femmes. Et une autre masseuse pour les hommes.

Temps plein.

Pour le jardinier, je veux que tout soit absolument clean, et ne pas entendre le moindre bruit de machine pendant le service.

Sept heures du matin.

Quand il aura terminé l'entretien, les arrosages en particulier, il ira aménager de nouveaux parcours pour les chevaux destinés aux promenades dans les bois. Temps plein.

Technicienne de surface, même horaire. Temps plein.

Un cuisinier et une serveuse de salle.

Temps plein.

Il ne faudra pas oublier une hôtesse pour les cocktails destinés à la piscine, la terrasse et ailleurs. Temps plein.

Restent la réceptionniste et le maître-nageur.

— Moi, j'ai trouvé la réceptionniste.

Belle à crever mais nouvellement mariée. Comme ça, pas de concurrence possible.

— De mon côté j'ai auditionné un personnage directement issu de « Alerte à Malibu. »

Tu sais, la mythique série télévisée.

— Tu veux peut-être parler du personnage principal ?

— Lui-même. Il était devenu plagiste, et quand il s'est présenté avec son corps d'Apollon, j'ai flashé de suite.

Mais il a déjà au moins dix copines !

— Et bien toi avec ton Apollon et moi ma poupée Barbie.

De toute façon, il ne reste que nous.

Faudra faire avec...

— Salaud !

Nous ouvrirons dans à peu près 15 jours, le temps que l'écurie soit fonctionnelle et le personnel rôdé.

Je ne veux aucun couac.
Du professionnalisme à 100 %.
Le book est prêt ?
— Depuis déjà une semaine.
— Ajoutes-y une photo de toute l'équipe.
Elle a beaucoup de charme. Et en plus elle est jeune.
Après le décompte, il ne nous resterait plus que trois suites.
Assez pour cuver, ou autre chose...

Le lendemain matin, un bruit insolite me sortit de mes rêves érotiques.

Dans l'allée principale se trouvait une Harley Davidson.
Je l'ai reconnue d'après sa combinaison bleu foncé : Malia !
Elle était suivie de près par une Mustang rouge : Baxter !
— Lors de mon tour en ville à la recherche de bonnes boutiques de fringues, j'ai de suite repéré sa bagnole. Il faut dire qu'elle ne passait pas inaperçue. Puis je l'ai reconnu dans une file d'attente devant un bureau d'embauche.
Je l'ai de suite invité à aller prendre un verre.
Il m'a dit qu'il avait abandonné son idée utopique de ranch et qu'il désirait reprendre une vie professionnelle, mais autre chose que croupir de nouveau dans un trou à rat pour pas un rond.

Après une année d'études en comptabilité, il avait dû abandonner faute d'argent.

Son prénom est Gasby.

Je pense que c'est la pièce qui nous manquait dans notre puzzle.

Alors, Gasby, que comptes-tu faire dans l'immédiat ?

— Je vais me louer un bel appartement en ville.

J'ai bien conservé mon petit « pécule. »

— Moi je vais aller rôder ma nouvelle bécane sur les côtes.

Malia était devenue une véritable chef d'entreprise.
Au lieu des cinq chevaux, elle en fit venir cinq de plus, avec les boxes en conséquence.

Le palefrenier serait également entraîneur pour les novices et maréchal-ferrant de tous les animaux.

Boulots qui lui plaisaient beaucoup. Temps plein.

Je parcourais musées, réunions, clubs avec un potentiel dans les mains, un matos incontournable, de l'extrême.

La photo de famille avait beaucoup de succès : douze beaux jeunes serviteurs et avec en prime une tête de cheval par-dessus le groupe, disposés comme une équipe de foot.

L'idée d'une coiffeuse sur place enchantait plus d'unes.

L'ouverture officielle a été fracassante !

Pour finir, c'est à peine si on ne se marchait pas sur les pieds.

Naturellement cette soirée était entièrement gratuite.

N'empêche que le barman, la serveuse et la réceptionniste ont reçu des pourboires de quoi vivre au moins trois mois.

C'était la pleine lune et les chevaux ont fait de longues balades le long de l'océan.

D'autres préférèrent les massages.

La piscine était remplie à ras bord.

La coiffeuse faisait des retouches. Encore du fric pour elle.

Le cuisinier avait choisi un seul plat : des fruits de mer.

Il dû s'y reprendre à cinq reprises.

Les trois suites libres furent vite envahies.

Malia supervisait avec plaisir tout cela depuis le balcon entourant toute la piscine et qui donnait sur le plongoir.

Gasby s'approcha d'elle.

— Tu sais Malia, ce que tu m'offres ici, je n'aurais jamais pu l'espérer. Crois-moi, je suis absolument honnête et tu peux avoir entièrement confiance en moi.

— Je n'en doute pas une seconde mais en ce qui concerne mon personnel, je veux qu'il soit payé le triple de la normale. Avec des primes.
Je les ai tous choisis en fonction de leurs capacités.
— Mais faire la comptabilité de douze personnes, c'est un jeu d'enfants.
— Peut-être, mais avoir, par exemple, des papiers pour la petite masseuse Nutchka, c'est un boulot que tu dois pouvoir envisager. A mon avis elle ne doit pas avoir 18 ans.
Je ne veux pas de tracasserie.
— Ce sera fait. Rappelle-toi de mon ancien boulot.
Avec le fric, tout est possible, non ?
— Et puis les taxes, les cotisations sociales, les assurances...
Il ne faut rien oublier.
— Ne t'en fait pas pour ça. Laisse-toi vivre.
Tu l'as bien mérité.
Je reconnais, bien que ce soit une petite entreprise familiale, qu'il y a déjà des jaloux. Mais tous pas à notre cheville.
Ils auront beau essayer de nous faire capoter, ils n'y arriveront jamais. La machine est déjà trop bien huilée.
— Tu sais, Gasby, j'aimerais que tu sois notre gérant.
Il me manque quelqu'un de confiance pour reprendre en main cette affaire. Mon destin est ailleurs.
— Tu me vois très honoré par cette proposition mais...
— Mais quoi ?
Vous êtes devenus ma nouvelle famille !
Ma troisième.
Et alors, que comptes-tu faire maintenant ?
— Me trouver une nouvelle femme.

— Marcus, c'est magnifique !

Gasby a réussi à se procurer les papiers de Nutchka en moins de trois jours.

Mon intuition était la bonne : elle n'a pas encore ses 18 ans, et de loin. Mais je ne lui en veux pas. A choisir entre la vache enragée et un petit mensonge de rien.

Elle vaut bien d'être avec nous pour ses talents.

Gasby était devenu par la force des choses le « contremaître » de l'équipe et ne les lâchait pas.

Une nouvelle tenue par jour.

« On n'est pas dans une boucherie ici ! »

Le moindre détail ne lui échappait pas. Du coup tout le monde avec des vêtements neufs sortis droit du pressing.

Ils en avaient maintenant les moyens.

« Et on se bouscule dehors ! »

Malia téléphona aux nouvelles de ses familles.

Super bien avec ses invités.

Dina avait six nouveaux chiots et Lara était grosse.

Alexis et Agata étaient aux anges.

200 moutons. Un Collie de plus pour le rassemblement.

Un couple. Et une nouvelle grande bergerie.

La toiture était entièrement réparée et l'ensemble des châssis remplacés. De la laine et de la viande sur pied à profusion.

Lise avait engagé une jeune gymnaste et une très gentille prof en Arts Plastiques pour les congés d'été des gosses.

Il y avait des peintures partout. De la part des convives aussi.

Manu explorait de plus en plus la montagne, quand il ne pêchait pas.

C'était toujours l'amour le plus parfait.

Du côté de Caro et Jo, rien de bien changé dans leur mode de vie qu'ils avaient choisi, le poids des banques en moins.

Jo avait fait installer dans sa cabine la stéréo et écoutait de la musique classique toute la journée.

Il labourait, semait et récoltait avec plaisir pour toutes les fermes avoisinantes.

Et toi ?

— Une nouvelle entreprise.

Mais vous savez tous que je cherche autre chose.

Je vis à Los Angeles, la ville de Hollywood, là où il y a plein de studios et de metteurs en scène.

Je vous raconterai plus tard.

Puis elle pleura.

Trop sensible.

— Marcus, tu dois reconnaître que j'en ai fait beaucoup pour les autres, mais à quand mon tour ?

— Ne t'en fait pas. J'y pense tout le temps.

Mais malgré toutes les relations que je me suis faites ici, je pense qu'il y a trop de requins et de gens malhonnêtes.

Je ne veux pas que tu aies des ennuis à cause de moi.

Maintenant il est plus que temps que, comme scénariste, je te trouve un très bon texte à interpréter.

Dans le domaine de film d'auteur.

Genre de truc vraiment intéressant.

Mais pour cela il faut encore que je m'infiltrer dans leur zone.

Pas évident.

J'ai une idée.

Je vais me faire passer pour un réalisateur très connu et ainsi amasserai un maximum de scénarios.

Tu n'auras plus qu'à choisir.

Ça te va ?

— Mais il faudra que je passe encore par les castings.

— Avec la plastique que tu as, tu auras à coup sûr le premier rôle. Je te l'assure.

— Oui, mais pas un metteur en scène trop connu alors.
Imagine que le film ait beaucoup de succès.
Je suis tout de même recherchée à travers l'Europe, ne l'oublie pas. On ne peut pas revenir en arrière.
— Va te baigner dans la piscine en bikini.
— Pourquoi dans la piscine ? Ça équivaut à un casting ?
— Il faut que tu sortes de l'ombre, non ?
Je m'occupe du reste.

Malia sortit de l'eau tiède en string et tee-shirt.
Ses magnifiques tétons saillaient au travers de la mince épaisseur du tissu. De la voir comme ça me troubla.
Je n'étais pas le seul à être du même avis.
— Alors, tu es content de moi maintenant ?
— Absolument.
— Et où sont tes fameux cinéastes ?
— Il n'y en a pas un seul.
— Alors pourquoi ?
— Tu veux réellement tourner dans un film porno ?
Ce que j'essaye de te faire comprendre est qu'il n'y a pas du tout que le physique qui compte. Mais au contraire.
Qu'il y a d'autres facettes de toi à montrer.
On n'est plus ici dans des films d'Almodovar, mais dans le domaine de la luxure, sinon du sexe.
J'ai un porte-avions de textes à faire lire.
Je les ai trouvés dans des vieilles poubelles attenantes à la sortie des endroits où on compose des conneries pour ton fameux Hollywood.
A toi de te régaler.
— Alors, j'ai fait tout ça pour rien ?
— Pour le plaisir. Maintenant va au sauna, où tu n'es jamais

allée, et puis sous les toutes petites mains magiques de Nutcha, que tu connais déjà, il me semble.

— Mais pourquoi tout ce cinéma ?

— Pour le cinéma, justement !

C'est une remise en forme obligée, Malia.

Cela fait combien de temps depuis tes fameux 20 kilomètres de jogging ?

Et tous tes exercices de relaxation ?

A part ça tu as encore acheté de l'herbe sur place, sans compter les cent grammes de coke que tu possèdes de plus.

Et puis les risques que tu as fait encourir à Fred.

Je ne tiens pas à trainer un zombie derrière moi.

Tu sais que je ferai tout pour toi afin que tu réussisses.

Mais fait au moins un effort sur toi-même.

Je serai toujours avec toi, quoi qu'il arrive.

— Merci de m'avoir ouvert les yeux, Marcus.

Demain je prends un cheval et vais le faire galoper au bord du Pacifique sur 50 kilomètres. Je monte déjà plus de deux heures par jour.

— Attention, un cheval ne peut pas faire tout ça.

Mais c'est déjà un bon début.

— Après, je t'invite avec ma Harley sur des plages superbes que j'ai repérées. Sans coke et seulement un peu d'herbe.

— Je prendrai au moins une bouteille de champagne.

— Moi, je n'oublierai pas les verres.

Malia était la plus adorable des femmes.

Bien qu'étant une créatrice, elle avait absolument besoin d'un manager.

Une épaule sur laquelle elle puisse se reposer et se sentir en sécurité.

En dehors de tous ses paradis artificiels.

Nous sommes arrivés sur une petite crique désertique de sable fin. L'eau était glacée.

Tant pis.

Nous avons beaucoup parlé de cinéma.

De ce qu'elle avait eu le courage de lire des scénarios.

« Rien que du cul ! »

Elle prétendait que son film devait pouvoir être visionné par Ravi et Ben, sinon rien.

Je l'ai orientée vers les productions Disney.

Là-dessus elle m'a dit : « La sorcière ou Blanche Neige ?

Au moins dans la première, je ne serai pas reconnue. »

Toujours sa parano.

Nous avons fumé toute la nuit.

Puis l'amour.

Lise nous passa un coup de fil.

Lara venait de mettre bas quatre merveilleux gros chiots et ils attendaient tous impatiemment la sortie du nouveau film de Malia.

— Mais un film, ça ne se fait pas comme ça, en un mois.

Elle en a déjà tourné trois qui ne seront pas diffusés en Europe.

Le cinéma américain tourne à circuit fermé. C'est comme ça que ça marche ici. Désolé.

Mais elle a eu les plus beaux rôles, rassurez-vous.

— C'était qui ?

— Lise. Lara, quatre chiots. Non, pour une fois ne pleure pas.

Notre vie est ici, et plus là-bas.

Sois un peu plus courageuse, bon sang.

Tu sais qu'il ne peut plus rien leur arriver, à part un ouragan.

— Et la famille, tu en fais quoi ?

— Et celle-ci, elle compte pour du beurre ?

— Bien. Tu vas voir ce que j'en fais, de ma famille d'ici !

Elle enfila très rapidement ses collants de gym et claqua la porte, furieuse.

En à peine une minute elle allongea plusieurs tapis de sol et commença, sous des yeux ébahis, les positions du yoga, puis de taïchi et enfin de self défense.

Ce fut le rassemblement direct.

Je retrouvais pour finir ma Malia de Provence.

« Ma petite, tu as enfin changé de continent. »

Depuis cette discussion orageuse, elle s'est mise à courir comme une folle sur les côtes à perte de vue.

Après cela plonger dans notre grandiose piscine, puis sauna, puis massage par le maître-nageur, puis au lit, avec moi.

Et cela tous les jours.

Un point attractif de plus pour l'hôtel.

Ce qu'elle faisait était pour elle un véritable plaisir qu'elle aimait partager.

La clientèle, assez souple, la suivait bien.

De mon côté, ayant échoué question cinéma, je me devais de lui proposer un scénario personnel.

Son physique exceptionnel ne me laissait guère de choix : je devais l'exploiter.

A fond !

— Sur ses super hauts talons, décolleté au max, elle arpentait une très grande ville obscure et ses dons supranormaux transformaient tous les malfrats qu'elle rencontrait sur son passage en singes inoffensifs.

Ou quelque chose comme ça.

En plein dans la série B, C ou D quoi.

Mais c'est de toute façon un peu meilleur que la moyenne que j'ai eu l'occasion de lire en provenance de certains gratte-papiers d'Hollywood.

— Quoi ?

Tu veux me faire jouer dans cette merde ?

Enfin, là-dedans, tu me considères pour quoi ?

— Mais attend la suite.

Il sera aussi question d'un Prince Charmant, bien-sûr.

Qui aura des dons aussi particuliers.

Ce que j'ai écrit n'est que le début d'une histoire d'amour.

— Ah bon. Il n'y aura pas de scène de cul prévue au moins.

Parce qu'avec toi, je me méfie...

— Ecoute Malia, ce ne sera qu'un petit film à budget réduit.

Ce que j'ai pondu n'est qu'un synopsis, un brouillon.

Mais je suis sûr que tu y resplendiras.

— Je suis d'accord, mais à la seule condition que tu sois mon Prince Charmant.

— Mais Malia, que veux-tu ?

Un premier rôle dans « Le seigneur des anneaux ? »

Je te propose juste un rôle d'une Diva dans un petit film

« Low budget. » Je pourrais avec ça convaincre n'importe

quel metteur en scène de le réaliser avec un « clap » sur

l'image et tu viens faire ta difficile sur son contenu.

Au moins ici il n'y aura pas de fesse, ce qui est rare.

C'est un film où tu auras un rôle de composition.

Et pas n'importe lequel.

Tente ta chance. Le reste viendra plus tard.

Repense à tes débuts, les « Journaux vivants. »

Ici on n'est pas en Europe. Les choses et les décisions doivent se prendre vite. Et peu importent les résultats.

Toi qui voulais à tout prix faire du cinoche.

Tu n'as pas le choix.

Ou bien continue à faire ce que tu fais, très bien, à l'hôtel.
Choisis entre le blanc et le noir. Pas le gris.
Ici ça ne marche pas. Tu te défonces ou on t'enfonce.
Jusqu'à l'os.
Mais pas trop longtemps, car moi aussi j'ai les nerfs.
— Oui, mais la suite du scénario, je ne la connais pas.
— Moi non-plus. Quelle importance.
Ce qu'ils veulent voir, c'est toi sous les projos !
Considère ça comme un casting.
Et si tu te plantes, c'est que tu n'es pas vraiment une actrice.
Montre-leur ce que tu vaux.
Allez, vamos !

Hollywood.

Je m'étais présenté au directeur principal en tant que premier assistant du réalisateur espagnol Pedro Almodovar, qu'il ne connaissait naturellement pas.

Il m'a donné un badge, et je crois que mon beau costume et mon assurance y avaient contribué pour quelque chose.

Enfin, je pouvais maintenant circuler à mon aise parmi tous les studios, les ateliers de constructions de décors, de couture, de coiffure, de maquillage etc.

J'y allais plusieurs fois par semaine, cherchant une chose précise, qui a fini enfin par arriver.

On me renseigne qu'un grand casting allait avoir lieu bientôt avec une quinzaine de cinéastes en quête de nouveaux visages. Rien que des femmes.

Il y avait une file d'attente impressionnante de jeunes femmes bien maquillées et poudrées, sorties droit de chez le coiffeur, alors que Malia était restée avec son visage naturel. On leur distribua à toutes un petit texte à interpréter.

Les projecteurs étaient éblouissants et il y avait un caméraman qui filmait tout.

Je l'avais bien chauffée.

Elle fit trembler ses juges comme pas deux.

Moi y compris.

Puis il y eut des applaudissements.

— Tu auras un rôle, bravo !

Maintenant « on » va pouvoir écrire la suite du navet que j'ai pondu en deux minutes.

De retour dans notre Cadillac, nous avons envisagé les futurs seconds rôles.

— Moi, de mon côté, j'ai ma petite idée.

— Qui ? Allez, dis-le moi vite.

— Steve.

— Notre masseur ?

— Oui. Il a déjà joué dans pas mal de séries. Rappelle-toi.

Celles de Malibu.

— C'est pourtant vrai. Il a le physique pour le cinéma.

— On peut le remplacer quand on veut.

Et il a déjà son fan club.

Je vote pour lui. Il m'a déjà massée. Excellent.

— Alors tu vois bien que tu n'as plus beaucoup besoin de moi.

— Mon corps t'appartient intégralement, fripouille !

Je ne sais pas ce que les projos avaient eu comme effet sur elle, mais elle fut exceptionnellement sauvage cette nuit-là.

Une vraie tigresse. Je ne m'en plains pas.

Que du contraire.

— Chère mademoiselle Malia, je m'appelle Juan Rodriguez. Je suis hispanique et étais présent lors de vos performances au casting d'il y a quelques jours.

— Voici Marcus, mon manager et ami.

— Enchanté. Durant votre absence, j'ai eu l'occasion de visiter vos belles installations, avec l'accord de votre charmante hôtesse, bien-sûr.

Mais mademoiselle Malia, quelle fameuse piscine !

— Elle a la particularité de ne contenir aucune goutte de chlore, l'eau qui l'alimente provenant directement des sources de la montagne. Plus besoin de ces ridicules bonnets de bain, les filtres étant nettoyés tous les jours, et elle est chauffée à précisément 27 degrés toute l'année par des panneaux photovoltaïques invisibles du dehors.

Aussi pour le plus grand confort de nos invités, nous ne pouvons accueillir qu'une toute petite cinquantaine de personnes à la fois.

Nous fonctionnons uniquement sur réservations.

La liste d'attente est longue.

Mais je suppose que vous vous êtes déplacé pour autre chose que contempler le paysage romantique du parc.

— En effet.

Je vais très bientôt réaliser mon deuxième moyen-métrage qui va s'appeler « Gangs » et j'ai directement pensé à vous comme actrice vedette. Il me reste à trouver un acteur masculin. Là je bloque un peu.

— Que diriez-vous du personnage principal qui a fait toutes les séries « Alerte à Malibu ? »

— Vous le connaissez ?

— Il travaille maintenant ici comme masseur.

Les femmes en sont folles. Il est très bon. Il s'appelle Steve.

— Croyez-vous qu'il accepterait ?

— Je ne sais pas. Il faudra que je lui pose la question.

— Autre chose. Seriez-vous intéressée si j'avais envie de tourner une scène dans votre hôtel ?

— Cela prendrait combien de temps ?

— Une journée, pas plus. Votre date sera la mienne.

— Je donne congé à tout mon personnel chaque lundi. Il en a besoin. Les journées sont très longues ici. J'ai dû demander du renfort niveau coiffure dernièrement.

— Ça vous arrangerait si je venais ce lundi faire quelques repérages avec mon équipe technique ?

— Bien sûr. Tant que je suis prévenue à l'avance, ça me va.

— Et bien, vu que nous sommes d'accord sur tout, je vous souhaite une très bonne soirée et me retire.

Excusez-moi encore de vous avoir retenue si longtemps.

Et votre ami Marcus également.

— Si ses talents de metteur en scène sont égaux à sa courtoisie, je crois que tu tiens là quelque chose en mains. Un moyen-métrage, ça reste toujours assez confidentiel. Juste ce qu'il te faut.

— Oh, tu sais, je ne suis pas difficile. Tant que j'entends « Silence, on tourne » et qu'il y a plein de PROJOS sur moi, je suis aux anges.

— Il a eu une bonne heure d'avance sur nous. Je suis certain que sa scène, il l'a déjà en tête.

— Ça nous fera gagner du temps.

— Et question finances ? A aucun moment il n'en a parlé.

— Et bien s'il est fauché, nous l'aiderons question flouze comme « Producteurs Exclusifs. »

Nous en avons la possibilité, non ?

— Et que va dire notre nouvel associé ?

— Il dira ce qu'il voudra. De toute façon il ne gère que l'hôtel et reçoit, de plus, une forte prime de responsabilités.

Il va même jusque vérifier si les chevaux sont bien ferrés.
C'est tout dire. Et puis c'est avec mon fric personnel.

— Il n'avait aucun texte en mains.

— A mon avis, il doit travailler au feeling.

Et j'aime beaucoup cette démarche.

Jean-Luc Godard fonctionnait aussi comme ça.

Pourtant il a produit des chefs-d'œuvre.

Et il engageait aussi pas mal d'amateurs.

— Ainsi notre masseur Steve pourrait nous quitter ?

— Provisoirement. J'arriverai bien à le convaincre,
crois-moi. C'est comme si c'était fait.

— Je te suivrai jusque dans ta loge.

— Serais-tu devenu jaloux ?

Lundi.

— Ah, voici l'équipe technique.

Rails pour les travelings.

Caméra pour les plans moyens.

Caméra mobile pour les gros plans. Je pense que tout est là.

Mais qui est cette femme avec son calepin ?

— Je vous présente Barbara, ma script. Sans elle, je ne
pourrais rien faire. Ses précieuses notes me libèrent l'esprit
pour la création.

Nous disions donc une rampe d'accès en pente très douce pour
la Harley qui se trouve dehors et pour les chevaux.

Tu as noté ?

— Quoi ? Vous avez l'intention que je rentre dans la piscine
avec ma Harley ?

Et la pollution de l'air, vous en faites quoi ?

Puis les chevaux, ça rime à quoi ce bordel ?

— Calmez-vous mademoiselle.

La moto pourra être sur place pour la scène.

Quant aux chevaux, il n'y en aura qu'un seul qui pénétrera dans les lieux.

— Si vous m'expliquiez en deux mots votre idée.

Ce serai plus simple, vous ne trouvez pas ?

— Et bien voilà, schématisé au possible.

Il y aura deux groupes : les blancs et les noirs.

Les noirs, c'est la Harley, les blancs, c'est le cheval.

On ne peut plus simple.

Mais attendez la suite.

— Excusez-moi de vous interrompre, mais nous n'avons pas de cheval blanc. Le seul que j'ai en blanc, je suis allée l'acheter à plus de 100 kilomètres d'ici, mais il est toujours avec des sacs de sable sur le dos. J'ai déjà essayé de le monter mais j'y ai risqué ma peau. Et il faudra plusieurs semaines avant qu'il soit praticable.

— Mais si vous avez bien au moins un cheval calme, cela fera l'affaire. Il suffira de le peindre en blanc.

— Vous dites ? Peindre mes chevaux en blanc ?

Mais il n'en est pas question !

— Rassurez-vous. C'est de la peinture qui disparaît avec un simple tuyau d'arrosage.

Une pratique courante dans les westerns.

Mais laissez-moi continuer.

Ce cheval, monté par monsieur Steve, sans selle, c'est plus naturel, en kimono de Judoka, serait entouré par neuf superbes demoiselles simplement vêtues de pantalons genre « Les mille et une nuits », en soie pour que ça tombe bien.

— Vous avez dit « simplement ? »

— Exactement. Les seins nus symbolisent la beauté, la pureté. Très important comme image.

Elles tiendraient dans leurs mains une batte de baseball qu'elles feraient tourner avec un air agressif.
Changement de point de vue.
Vous seriez sur votre moto, avec des attitudes très lascives.
Voyez-vous un petit peu ce que je veux dire par là je suppose.
Toujours avec votre casque intégral. Habillée de cuir noir.
A ce moment, l'ambiance en face s'échauffe.
C'est alors que surgissent de la piscine neuf femmes portant toutes des casques intégraux et sur leur dos la poignée visible d'un « katana », sabre redoutable des Samouraïs japonais.
Vous enlevez vos casques en même temps que les leurs.
Elles sont en cagoules de ninjas, sabre en mains dans une position caractéristique de combat. Puis elles enlèveront leurs cagoules.
Mais l'affrontement se fera par l'intermédiaire d'un combat singulier entre l'homme en blanc et vous-même.
Un combat d'Art Martial !
— Steve pratique depuis longtemps le « Full Contact » tandis que moi je suis « Kempo Ju. »
— C'est quoi ça ?
— Un Art Martial à part entière que l'on pourrait traduire par « Combat de rue. » Contrer, attaquer, immobiliser.
Le tout en cinq secondes.
De quoi se faire respecter dans n'importe quelle situation.
— Mademoiselle, vous gagnerez ce duel.
Et ce après plusieurs minutes de combat acharné.
De plus vous l'emporterai de la manière la plus déloyale et la plus ignoble possible.
N'oubliez pas, Barbara, une soixantaine de tatamis.
La couleur ? D'origine, vert clair. Il faut que ça ressemble à un véritable dojo.

Et puis, encore un détail, la ceinture de monsieur Steve :
blanche. Celle des débutants.

— Mais monsieur Juan, il y a quelque chose que je ne
comprends pas très bien. C'est donc le mal qui va gagner ?

— Je comprends votre réaction.

Mais cette scène se trouvera au début du film.

Les 50 minutes restantes seront consacrées à inverser la
donne. Et croyez-moi, je ne vais pas y aller de main morte.

Encore un détail, d'une importance incontournable.

Sur l'arrière de votre veste : l'écusson des Hells Angels !

— Vous savez, monsieur Juan, nous ne sommes pas ici
depuis très longtemps et pas du tout renseignés sur ces
« Anges de l'Enfer. » Juste de nom.

— Et bien ce sont les plus gros trafiquants de drogues des
Etats-Unis et du Canada. Cocaïne, héroïne, amphétamines,
speed, haschisch et autres. A la tonne !

Ils ont le monopole partout et même la Mafia doit leur donner
un gros pourcentage sur la vente de sa propre camelote.

Ils n'hésitent pas à avoir recourt au meurtre.

Circulant sur leurs Harley Davidson en bandes, parfois
rivales, ils sèment la terreur partout sur leurs passages.

Un vrai ramassis d'enfoirés. Des dégénérés exposant mille.

Et puis le clou. Je viens de l'inventer.

Vous avez un magnifique étalon noir dans votre écurie.

— Django, mon cheval.

— Monsieur Steve aura une tenue d'Aïkido et ceinture noire,
en train de faire hennir ce cheval et se cambrer avec un fouet à
la main. Enfin, si c'est votre cheval...

— Je reconnais que le symbole est très fort mais je vous défie
de m'imposer le fait que quiconque pourrait lui faire peur
avec un fouet. Entre lui et moi c'est une relation d'amour.

Il risquerait fort d'être traumatisé à vie.

Quand nous partons ensemble, nous sommes unis comme les doigts de la main.

Je suis d'ailleurs la seule à pouvoir le monter.

Le premier étranger qui essaierait de faire de même se retrouverait de suite la gueule par terre.

Il m'arrive cependant, par jeu, de le faire « danser » et de lui faire effectuer la chandelle à 50 centimètres de mon visage.

Mais il me respecte absolument et j'ai une entière confiance en lui. Ces animaux particuliers redonnent de suite ce qu'ils reçoivent : de la gentillesse.

Je m'occupe d'ailleurs personnellement de tout son entretien.

— Eh bien, c'est impeccable tout ça.

Vous lui faites faire ses cabrioles, que nous filmons, et d'un autre côté cela sera le tour de monsieur Steve avec le fouet.

On arrangera le tout au montage.

Ne vous en faites pas pour ce détail.

Barbara, question du fouet, j'aimerais qu'il soit le plus gros et le plus long possible.

Prenez également les mesures de mademoiselle Malia.

Vous savez, ce n'est pas un film « Grand Public. »

Les amateurs pour ce genre de spectacle cherchent avant tout à être surpris.

L'originalité avant tout.

Et puis ce n'est qu'une scène. Il y en aura quantité d'autres.

— Mais ça va vous coûter une fortune.

Les figurants, les accessoires, les techniciens et leur matériel, toutes les locations de motos...

— Je sais. Je me suis endetté pour ce projet.

J'ai dû hypothéquer mon appartement et je roule dans un vieux clou qui va bientôt me lâcher.

Mais quand on est passionné, on ne calcule pas.

— Venez dans mon bureau.

Je vais vous financer.

Levez votre hypothèque, achetez-vous une voiture en ordre et voici de quoi terminer votre film.

Votre projet m'a séduite.

Je jouerai volontiers dans ce film mais à une seule condition : c'est que je ne sois en aucun cas reconnue. Ma clientèle...

La coiffeuse et la maquilleuse pourront faire des miracles dans ce sens.

C'est Steve qui devra avoir le premier rôle. Il a déjà tourné beaucoup avec ses séries et crève l'écran.

Si vous avez besoin de gros plans, demandez à ma petite hôtesse. Dix fois plus belle que moi et plus jeune.

Elle rêvait de Hollywood, le premier pas sera déjà fait.

— Mais... vous êtes sûre que vous ne vous êtes pas trompée d'un zéro ?

— Absolument pas. Je sais encore compter jusque quatre.

— Mais alors, je vais pouvoir m'offrir le luxe d'une bande son originale !

Je connais un excellent compositeur de films qui travaille avec un orchestre symphonique.

Des violons, trompettes, saxos, bassons... Enfin tout.

— Je vous donne trois lundis dans mes locaux, que tout soit parfait et sans stress.

On commence la semaine prochaine.

— Et pour les figurantes, on fait comment ?

— Ne vous en faites pas pour ça.

Steve fera son marché demain de bonne heure sur les plages de Malibu avec un bel étalon... brun.

Je ne voyais pas Malia tous les soirs, beaucoup trop occupée par le tournage. Je n'arrivais plus à la suivre.

Elle logeait dans une caravane et ils écumaient toute la région pour trouver des nouveaux décors intéressants.

Et toujours en Harley.

Je la joignais tous les soirs par téléphone.

Elle s’amusait comme une dingue.

Puis une fois notre conversation déboucha sur du concret.

— Je vais te raconter ça par le menu. Cela vaut la peine.

Branche le haut-parleur, sinon tu risques d’avoir des crampes à l’oreille.

Aujourd’hui, comme nous étions en déplacement, nous avons aperçu dans un grand bar en bordure du désert une cinquantaine de Harley garées, probablement un de leurs nombreux points de chute.

Juan envisagea une nouvelle idée à exploiter.

Risquée mais réalisable.

Il n’était pas à ça près, avec toutes ses excentricités.

Je devais y pénétrer et foutre le bordel, pour illustrer leur agressivité. Dans l’esprit du film, en sorte.

— Mais tu étais complètement folle de te mettre de mèche avec ce milieu-là !

— N’oublie pas que je suis aussi une comédienne.

C’était un rôle de composition à ma mesure.

Je suis entrée avec à la main un petit casque à l’ancienne, moitié métal moitié cuir. Car les casques intégraux leur enlèveraient leur côté barbare, avec leurs barbes.

Pour moi, un tatouage partant de la base du cou jusque la moitié de la joue gauche. Côté droit, une vilaine balafre.

Avec un méchant maquillage des yeux en noir.

Car il y avait aussi des femmes parmi eux.

Je suis allée directement au bar, d’un pas résolu et ai commandé une tournée générale de bourbon, cinq fois la dose dans des grands verres.

J’étais déjà adoptée, croyant que, étant membre d’une autre bande, j’avais envie de faire partie de la-leur.

Puis une autre.
Le barman avait déjà épuisé ses réserves quand j'en ai commandé une troisième.
Il ouvrit alors ses bouteilles de vrai whisky.
L'ambiance commençait à chauffer ferme.
Les tables rondes débordaient de chopes.
J'en ai alors renversé une, et puis après une chaise que j'ai de manière violente brisée sur le sol en hurlant :
« Fuck ! Fuck ! Fuck ! »
Comme je m'y attendais bien, ils m'ont directement emboité le pas.
Ce n'était pour eux qu'un simple défolement.
Leurs instincts bestiaux firent le reste.
Sans se poser la moindre question ils se sont mis à tout casser.
Les deux grands billards se sont retrouvés renversés, leurs pieds écartelés, le grand miroir derrière le comptoir volé en éclats, l'entièreté de tout le mobilier en pièces détachées.
Un véritable carnage !
Un caméraman, qui n'avait pas froid aux yeux, déguisé en motard, filma toute la scène avec une caméra cachée, du HD de la dernière génération compatible avec le format cinéma.
Et puis, comme cela ne leur suffisait pas, l'alcool y étant évidemment pour quelque chose, cela dégénéra vite en bagarre générale !
Les poings volaient à la ronde.
Certaines femmes vociféraient des injures que je ne connaissais même pas, et les excitaient de plus en plus.
D'autres sautaient dans le tas, agrippées sur leurs dos et leur arrachaient les cheveux et les barbes.
Le tout sur un sol glissant de bière.
Pour ma part, je participais au massacre mais, grâce à mon Kempo Ju, aucun ne pouvait m'approcher à moins de deux

mètres sans se retrouver au tapis. Je protégeais ainsi le caméscope. Ils dégustaient.
Pour finir, on se serait cru à Verdun.
Cela ressemblait à une grosse chaudière sous pression qui aurait subitement explosé.
Une vision apocalyptique !
Puis, étant tous crevés, ils s'en allèrent, bras-dessus bras-dessous. Quelques yeux au beurre noir, hématomes et éraflures, rien de bien grave. Ils s'étaient bien amusés.
Après cela, nous avons vite visionné les rushs dans le camion technique et félicité le caméraman courageux qui avait fait un travail formidable. Un pro de pro.
J'étais toujours au premier plan dans cette rixe, et c'était naturellement le but recherché.
Mais il y avait aussi de nombreuses vues d'ensemble qui montraient de façon explicite la bestialité de cette bande d'enculés.
Des détails qui devraient, hélas, être sucrés au montage car les visages trop facilement reconnaissables pouvaient être la cause de certaines représailles.
En tout cas, ma transformation question visage allait être adoptée jusque la fin du film.
C'était mon rôle : la méchante !
En finalité, ce serait notre petite hôtesse angélique, dans une blancheur immaculée de madone, qui franchirait la petite porte à double battants, créant la convoitise parmi toute cette racaille sans nom.

Gasby était de plus en plus efficace.
Il fit construire huit nouveaux boxes, avec autant de très bons chevaux de selle supplémentaires. Le manège fonctionnait

trop bien. Il engagea de plus un collaborateur à temps plein, qui donnait un coup de main substantiel à notre palefrenier. Submergé.

Deux nouveaux masseurs pour femmes et pour hommes. Nutcha, notre petite thaïlandaise, jonglait maintenant avec ses aiguilles d'acuponcture.

Il organisa également le projet d'une étude d'un parking qui respecterait l'environnement.

Il allait profiter d'un ancien chemin forestier qui débouchait sur l'ère actuelle et qui conduisait à une clairière complètement stérile, dont le sol était totalement composé de caillasses.

Il y installerait des emplacements surmontés de petites paillottes individuelles afin de protéger les véhicules du soleil.

Cette idée géniale fut naturellement de suite acceptée. En fait, il s'occupait de l'hôtel comme s'il avait été le sien. Son salaire était en conséquence.

De mon côté, étant un peu plus âgé par rapport à la moyenne de la population du centre, j'ai pris un cheval et suis allé me balader peinard au bord de l'eau.

Il s'appelait Chico.

Malia montait trop bien pour moi. Elle allait faire du grand galop à brides abattues avec son Django sur les interminables plages vers Malibu ou, plus calmement, prenait le cheval de tête lors des balades des invités dans les bois et les dunes.

Puis progressivement, j'ai eu envie de me joindre aux groupes qui me dépassaient à vive allure.

En fait, plus je montais tous les jours, plus les choses devenaient faciles.

J'ai entrepris ensuite de faire du hors-piste, à la découverte de l'arrière-pays. Sublime !

Mais Chico, je le ménageais.

Depuis, j'étais tout le temps dans les écuries, à la rencontre des mines réjouies des cavaliers qui revenaient de promenade. Enfin de tout grand galop.

Les chevaux étaient crevés.

Alors leurs soigneurs disaient :

« Assez, ils ne sortiront plus aujourd'hui ! »

Et puis ils ajoutaient : « Sauf Chico. »

Un soir, nous avons téléphoné à nos chères familles et à notre bienfaiteur mécène Fred.

Partout c'était toujours la même chose : tout baignait dans l'huile. Dina six nouveaux chiots, Ravi et Ben examens réussis à 110 %, les vaches avaient des nouveaux veaux, et Fred de Lison s'emmerdait avec ses millions.

Quand ils lui posèrent la question « Et toi ? »

Elle cria : « J'ai réussi !!! »

Nous fumions un joint devant notre hôtel, sur la plage devant un magnifique coucher de soleil.

— Tu ne crois pas que nous devrions un de ces quatre faire un petit bilan ?

— Sur le film ?

— Pourquoi pas. On pourrait commencer par ça.

— Et bien je dois reconnaître que Juan est un génie d'excellent réalisateur.

Il fourmille toujours d'idées les plus originales les unes que les autres et ce, avec beaucoup de finesse.

A l'aide de son gros budget, il a fait de suite appel à des cascadeurs professionnels pour ma sécurité.

Même des choses que ceux-ci ne voulaient pas réaliser.

Par exemple surplomber à plus de 150 kilomètres/heure en Harley un cheval au grand galop. Cette scène il va la faire en images de synthèse.

Et puis il a pris beaucoup de « tout gros plans » de ma doublure de visage, car je joue également beaucoup dans le camp des honnêtes gens.

Il a d'ailleurs archivé des gros plans de tous les comédiens, figurants compris.

Il voyait un peu ça comme le cinéma du réalisateur italien Sergio Leone. Du détail.

A part ça c'est un film d'action très inventif.

Sur les chapeaux de roue.

Ça prendra du temps pour le montage.

Musicalement, son compositeur devra attendre les rushs.

Et ce sera une œuvre en plus qu'il y aura de montrer un orchestre symphonique sur un plateau de cinéma.

Du jamais vu !

Toutes les cordes et les cuivres, les bois, basse et guitares électriques, piano, synthés, batterie, petites percussions, tablas, djembés, congas, sans oublier les nombreux chorus.

Et de plus une touche subtile à la Ennio Morricone, des petits effets spéciaux de-ci de-là.

Si avec ça il n'obtient pas une nomination aux Oscars !

Je pense qu'il veut se proposer pour la sélection du festival international du film à Cannes de l'année prochaine dans sa catégorie.

— Et la scène qu'il a tournée ici, avec ton cheval ?

— Ce sera définitivement la dernière.

L'apothéose !

— Mais ça fait déjà deux mois et plus que je ne te vois plus beaucoup, ou crevée à mort sur le pieu, en train de récupérer.

— Ça, je t'avais prévenu.

C'est le métier d'actrice qui le veut.

Mais maintenant que j'ai tourné ce film que j'attendais depuis si longtemps, j'arrête tout et vais mener une vie normale avec toi, que j'aime par-dessus tout.

C'est de ça que tu voulais me parler ?

— En quelque sorte. Passe-moi le pétard.

Et aussi d'une chose dont tu ne m'as jamais parlé : ton évasion de l'institut psychiatrique.

— Je n'ose pas. C'est trop confidentiel.

— Même pour moi ?

— Hum. Je me lance. Tu l'auras voulu.

On était surveillées tout le temps. On devait en plus prendre des comprimés qui nous mettaient toutes dans un état second et ce toute la journée. Pas de visite le premier mois.

Puis Manu a pu venir une fois par semaine.

Le dimanche. Il s'était laissé pousser la barbe et se faisait passer pour mon père. Plausible.

Il m'a dit une fois :

« Dans trois jours, 22 heures, dans le jardin. »

J'avais compris et je feignis donc de me médicamenter durant tout ce temps.

Mais pour sortir, problème.

Il y avait l'infirmière en chef qui m'abordait tout le temps et me caressait les cheveux en passant. J'en ai conclu qu'elle m'avait à la bonne et après les trois jours, le soir, j'ai tenté ma chance en allant dans son bureau.

Elle ferma de suite la porte derrière moi à double tour, s'est assise confortablement dans son grand fauteuil et puis me demanda de m'approcher d'elle.

Plus près, encore plus près.

Pour finir j'étais pratiquement sur ses genoux.

Puis, pendant qu'elle caressait mes cheveux, elle déboutonna son chemisier, puis dégrafa son soutien-gorge, laissant apparaître deux magnifiques nichons comme je n'en avais jamais vu ! Elle prit alors mes deux mains et les posa dessus.

Puis ce fut le tour de ma tête. Je léchais, je mordillais, je suçais. C'est elle qui me demandais de le faire.

Puis elle a mis une main sous sa jupe.

Quand elle jouit, elle poussa un cri à réveiller un mort !

Je lui ai demandé, quand elle a eu un peu récupéré, si je pouvais aller dans le jardin deux minutes pour prendre l'air.

Elle m'a dit : « Mais oui mon chou, tant que tu voudras, je préviens de suite la gardienne. »

Il y avait une petite porte dans le potager qui donnait sur l'extérieur. Elle était ouverte, et Manu derrière.

Puis fuite dans les bois et le 4x4 noir.

Enfin la liberté !

J'ai eu alors une envie folle de me payer un 100 mètres.

C'est alors qu'un tram apparut, puis une petite rengaine irlandaise.

Tu connais la suite.

Ouf !

Je me sens soulagée car j'attendais cette question délicate depuis longtemps.

Et si on allait faire une chevauchée sur la plage ?

— Bonne idée. Moi je prends Chico.

— Et moi Django. Le dernier paye la tournée.

— Tu dis ça parce que tu es sûre de gagner.

— Je gagne toujours !

Naturellement elle a gagné.

Mais comment comparer un jeune cheval fougueux à un simple cheval de selle monté par un semi-débutant ?

Il y avait de la triche.

Je suis allé tout de même ouvrir une bouteille de champagne pour fêter sa victoire facile.

— Tiens, voilà Gasby.

— Nous avons eu un contrôle fiscal.

Les papiers étaient naturellement tous en ordre, ainsi que la comptabilité.

Ils se demandaient comment une toute jeune entreprise comme la nôtre pouvait se permettre d'engager en contrat à durée indéterminée une quinzaine d'employés en moins de six mois.

Je leur ai répondu qu'ils aillent plutôt s'adresser aux nantis de Beverly Hills.

Ils sont notre planche à billets.

— Et alors ?

— Je ne les ai jamais plus revus.

Mais il y a autre chose.

Question cuisine, ça craint. 50 convives tous les jours, plus le personnel à nourrir, ce qui fait plus qu'une soixantaine de plats à préparer en un temps record. Et il faut encore les mettre sur les tables.

Le cuisinier devient fou et la serveuse n'a plus de jambe.

Je propose de doubler les effectifs dans ce domaine.

C'est la rançon de la réussite, Malia.

— Fait comme tu le sens. C'est ton job après tout.

Et tu le fais très bien alors j'ai confiance en ton jugement.

Engage !

Un lundi. Jour de congé intégral.

Il régnait un calme absolu, à part deux techniciennes de surface qui travaillaient rapidement et méticuleusement, sans oublier les détails, à la remise à neuf de l'établissement.

Elles venaient de Santa Monica et bossaient pour le mieux, sachant que Gasby allait faire sa traditionnelle tournée de propreté en fin de journée.

La plus âgée avait ses deux enfants dans une faculté à L.A. et n'en sortait plus.

La plus jeune risquait fort de se faire expulser de son studio par manque d'argent.

Ici elles avaient un contrat en bonne et due forme et étaient très bien payées.

En fait elles astiquaient aussi au milieu de la semaine.

Depuis l'extension des écuries, il y avait du crottin et de la paille partout.

Nous venions saluer Gasby.

— J'allais vous téléphoner.

— Ah, et pourquoi ?

— Une chose grave !

J'ai reçu ce matin la visite de deux gros types louches en veste noire et cravate.

Ils m'ont dit qu'ils connaissaient bien notre chiffre d'affaire et qu'ils exigeaient que nous leur donnions un tiers de notre fric en échange de leur protection.

Qu'ils repasseraient la semaine prochaine « Sinon ! »

Alors, Malia. Qu'en penses-tu ? On paye ?

— Jamais !!!

Nous avons affaire à du racket, une Mafia locale en fait.

J'ai ma petite idée là-dessus. Mais c'est du 50 %, pas plus.

Cela repose juste sur un numéro de téléphone.

Et je ne sais pas s'il existe encore.

Pour cela il suffit que je m'en assure.

— Mais Malia, où téléphones-tu ?

— N'essaye pas de comprendre, Marcus. Au gîte.

Salut Lise. C'est Malia.

Est-ce que tu pourrais me passer rapidement Manu ?
Donc vous êtes justement sur la terrasse en train de prendre l'apéro. « En style télégraphique, une nouvelle salle de bain indispensable derrière les annexes, location de vos chambres en plus, Thérèse toujours en service, Tara en amour avec l'instituteur de l'école de Ravi etc. Je te le passe. »
Hello Manu. J'ai une chose très importante à te demander. Tu te souviens, dans la ruelle sur le plateau d'Almodovar, quand j'attendais que l'équipe technique soit prête ? Le coup de feu puis mes empreintes sur l'arme. Le numéro de téléphone que je t'ai donné en dernière seconde dans la panique. Tu l'as encore ? C'est urgent !
Tu gardes tout ?
Bien-sûr, ça peut toujours servir.
Et bien donne-le moi.
Le temps d'aller chercher ton carnet où tu l'as écrit à l'envers avec un nom inexistant ?
Bonne précaution.
Ça valait le coup. J'en prends vite note.
Ciao Manu. Et merci pour ce renseignement.
Maintenant j'ai un numéro qui vaut de l'or !
Je branche le haut-parleur.
— Allo, c'est bien toi qu'on appelle le « boxeur ? »
Ton téléphone est bien sécurisé ?
— A 100 %. Je ne suis pas fou.
— Te rappelles-tu de la femme dans la ruelle lors d'un certain tournage de film ?
— Absolument. Et c'est grâce à sa présence que je n'ai pas pris pour 20 ans ou entre quatre planches.
— Et bien c'était moi. Tu étais suivi de très près.
Et personnellement j'en ai eu pour cinq ans pour non-collaboration et de plus soupçonnée de complicité.

Quand les flics m'ont montré toute une gamme de photos de boxeurs, je t'ai reconnue et je n'ai rien dit.
Du coup ils sont allés chercher ailleurs. Je t'ai sauvé la peau.
Les poulets m'ont affirmé que tu n'avais pas de sang sur les mains, mais que tu étais un important grossiste international de cannabis en provenance du Maroc.
Après un mois de tôle j'ai été transférée dans un institut psychiatrique et après trois mois je me suis évadée.
Deux ans de cavale dans les montagnes, puis je me suis retrouvée à Santa Monica, près de Los Angeles, où j'ai monté une entreprise qui marche très bien.
Jusque la visite il y a deux jours d'individus qui essayaient de me racketter. Voilà toute mon histoire.
Tu peux faire quelque chose pour moi ?
— Il faudrait d'abord que tu me donnes ton nom.
— Malia Plaza.
— Et bien Malia, je fais du business depuis longtemps dans le haschich sur les côtes Pacifique et Atlantique.
Je me rappelle t'avoir donné mon numéro de téléphone.
Je connais très bien Los Angeles et sa Mafia.
La came et le racket.
Tu ne m'as pas balancée alors je te dois en homme d'honneur un service.
Je suis en mesure de m'imposer, et dorénavant on te foutra la paix. Plus personne ne viendra t'importuner.
Je crois que tu as assez souffert à cause de moi.
Je ne peux que te remercier.
Au revoir.
— Et voilà le travail !
Des truands contre des truands.
— Et pourquoi l'as-tu couvert ?
— Tout simplement, Marcus, parce que dans le service de

sécurité du tournage, ils n'engageaient que d'anciens boxeurs ou catcheurs. Lui, je ne l'ai vu que de profil durant trente secondes. Comment le reconnaître parmi les autres ?

En fait, je l'ai totalement blousé à fond !

— En deux coups de fil tu as sauvé l'hôtel.

Je n'en reviens pas.

— Et si ça n'avait pas marché ?

— J'aurais engagé une cinquantaine de ninjas super entraînés ou un bataillon de para-commandos armés jusqu'aux dents.

— Si maintenant on sabrait le champagne ?

— A la santé de la « Tornade !!! »

Trois mois s'étaient écoulés à la vitesse VV prime.

Le film fut enfin mis en boîte.

Nous avons pu visionner en primeur « Gangs. »

Eblouissant !

Un vrai travail d'artiste accompli.

Le scénario, les acteurs, l'image, les effets spéciaux, la magistrale musique, tout était au rendez-vous.

Il fut copieusement ovationné par le public. Le délire.

Présenté cet été à New-York lors d'un festival international du moyen-métrage, il a eu un accueil plus que favorable de la part de la critique et fut sélectionné pour l'Europe parmi les meilleurs. Et avec une bonne longueur d'avance.

Après montage il aurait pu le présenter aussi comme long-métrage. Une consécration très bien méritée, après tous ces efforts de perfection, d'imagination et d'improvisations.

Steve avait déjà trouvé un nouveau réalisateur de séries intéressantes tandis que notre charmante petite hôtesse n'avait plus à courir les castings.

Malia était heureuse de sa contribution à un projet un peu fou et un rien mégalo.

Elle voulait maintenant un peu de tranquillité avec moi.

Se détacher progressivement de l'hôtel bien tenu par Gasby.

Fonder une famille.

Sa quatrième et dernière.

Aussi tourner dans de tout petits courts-métrages et cette fois à visage découvert.

Sans entrave dans sa vie conjugale.

— Tu sais Marcus, lors de mes investigations dans la région à la recherche de nouveaux lieux de tournages, j'ai repéré, à quelques kilomètres de Malibu, une charmante petite villa à vendre.

— Et comment allons-nous financer tout ça ?

— Fred de Lison !

Il nous a certifié qu'il nous aiderait si nous achetions.

Ici, c'est le cas, et en bordure d'océan ça justifie le prix.

Je vais lui téléphoner.

— Allo Fred ?

C'est Malia et Marcus.

Nous sommes devant une magnifique petite villa que nous désirons acheter à côté des plus belles plages de Malibu.

Son prix ?

Environ 600.000 dollars. Et elle est absolument géniale !

Rénovations intérieures et extérieures valables pour plusieurs dizaines d'années. Il y a aussi un très grand terrain.

Qu'en penses-tu ?

— Mais c'est une paille pour moi !

Malia, tu m'as donné ton numéro de compte pour le loyer de la villa. J'ai l'intention de vous envoyer 200.000 de plus.

Ainsi, avec les taxes immobilières et compagnie, vous serez sûr que vous ne manquerez plus jamais de rien.

— On te remercie chaleureusement, Fred, et t’inviterons un de ces quatre pour que tu réalises où et comment ton argent a été bien utilisé.

— A plus tard mes amis.

Je serai toujours à vos côtés !

— Tu sais, Marcus, je pense que ça nous conviendrait plus que toute chose.

On y aménagerait deux boxes : un pour l’étalon noir, l’autre pour le blanc, qui est maintenant parfaitement dressé.

— Tu sais bien que je te suivrai jusqu’au bout du monde.

— Arrête, je sens que je vais encore pleurer !

Trop sensible.

Malia partit seule avec la Cadillac une journée entière.

Elle en revint avec un couffin.

— Dans combien de temps ?

Elle me répondit avec un sourire plus que flamboyant.

— Huit mois.

— Fabuleusement génial !!!

On va de suite préparer une belle chambre.

Alors elle alla chercher quelque chose dans la voiture :

Un chiot labrador !

Et on va l'appeler comment ?

Dina !

